


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



CHANTS POPULAIRES

DE

LA BRETAGNE.

Koun a c'hauo (barz) or bop moliannuz ar our ha c'hénédel, ha kob digwez amzeraou.

TRIOED ÉNEZ PRIDEN. (Myvyrian, VIII. p. 291.)

Le barde gardera le souvenir de toute chose digne d'éloges concernant l'individu et la race, et de tout événement contemporain.

TRIADES DE L'ILE DE BRETAGNE.

Barzas-Breiz.

CHANTS POPULAIRES

DE LA

BRETAGNE

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

Avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et les mélodies originales,

PAR

TH. DE LA VILLEMARQUÉ.

Tome Second.

PARIS

CHARPENTIER, RUE DES BEAUX-ARTS, Nº 6;

TECHENER, LIBRAIRE,

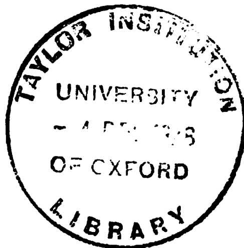
PLACE DU LOUVRE, Nº 14.

1859

On recommande comme importantes les corrections qui suivent.

TOME II.

Pages 21, l. 10, *placet*, lisez : lacet.
— 225, l. 2, *choisi*, lisez : j'ai choisi.
— 273, l. 14, *mouton*, lisez : agneau.
— 293, l. 3, *kergluj*, lisez : kerglujar.
— 365, l. 9, *moines*, lisez : des moines.
Mélodies, p. 8. l. 6, *deiz-vad*, lisez : eur-vad.



PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Ce,
RUE DE LA MONNAIE, 11.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS HISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECTION SECONDE.

CHANTS HISTORIQUES.

DARN KENTA.



GWERZÉENNOU.

GENÈVIÈVE DE RUSTÉFAN.

ARGUMENT.

Au milieu de la paroisse de Nizon, près de Pontaven, en Basse-Cornouaille, on voit s'élever le château en ruines de Rustéfan. Son architecture appartient au XVe siècle.

Les registres de la paroisse ne nous offrent aucun titre relatif, soit à sa fondation, soit même à ses propriétaires ; quant à la tradition populaire, elle nous révèle quelques faits qui ne sont pas sans importance. Ainsi, le peuple dit qu'anciennement on avait coutume de danser fort tard sur le tertre du château, et que si l'usage a cessé, c'est que les danseurs aperçurent, un soir, la tête chauve d'un vieux prêtre, aux yeux étincelants, à la lucarne du donjon. On ajoute à cela qu'on voit vers minuit, dans la grand'salle du château, une bière couverte d'un drap mortuaire, dont quatre cierges blancs, comme on en faisait brûler pour les filles nobles, marquent les quatre coins, et qu'on voyait jadis une jeune demoiselle, en robe de satin vert garnie de fleurs d'or, se promener au clair de la lune sur les murailles, chantant quelquefois et plus souvent pleurant. Quel mystérieux rapport peut-il y avoir entre ces deux vagues figures de prêtre et de jeune fille? La ballade qu'on va lire nous l'apprendra. Elle est aussi populaire en Tréguier qu'en Cornouaille, et pourrait avoir été composée par un chanteur Trégorois venant de ce dernier pays.

XX

JÉNOVÉFA RUSTÉFAN.

(Ies Tréger.)

I

Pé oa potr Iannik gand hé zenved,
En doa koun é-bed da véan bélek.

— Né vinn, 'vit gwir, bélek na manac'h,
Laket em euz ma spéred 'nn eur plac'h.—

Pa zeuaz hé vamm ha larez d'éan :
— Té azo eur potr fin ma mab Iann;

Lez al loenned-zé ha deuz d'ar ger,
Evit monet da skoul da Gemper;

Evit mont da skoul da véan bélek;
Ha laret kenavo d'ar merc'hed. —

XX

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN.

(Dialecte de Tréguier.)

I

Quand le petit Iannik gardait ses moutons, il ne songeait guère à être prêtre.

—Je ne serai, certes, ni prêtre, ni moine ; j'ai placé mon esprit dans une jeune fille.—

Quand un jour sa mère vint lui dire : — Tu es un finaud, mon fils Iann ;

Laisse-là ces bêtes et viens à la maison ; il faut que tu ailles à l'école à Kemper ;

Que tu ailles étudier pour être prêtre, et que tu dises adieu aux jeunes filles. —

II

Ha braoan merc'hed oa er vro-zé
Merc'hed 'nn otro Naour 'nn amzer-zé;

Braoan merc'hed a zavé ho fenn
Merc'hed ann Naour ar ann dachen.

Lufran rent dreist ann démézelled,
Evel a ra loar dreist ar stered.

Gant-hé ter voa eunn inkané wenn
O tont d'ar pardon da Pond-Aven;

O tont d'ar pardon da Pond-aven
A gréné ann douar hag ar vein;

Gant-hé peb a vroz glaz a zeien,
Ha karkanio aour war ho c'herc'hen.

Ar iaouerez éo ar braoan;
Iannik Kervleiz a gar a glévann.

— Pévar minon kloarek am euz bet,
Hag ho févar em int béléget.

Iannik ann Flécher ann diwézan,
A lakaz va c'halon da rannan. —

II

Or, les plus belles jeunes filles de ce pays-là, étaient alors les filles du seigneur Naour;

Les plus belles jeunes filles qui levaient la tête, sur la place, étaient les filles d'Ann Naour.

Elles brillaient près des autres demoiselles, comme la lune près des étoiles.

Chacune d'elles montait une haquenée blanche, quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven;

Quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven, la terre et le pavé sonnaient sous leurs pas;

Chacune d'elles portait une robe de soie verte et des chaînes d'or autour du cou.

La plus jeune est la plus belle; elle aime, m'a-t-on dit, Iannik de Kerbléiz.

— J'ai eu pour amants quatre clercs, et tous quatre se sont faits prêtres.

Iannik Flécher, le dernier, m'a fendu le cœur.—

III

Pé oa Iann Flécher mont d'ann eurzo,
Jénovéfa voa war hé zreujo;

Jénovéfa voa war hé zreujo,
Hag a c'hourié di dentelezo,

Hag ho prodé gant neuden argant:
(Da c'holoenn eur c'haliz é vint koant.)

— Iannik Ann Flécher ouz-in sentet:
Da gémer ann eurzo na iec'h ket;

Da gémer ann eurzo na iec'h ket
Enn abek ann amzer tréménet.

— Distrei d'ar ger mé né hallann ket,
Pé vinn hanvet ar gaouier touet.

— N'hoc'h euz éta koun deuz ann holl draou
A zo bet laret war-n-omp hon-daou?

Kollet hoc'h euz éta va gwalen
M'boa roet d'hoc'h kreiz ann abaden?

— Ho koalenik aour némeuz kollet;
Gand doué é bet d'in kéméret.

— Iannik ann Flécher distroet enn dro
Ha mé a rei d'hoc'h, va holl mado.

III

Comme Iann Flécher allait recevoir les Ordres, Geneviève était sur le seuil de sa porte;

Geneviève était sur le seuil de sa porte, et y brodait de la dentelle,

De la dentelle avec du fil d'argent : (cela couvrirait un calice à merveille.)

— Iannik Flécher, si vous m'en croyez, vous n'irez point recevoir les Ordres;

Vous n'irez point recevoir les Ordres, à cause du temps passé.

— Je ne puis retourner à la maison, car je serais appelé parjure.

— Vous ne vous souvenez donc plus de tous les propos qui ont couru sur nous deux?

Vous avez donc perdu l'anneau que je vous donnai en dansant?

— Je n'ai point perdu votre annelet d'or; Dieu me l'a pris.

— Iannik Flécher, revenez, et je vous donnerai tous mes biens;

Iaunik, va minon, distroet enn dro,
Ha mé ielo d'hoc'h heul é peb bro ;

Ha mé gémero boteier koat
Hag a inn gan-hoc'h da labourat.

Ma na zentet ket ouz va c'houlenn,
Digaset d'i-mé ar groaz-'nn-oen.

— Sivoaz ! hoc'h heulian né hallann ket,
Rag aberz Doué onn chadennet ;

Rag gand dorn Doué em onn dalc'het
Ha d'ann eurzo zo red d'in monet. —

IV

Hag o tont enn dro deuz a Gemper,
A zeuaz adarré d'ar maner.

— Eurvad, otrou maner Rustéfan,
Eurvad d'hoc'h holl dud braz ha bihan !

Eurvad ha joa d'hoc'h bihan ha braz,
Muioc'h a zo gan-i-mé, sivoaz !

Mé zo deuet d'ho pédi, d'ann dé,
Da zonet d'am oféren nevé.

— Ia ! d'hoc'h oféren ni a iélo,
Kentan brofo er plad mé a vo.

Iannik, mon ami, revenez, et je vous suivrai partout;

Et je prendrai des sabots, et m'en irai avec vous travailler.

Si vous n'écoutez pas ma prière, rapportez-moi l'extrême-onction.

— Hélas! je ne puis vous suivre, car je suis enchaîné par Dieu;

Car la main de Dieu me tient, et il faut que j'aille aux Ordres. —

IV

Et, en revenant de Kemper, il repassa par le manoir.

— Bonheur, seigneur de Rustéfan! bonheur à vous tous, grands et petits!

Bonheur et joie à vous, petits et grands, plus que je n'en ai, hélas!

Je suis venu vous prier d'assister à ma messe nouvelle.

— Oui, nous irons à votre messe, et le premier qui mettra au plat sera moi.

Mé a brefo er plad ugent skoed,
Hag ho maéronez, va itron, dek;

Er plad mé a brofo ugent skoed,
Evit réi énor d'hoc'h-houi, bélek. —

V

Pé oan digwet é-tal Penn-al-lenn
O tonet ivé d'ann oféren,

Gwelt a riz kalz a dud o rédek,
Ha hé enn eunn estlamm braz meurbed.

— Na c'houi grégik koz d'in léveret,
Nag ann oféren zo achuet?

— Ann oféren a zo déraouet
Hogen hé achui nen deuz gallet;

Hé achui hen né deuz gallet
Gwélan da Jénovéfa deuz gret,

Ha tri léwer braz en deuz treuzet
Gand ann daéro hé zaou-laged.

Ken a zeuz ar plac'h o rédek braz,
Ha d'ann daou-lin ar bélek kouéaz.

— Enn han Doué distroet enn dro!
Ha c'houi a zo kiriok d'am maro! —

Je mettrai au plat vingt écus, et votre marraine, ma dame, dix;

Au plat je mettrai vingt écus pour vous faire honneur, jeune prêtre. —

V

Comme j'arrivais près de Penn-al-Lenn, me rendant aussi à la messe,

Je vis une foule de gens courir tout épouvantés.

— Dites-moi donc, vous, bonne vieille, est-ce que la messe est finie?

— La messe est commencée, mais il n'a pas pu la finir;

Mais il n'a pas pu la finir; il a pleuré sur Geneviève,

Et il a mouillé trois grands livres des larmes de ses yeux.

Et la jeune fille est accourue, et elle s'est précipitée aux deux genoux du prêtre.

— Au nom de Dieu, arrêtez! vous êtes la cause de ma mort! —

Ann otro Iann Flécher zo person,
Person éo bréman, é vorc'h Nizon;

Ha mé em euz savet ar werz-man,
M'em euz hen gwelet meur wech wélan;

Aliez meuz hen gwelet wélan;
Tostidig da vé Jénovéfan.

Messire Iann Flécher est recteur, recteur maintenant au bourg de Nizon ;

Et moi, qui ai composé ce chant, je l'ai vu maintes fois pleurer ;

Bien souvent je l'ai vu pleurer près de la tombe de Geneviève.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS.

C'est encore ici le chanteur populaire qui fait l'office du chroniqueur. Le château de Rustéfan a donc eu pour propriétaire un seigneur appelé Naour. Il y a plusieurs laboureurs de ce nom dans la paroisse de Nizon, qui passent pour avoir été nobles et riches autrefois. Quant aux Flécher, ils n'ont pas changé de condition; ce sont toujours de bons et honnêtes paysans. Ils se souviennent d'avoir eu un prêtre dans leur famille, mais sans connaître son histoire; ils savent seulement qu'un seigneur du canton contribua à payer son éducation cléricale. Ce seigneur ne peut être que Naour, dont la femme était, selon notre ballade, marraine du jeune clerc Iannik. Il aura craint les suites de l'amour de sa fille pour le petit paysan, et y aura mis un terme en le faisant entrer dans les Ordres sacrés.

Iann Flécher ne se trouvant pas porté sur la liste des recteurs de Nizon, dont nous avons les noms depuis l'an 1500 jusqu'à ce jour; les actes mortuaires de la paroisse, qui remontent à la même époque, ne mentionnant aucun des seigneurs de Rustéfan; enfin, la construction du château étant du milieu du XVe siècle, il y a lieu de croire que les événements racontés dans la ballade se sont passés vers la fin de ce siècle ou dans les premières années du suivant, et qu'ils ont été chantés peu après, puisque le poëte nous assure qu'il a vu le prêtre pleurer près du tombeau de celle qu'il aimait.

NOTRE DAME DU FOLGOAT.

ARGUMENT.

« En l'année 1315, florissait en Bretagne en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salaün, issu de parents pauvres, dont les noms nous sont inconnus, d'un village d'auprès de Lesneven.

« Ce jeune enfant, croissant en âge, commença après la mort de ses parents à chérir les douceurs de la solitude, choisissant, pour sa retraite ordinaire, un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine, bordée d'un très beau vert naissant. C'est là qu'il a goûté la manne des consolations divines, où, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol perché sur l'épine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

« Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds, n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tortu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou ès environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots; car il disait *Ave Maria*, et puis en son langage breton : *Salaün a zébré bara*, c'est-à-dire, Salaün mangerait du pain.

Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

« Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois *Ave Maria*, ou bien chantait quelque rhythme breton en l'honneur de Marie.

« On rapporte que, lorsqu'il gelait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant *O Maria!* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps.

« C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelait-on *le Fou : Salaün ar fol*. Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la reine des cieux.

« Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent : *Qui vive!* Auxquels il répondit : *Je ne suis ni à Blois ni à Montfort, je suis le serviteur de madame Marie, et vive Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire, et le laissèrent aller.

« Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans sans avoir jamais offensé personne. Enfin, il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

« Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de

sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lis et au vermeil de la rose.

« Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, et près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

« Et l'on vit un beau lis frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur ses feuilles, en lettres d'or, ces deux mots : « *Ave Maria* [1]. »

Jean IV, duc de Bretagne, fit bâtir sur le bord de la fontaine du pauvre fou du bois, sous l'invocation de Notre-Dame du Folgoat, une charmante église qui devint bientôt célèbre par un grand nombre de miracles. Celui qui fait le sujet de la ballade suivante nous a paru un des plus touchants. C'est l'histoire d'une jeune fille de quinze ans, faussement accusée d'infanticide.

Aussitôt après sa condamnation à mort et sur le point d'être exécutée, elle apparaît à son père.

[1] Le P. Cyrille Pennek, *Pèlerinage à Notre Dame du Folgoat*.

XXI

ITROUN VARIA FOLGOAT.

(Ies Léon.)

I

— Iec'hed ha joa gan-é-hoc'h va zad'!
— Pétra rit-zé ken mintin mad?

Gwelc'hi doalou ken gwenn, 'vit erc'h!
Pétra rit-c'houi azé va merc'h?

— Mé zo deut d'ho pédi, va zad,
Da vont evid-ounn d'ar Folgoat;

Ha mont digerc'hen ha war droad,
Ha war ho taoulin, mar gell pad.

Éno a keffet ludu gret
Diouc'h ar galounik 'c'heuz maget.

XXI

NOTRE DAME DU FOLGOAT.

(Dialecte du Léon.)

I

— Santé et joie à vous, mon père !...
— Que faites-vous là si matin ?

Pourquoi laver ces nappes plus blanches que neige! que faites-vous là, ma fille ?

— Je suis venue vous prier, mon père, d'aller pour moi au Folgoat ;

Et d'y aller à pied, et pieds nus, et sur vos deux genoux, si vous y pouvez tenir.

Vous y trouverez les cendres du pauvre cœur que vous avez nourri.

— Pétra va merc'hik paour c'heuz gret
Pa viot evel-zé luduet ?

— Eur vugélik z-éo bet lazet,
Ha d'in, va zad, ma tamallet. —

II

Eunn pé-deiz 'nn aotrou Pouligwenn
Oa et da hersal 'raog hé lein.

— Sétu ama eur c'had kinet,
Pé eur vugélik gwalennet ;

Krouget é diouc'h brank ar wézen,
E kéren hé gouk ar zeien. —

Ha hen da gahout hé itroun,
'Nn eur zonjal dru enn hé c'haloun.

— Sellit ! eur vugel baour lazet ;
Piou, han doué, deuz hen ganet ?

— Mad ann bed gan-é-hoc'h, mérourez ?
Dont ra hô kanab brao e-méz.

—Va c'hanab brao mez na zeu ket,
Mont a ra gand hô kouloumed.

— Péleac'h int et ho merc'hed-c'houi
Pa né wélann némed hoc'h-c'houi ?

— Qu'avez-vous fait, ma pauvre petite fille, pour être ainsi réduite en cendres ?

— Un petit enfant a été tué, et on m'accuse, mon père, de l'avoir fait mourir. —

II

Un jour, monsieur Pouligwenn était allé chasser avant diner.

— Tiens ! voici un lièvre écorché, ou un petit enfant étranglé ;

On l'a pendu à la branche de l'arbre ; il a encore le lacet au cou. —

Et il vint trouver sa dame, en rêvant tristement dans son cœur.

— Voyez ! ce pauvre enfant qu'on a tué. Qui a pu le mettre au monde?

— Vous vous portez bien, fermière? Voilà du chanvre qui vient à merveille.

— Mon chanvre ne vient guères bien ; il s'en va tout avec vos pigeons.

— Où sont allées vos filles, que je ne vois que vous?

— Diou zo d'ar ster gand ann dilad,
Ha diou-all zo o paluc'hat ;

Ha diou all zo ô paluc'hat,
Hag ann diou all zo o kribat.

Mari Fanchonik va nizez,
Hounez zo 'nn hé gwélé diaez ;

'Nn hé gwélé klanv ez-éo chommet,
Eiz pé nao miz zo trémenet.

— Digorit d'in, va mérourez,
Hag a welfinn va filorez.

— Livirit din, va filorez
Péleac'h ho troug a zamantez ?

—Kreiz-tré va c'hof ha va c'haloun,
Ema va droug, va mamm baéroun.

— Savit, savit, va filorez,
Hag id d'ann tad Fransez da goez ;

Ha kofeseit mad ho pec'hed ;
Hag évéséit mad, mar kéret.

— Evit pec'hourez né-d-ounn ket ;
Eiz-teiz zo ounn bet koveset.

— Peuz kéar da lavar gaou é-bed,
Eur pec'hed braz hoc'h euz c'houi gret.

— Deux sont à la rivière avec les hardes, et deux autres à préparer le chanvre;

Et deux autres à préparer le chanvre; et les deux dernières à le peigner.

Pour Marie Fanchonik, ma nièce, elle est au lit malade;

Elle est restée dans son lit malade, il y a déjà huit ou neuf mois.

— Ouvrez-moi, ma fermière, que je voie ma filleule.

— Dites-moi, ma filleule, ou avez-vous mal?

— C'est entre mon ventre et mon cœur, que j'ai mal, ma marraine.

— Levez-vous! levez-vous, ma filleule, et allez vous confesser au père François;

Confessez-lui votre péché et prenez bien garde à vous, je vous y engage.

— Je ne suis point pécheresse : il y a huit jours que j'ai été confessée.

— Il ne vous sert de rien de mentir; vous avez fait un grand péché.

C'houi zo bet mintin-ma d'ar c'hoat;
Ru ma ho poutou gand ann gwad !

III

— Pachik bihan, lavar d'in-mé
Petra ia gand ar paé-zé?

— Ho mérourien a Wigourvez,
Ar grouger hag ho filorez. —

Kriz vije 'nn hini na weljé,
Tachen ann Folgoat, pa zeué;

Pa zéué ann plac'h pemzek bloa.
E-kreiz daou harzer da grouga;

Eur gragézik paour, dirak-hi,
O derc'hel eur goulou d'ezhi;

Hag hi o lavar trem 'a ié :
— Né oa ket d'in ar vugel-zé. —

'Nn itroun war léac'h hag hi difreiz,
C'houlenn trué hé filorez.

— Losket gan-in va filorez,
Hag a rinn d'hoc'h, arc'hant hé fouez,

Ha mar na blij d-é-hoc'h kément-zé
Mé roi d-é hoc'h-pouez va inkané,

C'est vous qui êtes allée ce matin au bois; vos sabots sont rougis de sang!

III

— Mon petit page, dis-moi, qui est-ce qui passe dans la rue?

— Vos métayers de Wigourvez, le bourreau et votre filleule. —

Dur eût été celui qui n'eût pas pleuré, sur la place du Folgoat, quand elle arriva;

Quand arriva la jeune fille de quinze ans, entre deux archers, pour être pendue;

Une pauvre vieille petite femme, en avant, portait un cierge devant elle;

Et elle disait en venant; — Cet enfant-là n'était pas à moi! —

Par derrière accourait la dame, demandant grâce pour sa filleule.

— Rendez-moi ma filleule, et je vous donnerai son pesant d'argent,

Et, si cela ne vous convient pas, je vous en donnerai, le poids de ma haquénée,

Mé roi d-é-hoc'h pouez va inkané
Ann plac'h ha mé war hi gorré.

— Hô filorez na pézo ket,
Lazet vezo, vel deuz lazet.

IV

Paz-iez senésal du vernia,
A iez ar grouger d'hé grouga.

A-benn eunn pennadik goudé,
Donet a ré d'hé c'haout hé.

— Aotrou senésal, 'm zigaret,
Mari-Fanchonik na varv ket;

Pa daolann va zroad war hé skoa,
Distroi da c'hoarzin ouz-ìn ra.

— Taolit hi ha didaolit hi,
Kasit-hi d'ar fagodiri,

— Taolomp-hi ha didaolomp-hi,
Gréomp tan ha moged d'hi loski.—

Abenn eunn pennadik goudé,
Dont a ré 'r grouger adarré :

Je vous en donnerai le poids de ma haquenée, la jeune fille et moi dessus.

— Votre filleule ne vous sera pas rendue ; on la tuera comme elle a tué.

IV

Comme le sénéchal allait dîner, le bourreau allait la pendre.

Au bout d'un peu de temps, il vint le trouver.

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie-Fanchonik ne meurt pas ;

Quand je lui mets le pied sur l'épaule, elle se détourne vers moi pour rire.

—Prenez-la, jetez-la, menez-la au bucher.

— Prenons-la, jetons-la, faisons du feu et de la fumée pour la brûler ! —

Au bout d'un peu de temps, le bourreau revint.

— Aotrou senésal 'm zigaret,
Mari-Fanchonik na varv ket;

Ma enn tan béteg hé diou-vron
C'hoarzin a ra leiz hi c'halon.

— Kent inn da grédi kement zé
Kent do kanet ar c'habon mé. —

(Eur c'habon rostet war ann plad,
Hen débret nemet hé zaoudroad.)

Ar senesal oa souezet:
C'habon rostet défa kanet.

—Mai Fanchonik em zigaret,
Mé zo fallet c'houi n'em hoc'h ket;

Mé zo fallet c'houi n'em hoc'h ket.
Pétra zo enn tan d'ho miret?

—Ann itroun Varia-Falgoat
Zo skuba dindan va daou-droad;

'Nn itroun Varia mamm'r gristenien
Zo skub' ann tan diouc'h va gerc'hen.

— Red éo kas trumm de Wigourvez,
Red kas da di ar vérourez;

Red éo kas da di 'r vérourez,
O Gouzout piou ar bec'hourez? —

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie-Fanchonik ne meurt pas ;

Elle a du feu jusques aux seins, et elle rit de tout son cœur.

— Avant que je croie pareille chose, ce chapon-ci aura chanté. —

(Un chapon roti sur un plat, et tout mangé hormis les pattes.)

Le sénéchal resta confus : le chapon roti venait de chanter.

— Maï Fanchonik, pardonnez-moi, c'est moi qui ai failli et non vous ;

C'est moi qui ai failli et non vous. Qui vous préserve dans ce feu ?

— Notre Dame Marie du Falgoat le balaie de dessous mes pieds ;

Et Notre Dame Marie, mère des chrétiens, balaie le feu d'autour de mon sein.

— Qu'on envoie vite à Wigourvez, qu'on envoie chez la fermière ;

Qu'on envoie chez la fermière, qu'on sache qui est la pécheresse? —

Tréménet oant holl dré ann tan,
Ha nikun ann hé lakaz man ;

Trémenet holl heb lakat man :
Med ar vatez jommaz enn han.

Ils passèrent tous à travers les flammes, et aucun d'eux ne sourcilla;

Ils passèrent tous sans sourciller; la servante seule y resta.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette ballade est une des plus populaires de Bretagne; elle se chante dans les dialectes de Cornouaille, de Tréguier, de Léon et de Vannes. Elle n'est pas antérieure au XVe siècle, car l'église du Folgoat n'a été bâtie qu'en ce siècle, et c'est elle qui a donné naissance au village et au nom qu'il porte. Le petit manoir de Pouligwen existe à quelques lieues de là. Le bourg de Wigourvez est aussi dans les environs. La cause de l'immense popularité de notre ballade vient sans doute de l'idée sur laquelle elle repose, que nous avons déjà vue développée dans celle du Frère de lait, et qui fait le sujet de mille autres.

Sous l'empire d'une pareille croyance, l'*épreuve* devenait un moyen naturel de découvrir la vérité; on ne pouvait supposer que la Providence permît la mort de l'innocent. L'épreuve est encore en usage chez certaines peuplades sauvages; elle l'était jusqu'à une époque assez rapprochée dans toute l'Europe, comme en Bretagne. Son origine remonte peut-être aux Celtes; on sait que pour éprouver la vertu de leurs femmes, ils livraient au courant du fleuve leur enfant sur un bouclier, ou bien qu'ils les conduisaient à certains rochers énormes appelés *pierres de la vérité,* ou pierres branlantes; élevées, dit-on, par les druides, et qu'elles devaient faire mouvoir sous peine d'être regardées comme coupables. Cette dernière épreuve se pratique encore en Bretagne, mais elle n'a plus rien de sérieux, car toutes les femmes savent le moyen d'ébranler le fameux rocher.

FONTENELLE-LE-LIGUEUR.

ARGUMENT.

La Ligue eut pour mobile, en Bretagne, un sentiment d'indépendance nationale.

Lorsque Louis XII signa le traité d'union de la Bretagne à la France, le peuple, fatigué d'une guerre sans fin, vit luire l'aurore d'un avenir meilleur, et oubliant ses douze siècles de résistance opiniâtre, consentit sans répugnance à l'accepter pour maître ; mais les plus clairvoyants ne le firent qu'à regret. A la mort de la duchesse Anne, ils songèrent secrètement à recouvrer leur indépendance sous la conduite du duc de Merkeur, gouverneur de Bretagne, descendant des anciens chefs nationaux, dont leurs vues servaient à merveille les prétentions ambitieuses : la Ligue leur en fournit l'occasion.

Le plus zélé et le plus célèbre partisan qu'elle eût en Bretagne, était le sieur Fontenelle.

« Guy-Eder, juveigneur de la maison de Beaumanoir, dit le chanoine Moreau, nasquit en la paroisse de Botoa (ou de Prat) en Cornouaille; il avoit un frère aisné, seigneur de sa maison, fort modeste gentilhomme, qui estoit bien marri des comportements de ce cadet, qu'il avoit souvent essayé de ramener à son devoir ; mais il avoit pris

le mors aux dents; il ne suivoit que les appétits de sa bouillante jeunesse, qui le conduisist enfin sur une roue qu'il avoit très bien méritée.

«Dans le temps qu'il estoit escolier à Paris, au collége de Boncotest, où je le vis en 1587, il monstroit déjà des indices de sa future vie dépravée, estant toujours aux mains avec ses compagnons. En 1589, il vendist ses livres et sa robe de classe, et du provenu de l'argent, acheta une espée et un poignard, se déroba dudit collége, et prist le chemin d'Orléans, pour aller trouver l'armée de M. le duc du Maine, lors lieutenant-général de l'estat et couronne de France, et chef du parti catholique, mais il n'alla guères loin qu'il ne fust dévalisé et despouillé par quelques coureurs, si bien que la nécessité le contraignist de retourner à Paris, à son premier maistre de collége, où toutesfoys il ne tarda guères qu'il ne retournast en Bretagne en 1589, que tout le royaulme estoi en trouble et combustion... La Fontenelle, âgé de quinze à seize ans, se mist parmi la populace qui estoit sous les armes pour le parti des Ligueurs qui en fist estat, parce qu'il estoit de bonne maison et du païs, et le voyant d'un esprit actif, lui obéissoit fort volontiers; il prist le titre de La Fontenelle, maison noble de leur patrimoine, se fist suivre de quelques domestiques de son frère aisné, et d'autres jeunes seigneurs de la commune qu'il cognaissoit plus remuants et hardis à suivre les hazards de ses desseins, et commença à piller les bourgades, prendre prisonniers de quelque parti qu'ils fussent; s'ils avoient de l'argent pour payer leur rançon, leurs prises estoient bonnes; tous les malins et bandits du pays se rallièrent auprès de lui, si bien qu'en peu de temps ses troupes estoient augmentées. Il commença à faire des courses

dans les bourgades voisines, mesme jusqu'en l'évêché de Saint-Brieuc, Tréguier, donna plusieurs allarmes à Guingamp, dont le sieur de Kergounnar estoit gouverneur, tenant pour le roy encore que la ville fust au seigneur de Merkeur, de la part de sa femme, duchesse de Penthièvre, qui portoit sur-nom de Bretagne...

« Il fist à la sourdine une course en Léon, bien accompagné, donna jusques à Mesarnou, et enleva la fille de la dame du lieu (Marie de Koadelan, fille de Lancelot le Chevoir, et de Renée de Koetlogon), héritière de mère et de père, riche de neuf à dix mille livres de rentes, asgée seulement de huit à neuf ans. »

Ce dernier trait est le sujet d'une des mille chansons populaires dont Fontenelle est le héros.

XXII

FONTANELLA.

(Ies Tréger.)

I

Fontanellan a barrez Prad,
Bravan map a wiskaz dilad,
En deuz lammet eur benn-hérez
Diwar barlen hé magérez.

— Penn-hérézik d'in léveret,
Petra er c'hleuz-zé a glasket?
— Klasket a rann boukéjo 'nn han,
D'am breurik mager a garann;

D'am breurik mager a garann,
Klasket a rann boukéjo 'nn han
Hogen aon 'meuz, ken a grénann,
Na zigwéfé Fontanellan.

XXII

FONTENELLE.

(Dialecte de Tréguier.)

I

Fontenelle, de la paroisse de Prat, le plus beau fils qui porta jamais habits d'homme, a enlevé une héritière de dessus les genoux de sa nourrice.

— Petite héritière, dites-moi, que cherchez-vous en ce fossé?
— Je ceuille des fleurs d'été pour mon petit frère de lait que j'aime;

Pour mon petit frère de lait que j'aime, je cueille des fleurs d'été, mais j'ai peur, et j'en tremble, de voir arriver Fontenelle.

— Penn-hérézik d'in léveret
Fontanellan a anavet?
Fontanellan n'anavannket
Klévet komz ann éan m'euz gret;

Klévet komz ann éan meuz gret,
Lar oa eur gwall botr, m'euz klévet,
Klévet lar a lamm ar merc'hed.
— Spisial, ar benn-hérezed! —

Entré hé ziou-vrec'h hé dapaz,
Hag hé vriatat a réaz,
Ha war lost hé varc'h hé dolaz
Ha da Zant-Malo hé gasaz.

Da Zant-Malo deuz hi kaset,
Nn eur léan-di deuz hi laket,
Ha pewarzek bloaz achuet,
Deuz hi kéméret da bried.

II

Da maner Koadelan int et,
Eur mab bihan é deuz ganet,
Eur mab ken koant ével ann han,
Henvel d'hé dad Fontanellan.

— Petite héritière, dites-moi, connaissez-vous Fontenelle?

— Je ne connais pas Fontenelle, mais j'en ai ouï parler;

J'en ai ouï parler, j'ai ouï dire que c'est un bien méchant homme, et qu'il enlève les jeunes filles.

— Et surtout les héritières! —

Il la prit dans ses bras, et l'embrassa, et la mit en croupe derrière lui, et la mena à Saint-Mâlo.

Il l'a menée à Saint-Mâlo, où il l'a mise en un couvent, et quand elle a eu quatorze ans, il l'a prise pour épouse.

II.

Ils sont allés habiter le manoir de Koadelan; elle a mis au monde un petit enfant, un enfant aussi beau que le jour, ressemblant à son père Fontenelle.

Ken a oa eul lizer digwet,
Da Bariz a oa red monet,
— Ho eunan, aman ho loskann,
Da Bariz raktal a éann.

— Fontanellan chommet er ger
Péan a rinn eur c'hannader;
Enn hano Doué na et ket
Ma et d'hi na ziztroec'h ket.

— Peuz ker da gahout aon é-bed;
Mé ia ma unan d'ho kahouet,
Gret ervad d'am mabik bihan,
Keit é vinn pell deuz ar ger-man. —

Fontanellan a lavaré
D'ann dud iaouank pa ziblase:
— Mé réi eunn banniel ar c'haéran,
D'ann itron Vari Rozéran;

Banniel ha dilad ann braoan;
Ma po sonj da Fontanellan;
Da damant deuz hé vab bihan.
Ken a ziztroi da Goadelan. —

Quand arriva une lettre; il fallait se rendre à Paris.

— Je vous laisse ici seule, je pars à l'instant pour Paris.

— Fontenelle, restez ici; je paierai un messager; au nom de Dieu, n'allez pas; si vous y allez, vous n'en reviendrez plus.

— Ne craignez rien; j'irai moi-même les trouver; ayez bien soin de mon fils, tant que je serai loin d'ici. —

Fontenelle, en partant, disait aux jeunes gens: — Je donnerai la plus belle bannière à Notre Dame du Rosaire;

Une bannière et les plus beaux habits, si vous n'oubliez pas Fontenelle, et si vous avez souci de son petit enfant, jusqu'à ce qu'il revienne à Koadelan. —

III

— Démad, roué ha rouanez,
Deut onn d'ho kahout 'nn ho palez.
— Pa hoc'h deut, deut mad é vihet !
Mez a ac'han na ieffec'h ket.

— Mez a ac'han mé a iélo,
Otre roué, pe ni wélo,
Sternet d'in mé ma inkané,
Ha mé iel d'am ger adarré.

— Da Koadélan na ieffec'h ket
D'ann prizon, né lavarann ket;
Chadennou awalc'h zo em zi
Evit chadennan daou pé dri.

— Pachik, pachik, pachik bihan,
Ke ker skanv trések Koadelan, !
Ha lavar d'ann pennhérez kez,
Na zougen mui a zentelez;

Na zougen mui a zentelez,
Rag hé fried paour zo diaez;
Kas d'in eur roched da wiskan,
Hag eul liser d'am liennan.

III

— Bonjour, roi et reine, me voici venu vous trouver en votre palais.

— Puisque vous voilà, soyez le bien-venu! vous ne sortirez plus d'ici.

— Je sortirai certes d'ici, seigneur roi, ou nous verrons.

Faites-moi seller ma haquenée, que je retourne chez moi.

— A Koadelan vous n'irez point; en prison, je ne dis pas; il y a assez de chaînes en mon palais pour en enchaîner deux ou trois.

— Page, mon page, petit page, va vite à Koadelan; et dis à la pauvre héritière de ne plus porter de dentelles;

De ne plus porter de dentelles, car son pauvre époux est en peine; rapporte-moi une chemise pour m'en vêtir, et un drap pour m'ensevelir.

Kas d'in-mé eur roched lien,
Hag eul liser vraz lien wenn,
Hag ouspenn eur plad alaouered,
Da lakat va fenn da zellet;

Ha dal eunn guchen am bléo-man,
Da stagan deuz 'nn or Koadelan
Ma laro 'nn dud mont d'ann iliz:
Trué doué war ar markiz!

— Kaset bleo kemend a gerfed,
Évid plado aour na vern ket,
Tolt vo hé benn war ar paé
C'hoari bilbod d'ar vugalé. —

Ar pachik bihan lavaré
E Koadélan pa errué:
— Démad, démad d'hoc'h penn-hérez,
Gwelloc'h a zo gan, otro kez!

Goulenn ra 'r roched da wiskan,
Hag eul liser d'hé liennan,
Hag ouspenn eur plad alaouret,
Da lakad hé benn da zellet.

Rapporte-moi une chemise de toile, et un grand drap de toile blanche, et de plus un plateau doré, pour qu'on y expose ma tête aux regards;

Et tiens une poignée de mes cheveux, pour attacher à la porte de Koadelan; afin que les gens en allant à la messe, disent : Que Dieu fasse grâce au marquis!

— Prenez des cheveux tant que vous voudrez; pour des plateaux d'or c'est inutile; sa tête sera jetée sur le pavé, pour servir de boule aux enfants dans leurs jeux.

Le petit page disait en arrivant à Koadelan : Bonjour, bonjour, héritière; meilleur jour que n'en a le pauvre seigneur!

Il demande une chemise à mettre, et un drap pour l'ensevelir, et, de plus, un plateau doré pour qu'on y expose sa tête aux regards.

IV

Ré Bariz a oa souezet
O c'houzout petra oa digwet
Gwélet ann itron a bell bro,
Trouz braz gant hi, benn gan ruio.

— Chétu penn-hérez Koadélan
Gant hi eur zé glaz ha lédan ;
Ma wifé pez a ouzonn-mé
Eur vroz du-pok a gémerfé.

— Otro roué, ha mé ho ped,
Ma fried d'in-mé daskoret.
— Ho pried d'hoc'h né zasinn ket,
Tri dé zo é ma bet torret.

Neb a zeufé da goadélan,
En défé keun ha nec'hamant,
En défé keun braz da wélet
Ann tan maro war ann oaled,

Ha wélet al lenned kreski
E doull ann or hag el leur-zi,
Hag el leur-zi ha kreiz ar zall,
Hag ann gwall dud enn eur vragal.

IV

Ceux de Paris étaient fort surpris, et se demandaient ce qui pouvait être advenu, en voyant une dame d'un lointain pays menant si grand bruit par les rues.

— Voici l'héritière de Koadelan avec une robe verte et flottante; si elle savait ce que je sais, elle prendrait une robe bien noire.

— Sire, je vous en conjure, rendez-moi mon mari.
— Je ne vous rendrai point votre mari, il y a trois jours qu'il a été roué. —

Quiconque viendrait à Koadelan aurait le cœur navré, aurait le cœur navré de douleur, à voir le foyer sans feu;

A voir les orties croître sur le seuil de la porte et au rez-de-chaussée, dans la maison et dans la salle, et le méchant monde faire le beau.

Hag ann dud paour enn eur drémen,
O wélan, sivoaz, gand anken,
O wélan, sivoaz, 'nn eur dremen :
— Chétu maro mamm ar baourien !

Et les pauvres gens pleurer en passant, pleurer avec angoisse, hélas ! en passant : — Voilà qu'elle est morte, la mère des pauvres !—

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le chanoine Moreau assure que ce fut à l'île Tristan, que Fontenelle emmena l'héritière de Koadelan, après l'avoir enlevée. Le poëte la fait conduire à Saint-Malo, en un couvent de religieuses. Plusieurs raisons nous feraient préférer le témoignage du poëte. La ville de Saint-Malo avait d'elle-même ouvert ses portes aux ligueurs, et tenait encore pour eux à l'époque de l'enlèvement de l'héritière. Plus tard, elle les abandonna, se révolta contre son gouverneur qu'elle soupçonnait de rapports secrets avec les royalistes, et se donna un gouvernement libre.

Il est permis de croire, avec le poëte populaire, que Marie de Koadelan finit par s'attacher à un homme qui l'avait enlevée par force, car nous possédons un acte passé le 17 février 1602, en son nom et en celui du sieur de Fontenelle. Après qu'inculpé dans la conspiration de Biron il eut été roué vif, malgré sa qualité de gentilhomme, moins pour ce nouveau crime que pour ses déportements antérieurs, Marie ne rougit pas de se montrer comme sa veuve, pour renoncer à la communauté; rien n'empêche de penser encore qu'elle ait demandé la grâce de son mari, ni même qu'elle soit morte de chagrin, comme l'auteur paraît le donner à entendre, car, dès 1603, elle n'existait plus.

L'HÉRITIÈRE DE KÉROULAZ.

ARGUMENT.

L'histoire de Marie de Kéroulaz, fille unique de François de Kéroulaz, chevalier, seigneur de Kéroulaz, en Bas-Léon, et de dame Catherine de Lannuzouarn, nous présente un fond d'aventures tout à fait semblables à celles d'Azenor de Kergroadez. Mariée par sa mère contre son gré, en 1565, à François du C'hastel, marquis de Mesle, qui fut préféré à deux jeunes seigneurs du pays, nommés Kerthomaz et Salaün, dont elle recevait publiquement les hommages, l'héritière mourut de chagrin, sans laisser de postérité. Le marquis de Mesle tient dans l'histoire de Bretagne une place fort peu honorable. D. Morice rapporte que sous la Ligue, lors de la prise de Kemperlé, dont il était gouverneur, il se sauva presque nu au milieu de la nuit, avec des femmes, passa la rivière et prit la route de son manoir de Kastelgall, où il se tint caché. Nos traditions populaires ajoutent à ce trait de lâcheté, plusieurs faits d'avarice sordide; c'en était plus qu'il ne fallait pour éloigner de lui l'héritière.

XXIII

PENN-HÉREZ KÉROULAZ.

(Ies Léon.)

Ar benn-hérez a Géroulaz
Né dévoa gréat nétra biskoaz,
Német c'hoari diouz ann dizez,
Gant bugalé ann aotrounez.

'Vid er bloaz-ma né deuz ket gret,
Rag hé danvez n' aotré ket;
Emzivad ez aberz hé dad;
Grad-vad hé gérent a vé mad.

— Va holl gérent a du va zad
N'ho deuz biskoaz karet va mad;
Német c'hoantéet va maro,
'Vit cahout war-léac'h va mado. —

XXIII

L'HÉRITIÈRE DE KÉROULAZ.

(Dialecte de Léon.)

L'héritière de Kéroulaz n'avait jamais fait autre chose que jouer aux dés, avec les enfants des seigneurs.

Pour cette année, elle ne l'a point fait, car ses biens ne le lui permettaient pas; elle est orpheline de son père; l'agrément de ses parents serait bon à avoir.

— Aucun de mes parents paternels ne m'a jamais voulu de bien; ils ont toujours souhaité ma mort pour hériter ensuite de ma fortune. —

1

— Ar benn-hérez a Géroulaz
E deûz hirio plijadur braz,
O tougen eur zaé satin gwenn,
Ha boukédou aour war hé fenn.

Né d-éo ket botou lasénet,
Boaz ar benn-hérez da gahouet,
Boteier-sei ha lerou glaz;
Boaz eur benn-hérez Kéroulaz. —

Evelzé a gomzed er zal,
Pa zeué 'r benn-hérez er bal,
Rag markiz Melz oa erruet,
Gand hé vamm hag heul braz meurbet.

— Mé garjé béza goulmik glaz,
War ann doen a Géroulaz,
Evit klévet ar gomplidi,
Étré hé vamm ha va hini.

Mé a gren gant pez a wélann,
Né ket heb sonj int deut aman,
Euz a Gerné pa zo enn ti,
Eur benn-hérez da zimizi.

I

—L'héritière de Kéroulaz doit être aujourd'hui bien heureuse ! elle porte une robe de satin blanc, et des fleurs d'or sur la tête.

Ce ne sont point des souliers à lacets que l'héritière a coutume de mettre, mais des souliers de soie et des bas blancs, comme il sied à une héritière de Kéroulaz. —

Ainsi parlait-on dans la salle, quand l'héritière entra en danse; car le marquis de Mesle était arrivé avec sa mère et une suite nombreuse.

— Je voudrais être petit pigeon blanc, sur le toit de Kéroulaz, pour entendre ce qui se trame, entre sa mère et la mienne.

Ce que je vois me fait trembler; ce n'est point sans dessein qu'ils sont venus ici, de Cornouaille, quand il y a dans la maison une héritière à marier.

Gand hé mad hag hé hanv brudet,
Ar markiz zé d'in na het ket;
Hogen Kerthomaz pellik zo
A garann ha girinn ato. —

Gwévet oa ivez Kerthomaz,
Gand ann dud deut da Géroulaz,
Rag hé garé ar benn-hérez,
Hag a lavaré aliez :

— Mé garjé béza estik-noz,
Er jardin war eur bodik roz,
Pa zeufé da zastum bleuniaou,
Ni emwelfé éno hon daou.

Mé a garjé béza grak-oad
War al lenn a walc'h hé dilad,
Evit glibia va zaou-lagad,
Gand ann dour a ver war ann prad. —

II

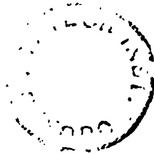
Na Zalaun a tigouézaz
Da zadorn-noz, da Géroulaz,
War hé varc'hik du d'ar maner,
Vel ma oa boezet da ober.

Avec son bien et son grand nom, ce marquis-là ne me plaît pas; Kerthomaz est celui que j'aime depuis longtemps et que j'aimerai toujours.—

Kerthomaz était aussi tout soucieux, en voyant les personnes qui venaient d'arriver à Kéroulaz, car il aimait l'héritière, et il disait souvent :

— Je voudrais être rossignol de nuit, dans son jardin, sur un rosier, quand elle viendrait cueillir des fleurs ; nous nous y verrions tous les deux.

Je voudrais être une des sarcelles de l'étang où elle lave ses robes, pour mouiller mes yeux dans l'eau qui en dégoutte sur la prairie. —



II

Salaün, lui aussi, arriva le samedi soir, selon sa coutume, au manoir de Kéroulaz, monté sur son petit cheval noir.

War ann nor borz pa en deuz skoet,
Ar benn-hérez deuz digoret;
Ar benn-hérez oa tont é méaz
O rei eunn tamm boed d'eur paour kéaz.

— Penn-hérézik d'in lévéret,
Péléac'h é ho tuchentiled?
— Et int da gas ar chas d'ann dour
Zalaun ké fest d'ho sikour.

— Né déo ket evit doura chas
Ed-ounn deuet da Géroulaz,
Némed evit ober ho léz,
Ra viot furoc'h, penn-hérez. —

III

Ar benn-hérez a lavaré
D'hé mamm itroun, enn dévez-zé:
— Aboé m'em' ar markiz ama,
Lakaz va c'haloun da ranna.

Va mamm itroun, ha mé ho ped,
D'ar markiz Melz n'em roit ket,
Va roit kent da Bennanrun,
Pé markirit da Zalaun,

Comme il frappait à la porte de la cour, l'héritière lui ouvrit; l'héritière qui sortait pour donner un morceau de pain à une pauvre femme.

— Petite héritière, dites-moi, où est allée la compagnie?
— Conduire les chiens à l'eau, Salaün; allez les aider.

— Ce n'est pas pour faire boire les chiens que je suis venu à Kéroulaz, mais bien pour vous faire la cour, afin de vous rendre plus sage, héritière. —

III

L'héritière disait à madame sa mère, ce jour-là :
— Depuis que le marquis est ici, mon cœur est triste.

Madame ma mère, je vous en supplie, ne me donnez pas au marquis de Mesle, donnez-moi plutôt à Pennanrun, ou, si vous aimez mieux, à Salaün,

Va roit kent da Gerthomaz,
Hén-nez en deuz ar muia gras,
Enn ti-man é teu aliez,
Hag é lezec'h d'in ober lèz. —

— Kerthomaz d'in-mé léveret,
Da Gastelgall ha c'houi zo bet ;
— Da Gastelgall ez-ounn-mé bet
Mad, m'en toué, né meuz gwélet.

Mad, m'en toué, né meuz gwélet,
Némed eur goz sal vogédet
Ha prénestrou hanter dorret
Ha norojou braz keulusket.

Némed eur goz sal vogédet,
Enn hen éur groagik koz louet,
O trala foen d'hé chaboned ;
Mar defé kerc'h na réfé ket.

— Gaou a lévérez Kerthomaz,
Ar markiz zo pinvidik braz ;
Hé norojou zo arc'hant gwenn,
Hé Brénestrou a aour mélen ;

Hounn-nez a vézo énoret
Vo gand ar markiz goulennet,
— Nem bézo, va mamm énor bet,
Nag ivez n'hé c'houlennann ket.

Donnez-moi plutôt à Kerthomaz, c'est celui-là le plus aimable; il vient souvent en ce manoir, et vous le laissez me faire la cour. —

—Dites-moi Kerthomaz, êtes-vous allé à Kastelgall?
— Je suis allé à Kastelgall; mais, ma foi, je n'y ai vu rien de bien;

Je n'y ai vu qu'une méchante salle enfumée, et des fenêtres à demi brisées, et deux grandes portes qui chancellent.

Qu'une méchante salle enfumée, où une vieille femme malpropre hachait du foin pour ses chapons, faute d'avoine à leur donner.

— Vous mentez, Kerthomaz, le marquis est fort riche; les portes de son château brillent comme de l'argent, et les fenêtres comme de l'or;

Celle-là sera honorée que le marquis demandera.
— Cela ne me fera aucun honneur, ma mère, et aussi je ne le demande pas.

— Va merc'h ankounit ann holl-zé,
Tra kent ho mad na zalc'hann-mé;
Roet ar gériou, ann dra zo gret,
D'ar markiz viot dimézet. —

'Nn itroun Kéroulaz a gomzé,
Euz ar benn-hérez evelzé,
Dré ma oa érez 'nn hé c'haloun,
Ha oa Kerthomaz hé mînoun.

— Eur walen aour hag eur sîned,
Gant Kerthomaz oent d'in roet,
Ho komériz enn eur gana,
Hag ho azroinn 'nn eur wéla.

Delt Kerthomaz ho kwalen aour,
Ho sîned, ho karkaniou aour,
N'ounn ket lézet ho kéméret,
Miret ho réné dléann ket.—

IV

Kriz vijé 'r galoun na welzé,
E Géroulaz neb a vizé,
O wélet ar benn-hérez kéaz,
O poket d'ann nor pa ié méaz.

— Ma fille, changez de pensées ; je ne veux que votre bonheur ; les paroles sont données, la chose est faite, vous épouserez le marquis. —

La dame de Kéroulaz parlait ainsi à l'héritière, parce que la jalousie était au fond de son cœur, et qu'elle aimait Kerthomaz.

— Kerthomaz m'avait donné un anneau d'or et un sceau ; je les acceptai le cœur gai, je les rendrai en pleurant.

Tenez Kerthomaz, votre anneau d'or, votre sceau, vos chaînes d'or ; on ne veut pas que je vous épouse ; je ne puis garder ce qui vous appartient. —

IV

Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré, à Keroulaz, à voir la pauvre héritière embrasser la porte en sortant.

— Kénavo ti braz Kéroulaz,
Biken enn hoc'h na rinn eur paz ;
Kénavo v'amézeien kéaz,
Kénavo bréman, da viskoaz. —

Paourien ar barrez a welzé,
Ar benn-hérez ho fréalzé :
— Tavit, paourien, na wélet ket,
Da Gastelgall deut d'am gwélet.

Mé a roi aluzen bemdeiz ;
Teir gwech sizun, dré garantez,
Triwec'h palévarz a winiz,
Ha kerc'h ivez roinn hag heiz.

Ar markiz Melz à lavaré,
D'hé c'hreg névez pa hé c'hlévé;
'Vit kémend-all na roec'h ket,
Rag va madou na badfent ket.

— Va aotrou, heb kahout ho ré,
Mé roio aluzen bemdé;
Evit dastumi pédennou,
Goudé hon maro d'hon énéou. —

— Adieu, grande maison de Kéroulaz, vous ne me verrez plus; adieu, chers voisins; adieu, pour jamais! —

Les pauvres de la paroisse pleuraient; l'héritière les consolait :

— Taisez-vous, pauvres gens, ne pleurez pas, venez me voir à Kastelgall.

Je ferai l'aumône tous les jours; et trois fois par semaine une charité de dix-huit quartiers de froment, et d'orge et d'avoine. —

Le marquis de Mesle dit à sa jeune épouse, en l'entendant parler ainsi :

— Pour cela, vous ne le ferez pas, car mes biens n'y suffiraient point!

— Sans prendre sur vos biens, messire, je ferai l'aumône chaque jour, afin de recueillir des prières pour nos âmes après notre mort. —

V

Ar benn-hérez a lavaré,
Er C'hastelgall, daou viz goudé :
— Né gaffenn ket eur c'hannader,
Da zigas d'am mamm eul lizer? —

Eur pajik iaouank a goinzaz
Euz ann itroun pa hé c'hlévaz :
— Skrivit lizeriou, pa gerfet,
Kannaderien a vo kavet. —

Koulskoudé eul lizer skrivaz,
Ha dar paj enn-berr hé roaz,
Gant gourc'hémenn evit hé c'haz
Raktal d'hé mamm da Géroulaz.

Pa erruaz al lizer gant-hi,
A oa'er zal oc'h ébati
Gand lod tudjentil euz ar vro,
Ha Kerthomaz a oa éno.

P'é doé-hi al lizer lennet,
Da Kerthomaz deuz lavaret :
— Likit dibra kézek affo,
Da Gastelgall maz aimp fénoz. —

V

L'héritière demandait, deux mois après, à Kastelgall : — Ne trouverai-je pas un messager pour porter une lettre à ma mère? —

Un jeune page répondit à la dame :
— Ecrivez quand vous voudrez, on trouvera des messagers. —

Elle écrivit donc une lettre et la remit au page, avec ordre de la porter incontinent à sa mère, à Keroulaz.

Lorsque la lettre arriva à sa mère, elle s'ébattait dans la salle avec quelques gentilshommes du pays, parmi lesquels était Kerthomaz.

Quand elle eut lu la lettre, elle dit à Kerthomaz :
— Faites seller promptement les chevaux, que nous nous rendions cette nuit à Kastelgall. —

'Nn itroun Kéroulaz c'houlenné,
É C'hastelgall pa errué :
— Nétra névé zo enn ti-ma,
Pa é steignet 'r perzier giz-ma?

— Ar benn-hérż oa deut ama
A zo maro enn nozvez-ma.
— Mar d-é maro ar benn-hérez,
Mé zo, 'vit gwir, hé lazérez! —

Meur wech é doa d'in lévéret :
D'ar markiz Melz n'em roit ket.
Va roit kent da Gerthomaz
Pini en deuz ar muia gras. —

Kerthomaz ha 'r vamm dizeüruz,
Skoet gand eunn taol ker truezuz,
N'em westlont ho daou da Zoué
Er c'hlaostr' enn-divez ho buhé.

En arrivant à Kastelgall, madame de Kéroulaz dit : — N'y a-t-il rien de nouveau ici, que la porte cochère est ainsi tendue?

— L'héritière qui était venue ici est morte cette nuit.

— Si l'héritière est morte, c'est moi, oui, c'est moi qui l'ai tuée!

Elle m'avait dit souvent : Ne me donnez pas au marquis de Mesle; donnez-moi plutôt à Kerthomaz, qui est le plus aimable. —

Kerthomaz et la malheureuse mère, frappés d'un coup si cruel, se consacrèrent tous les deux à Dieu dans un cloître pour le reste de leur vie.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La statue du marquis de Mesle se voit encore dans le reliquaire de Landelo, à quelques lieues de Carhaix ; il était petit, gros et laid ; on lui a donné la chevelure bouffante et l'armure d'un seigneur du temps de Louis XIII. Près de là s'élèvent ses trois piliers de justice ; plus loin, on aperçoit les ruines de son château ; des paysans l'ont acheté et l'occupent aujourd'hui. Il a dû être beau, mais peu fort ; sa position sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'une rivière, est d'un effet pittoresque ; le bâtiment principal a été en partie démoli. Les jardins d'alentour sont incultes et couverts de ronces, de digitales, d'aubépines, et de vieux bouquets de buis, peut-être contemporains de l'Héritière ; les avenues et les bois ont été coupés.

On a oublié, dans le pays, Marie de Kéroulaz et ses malheurs ; on on ne se souvient que du marquis, de son avarice et de sa lâcheté. Kerthomaz et Salaün ont laissé des souvenirs contraires.

Il y a peu d'années, nous vîmes passer, sur le chemin de Kemper à Douarnenez, un grand paysan de bonne mine, d'une quarantaine d'années, portant les larges braies plissées du canton et de longs cheveux blonds flottants, qui menait à la foire une paire de bœufs. Frappé de son air distingué, nous demandâmes son nom : c'était le dernier marquis de Kéroulaz.

LE MARQUIS DE GWERRAND.

ARGUMENT.

Louis-François de Gwerrand était fils de Claude de Névet, et de Jean du Park, chevalier, seigneur de Lokmaria, marquis de Gwerrand. Son père, qui avait pris part au siége de la Rochelle et aux guerres d'Allemagne, et présidé par élection les états-généraux de Bretagne, n'existait plus en 1670.

Possesseur du marquisat à cette époque, riche, violent, et livré à lui-même, le jeune marquis était la terreur de la paroisse et désolait sa mère, dont les larmes et les prières ne pouvaient rien sur lui : on dit que, lorsqu'il sortait, la bonne dame courait elle-même sonner la cloche du château, pour donner l'alarme au canton.

C'était chaque jour de nouvelles violences de la part de son fils et des récriminations nouvelles de celle des habitants du pays : les choses en vinrent au point qu'elle se vit forcée de lui faire quitter la Bretagne ; voici à quelle occasion.

— D'al leur névéz mé n'ez inn ket,
Rag éno zo eunn den displed;

Gwasan denjentil zo er bed,
E ma ato kas am c'haouet.

— Na pa vez éno kant ann hé,
Naz pézo droug é-bet gant-hé;

Na pa vez kant ann hé éno,
D'al leur névé ni a iélo!

Ni a iélo d'al leur névé,
Ha ni zanso kerkoulz hag-hé. —

Hé brozik gloan é deuz léket,
Ha da heul hé minon é éet.

II

Markiz Gwerrand a c'houlenné
Diouc'h ann hostiz, ann deiz a oé:

— Hostiz, hostiz, d'in lévéret,
N'hoc'h euz ket ar c'hloarek gwélet?

— Aotrou markiz em-zigaret,
Na ouzonn piou a c'houlennet.

— Va zigaré!... d'ar vech kentan!...
Kloarek Garlan a c'houlennan!

— A l'aire neuve, je n'irai point, car il y a là un méchant homme ;

Le plus méchant gentilhomme du monde, qui me poursuit partout.

— Quand ils seraient là cent, ils ne te feraient aucun mal ;

Quand ils y seraient cent, nous irons à l'aire neuve !

Nous irons à l'aire neuve, et nous danserons tout comme eux. —

Elle a mis sa robe de laine, et a suivi son doux clerc.

II

Ce jour-là, le marquis de Gwerrand demandait à l'hôtelier :

— Hôtelier, hôtelier, dites-moi, n'avez-vous pas vu le clerc ?

— Seigneur marquis, pardon, mais je ne sais qui vous demandez.

— Pardon !... pour une première fois !... Je demande le clerc de Garlan !

— Et éo du-zé, évid ann dé,
Plac'hik dilennet hé gosté ;

Ez-int du-zé d'al leur névé,
Koant ha drant ho daou, dré va fé !

Gant-han d'hé dok eur blun paven,
Hag enn hé c'herc'hen eur chaden du ;

Hag enn hé c'herc'hen eur chaden,
Zo kouézet holl war hé varlen.

Gant-hi eur korkennik brodet,
Hag eur voulouzen arc'hantet.

Gant-hi eur korkennik eured,
Dimézet ez-int, mé a gred. —

III

Markiz Gwerrand enkrézet braz,
Raktal war hé vac'h ruz lampaz ;

War hé varc'h ru trumm a lampaz,
Ha d'al leur névéz éz-éaz.

— Kloarek diwisk da borpansaou,
Evit gourenn war ar gagaou.

— Il est allé là-bas passer la journée, jeune fille choisie au bras ;

Ils sont allés là-bas à l'aire neuve ; joyeux et beau couple, ma foi !

Il a à son chapeau une plume de paon, et une chaîne noire au cou ;

Et au cou une chaîne noire, qui retombe sur sa poitrine.

Elle porte un petit corset brodé, et un velours d'argent ;

Elle porte un petit corset de noces ; ils sont fiancés, je crois. —

III

Le marquis de Gwerrand, hors de lui, sauta vite sur son cheval rouge ;

Sur son cheval rouge il s'élança, et se rendit à l'aire neuve.

— Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous disputions ces gages [1].

[1] Les Aires-Neuves sont toujours suivies de luttes. Voyez l'*Aire-Neuve*, CHANTS D'AMOUR, n° IX.

Kloarek diwisk da borpansaou,
Ha ni réio eur pek pé zaou.

— Sal ho kras, markiz, né rinn ket
Rag c'houi zo aotrou, mé n'ounn ket;

Rag c'houi zo mab 'nn itroun Gwerrand,
Ha mé zo mab eur plouézant.

— Evid oud mab eur plouézant,
Té c'heuz bet dilen 'r merc'hed koant.

— Aotrou markiz, em zigaret,
Né ket mé meuz hé délennet;

Markiz Gwerrand, em-zigaret,
Gand Doué é bet d'in roet. —

Annaik Kalvez a gréné,
Oc'h ho c'hlévout, ho daou giz-zé.

— Tavit, va minon, déomp d'ar ger,
Hé-man a réi déomp poan ha nec'h.

— Araok, kloarek, lavar d'in-mé :
N'a té war c'hoari ar c'hlézé?

— Biskoaz klézé n'émeuz douget;
C'hoari penn-baz né larann ket.

— Na té c'hoarifé gan-in-mé,
Eur paotr ter, a glévann, oud-dé.

Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous donnions un croc-en-jambe ou deux.

— Sauf votre grâce, marquis, je n'en ferai rien, car vous êtes gentilhomme, et moi je ne le suis point;

Car vous êtes le fils de madame de Gwerrand, et moi le fils d'un paysan.

— Quoique le fils d'un paysan, tu as eu le choix des jolies filles !

— Seigneur marquis, excusez-moi, ce n'est pas moi qui l'ai choisie ;

Marquis de Gwerrand, excusez-moi, c'est Dieu qui me l'a donnée. —

Annaïk Kalvez tremblait, à les entendre parler ainsi.

— Tais-toi, mon ami; allons-nous-en; celui-ci nous fera peine et chagrin.

— Auparavant, clerc, dis-moi : sais-tu jouer de l'épée ?

— Jamais je n'ai porté d'épée; jouer du bâton, je ne dis pas.

— Et en jouerais-tu avec moi? Tu es, dit-on, un terrible homme!

— Aotrou denjentil, va fenn-baz
Na dal ho klézé hir ha noaz.

Aotrou denjentil né rinn ket,
Ho klézé a vé saotret.

— Mar d-éo va c'hlézé saotret,
Ebarz da wad a vo gwalc'het. —

Naik Kalvez pa deuz gwélet,
Gwad hé minon kloarek rédek;

Naik Kalvez 'nn eur strafil braz,
Da vléo markiz a zalaz,

Da vléo markiz a zalaz,
Hag enn dro d'al leur hé stlinjaz.

— Tec'h tu-zé, markiz traitour,
Té c'heuz lazet, va c'hloarek paour! —

IV

Naik Kalvez o tont d'ar ger,
A oé, siouaz, glac'haret ker.

— Va mammik kéaz, mar em-c'héret
Va gwélé d'in-mé a réfet;

Va gwélé d'in-mé réfet aez,
Rag va c'halounik zo diaez.

— Seigneur gentilhomme, mon bâton ne vaut point votre épée longue et nue.

Seigneur gentilhomme, je n'en ferai rien, car vous saliriez votre épée.

— Si je salis mon épée, je la laverai dans ton sang! —

Annaïk Kalvez, voyant couler le sang de son doux clerc,

Annaïk Kalvez, en grand émoi, sauta aux cheveux du marquis,

Sauta aux cheveux du marquis, et le traîna autour de l'aire neuve.

— Fuis loin d'ici, traître de marquis; tu as tué mon pauvre clerc! —

IV

Annaïk Kalvez s'en revenait à la maison, bien triste, hélas!

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, vous me ferez mon lit;

Vous me ferez mon lit bien doux, car mon pauvre cœur va bien mal.

— Ré va merc'hik hoc'h euz danset,
A lak ho kaloun diaézet.

— Ré va mammik né meuz danset ;
Markiz fall en deuz-hen lazet !

Ia, markiz Gwerrand traitour
En deuz lazet va c'hloarek paour !

C'houi a lavaro d'ar c'hleuzier,
Pa zeuio d'hé gerc'hat d'ar ger,

Na dolt tamm douar war hé vez,
Rag é-berr mé iélo ivez.

Pa n'omp ket kousket 'nn eur gwéléad,
Ni gousko hon daou 'nn eur toullad ;

Pa n'omp bet eureujet amé,
Ni eureujo dirak Doué ! —

— Vous avez trop dansé, ma fille; c'est ce qui rend votre cœur malade.

— Je n'ai point trop dansé, ma mère; mais le méchant marquis l'a tué!

Oui, le traître de marquis de Gwerrand a tué mon pauvre clerc!

Vous direz au fossoyeur, quand il ira le prendre chez lui,

De ne point jeter de terre dans sa fosse, car dans peu je l'y suivrai.

Puisque nous n'avons point dormi sur la même couche, nous dormirons dans le même tombeau;

Puisque nous n'avons point été mariés en ce monde, nous nous marierons devant Dieu! —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Voilà ce qui se chantait en Bretagne, tandis que le jeune marquis, « sortant de l'Académie, » dansait devant Louis XIV ces passe-pieds merveilleux qui ravissaient madame de Sévigné, « ces passe-pieds « bas-bretons, au prix desquels les violons et passe-pieds de la « cour faisaient mal au cœur[1]. » Un paysan nommé Tugdual Salaün, de la paroisse de Plouber, qui assistait à la fatale Aire-Neuve, composa, dit-on, la chanson. Il paraît que le jeune Kloarek ne mourut pas sous le coup, comme semble l'indiquer l'auteur; car le marquis ne fut condamné, dit-on, qu'à l'amende civile, conformément à la coutume de Bretagne. Cependant la bonne dame de Nevet ne se regarda point comme libérée envers les parents du défunt; elle fit à la mère du jeune homme une pension annuelle, et prit chez elle son second enfant, qu'elle se chargea d'élever et qu'elle établit avantageusement.

[1] Voyez ses *Lettres*, éd. de Blaise, XII, ann. 1671.

ÉLÉGIE DE MONSIEUR DE NEVET.

ARGUMENT.

Par un hasard remarquable, le nom des Nevet est aussi adoré du peuple des campagnes que celui du marquis de Gwerrand est impopulaire. Dans ses amours comme dans ses haines, le paysan Breton est toujours mu par un sentiment très remarquable de justice et d'impartialité. Jamais il ne lui est arrivé d'embrasser dans un anathème général une famille entière, à cause du crime d'un des membres de cette famille. Ainsi le fils coupable du marquis de Gwerrand peut être maudit, mais la mère est aimée, mais l'aïeul est depuis deux siècles l'objet de la vénération des habitants des campagnes. L'herbe a reverdi sous les larmes du pauvre autour de sa tombe; sa pierre s'est usée sous les genoux des habitants de la paroisse; son oraison funèbre a été composée par un mendiant, et se chante encore aujourd'hui.

XXV

MAROUNAD ANN AOTROU NEVET.

(Ies Kerné.)

— Ma den paour pétra zo digwet
Pa zeut d'ann ger ken dianket?

Pa-z-hoc'h ken glaz évit réjin,
Ma denik paour lévéret d'in;

Pa-z-hoc'h ken glaz 'vid ar maro;
Pétra zo digwet war ho tro?

— Abred awalec'h a kléfet
Ann doaré deuz pez zo digwet.

Abred awalec'h a kléfet
Ann doaré deuz pez meuz gwélet.

'Zalek ann ti béteg ar vorc'h,
Heul braz o font o zon ar c'hloc'h;

XXV

ÉLÉGIE DE MONSIEUR DE NEVET.

(Dialecte de Cornouaille.)

—Mon pauvre homme, qu'est-il arrivé, que vous revenez si consterné?

Que vous êtes vert comme du raisin, mon pauvre homme, dites-moi;

Que vous êtes pâle comme la mort; que vous est-il arrivé?

— Vous saurez assez tôt ce qui est arrivé.

Vous saurez assez tôt ce que j'ai vu.

Depuis la maison jusqu'au bourg une procession s'avance au son de la cloche;

Ann otrou person penn-kentan
Eunn arc'h lienet wenn raz-han,

Daou eijen braz oc'h hi dougen,
Sternou argant enn ho gerc'hen.

Ha kalz a tud o tont war-lec'h
Stouet ho fenn gand kalz a nec'h. —

I

Sant-Iann ar mével a skoé
War dor ann person ann noz-zé.

— Savet, savet, otrou person!
Ann otrou Névet a zo klaon;

Kaset gan-hoc'h ann groaz-'nn-ouen,
Gand ann otrou koz a zo tenn.

— Chétu mé deut otrou Névet;
Gan-hoc'h a zo tenn, meuz klévet?

Ann groaz-ann-ouen, gan-i-mé
D'ho konfortet, mar hallann-mé.

— Némeuz konfort bet da gahouet
Enn tu ma korf é-barz ann bed;

Enn tu ma korf mé n'am euz ket
Enn tu ma éné larann ket. —

M. le recteur en tête; devant lui, une châsse drapée de blanc,

Que traînent deux grands bœufs, couverts de harnais d'argent.

Derrière, une multitude immense, la tête inclinée par une grande affliction.

I

Saint-Jean le valet frappait à la porte du recteur, cette nuit-là.

— Levez-vous, levez-vous, monsieur le recteur! M. de Nevet est malade;

Portez avec vous l'extrême-onction, le vieux seigneur souffre beaucoup.

— Me voici, monsieur de Nevet; vous souffrez beaucoup, me dit-on?

J'ai apporté l'extrême-onction pour vous soulager, si je puis.

— Je n'ai aucun soulagement à attendre à l'égard de mon corps en ce monde;

Je n'en attends aucun à l'égard de mon corps; à l'égard de mon âme, je ne dis pas. —

Goudé ma oa bet kovéset,
D'ann belek en deuz lavaret :

— Digoret frank dor ann gambr-man
Hag a wélinn dud ma si-man,

Ma friet ha ma bugalé
Tro-war-dro démeuz ma gwélé;

Ma bugalé, ma mémourien
Kerkoulz ha ma servichourien;

Ma hellinn 'nn ho touez kéméret
Hon Otrou 'barz mont doc'h ann bed. —

Ann itron hag hé vugalé,
Ha kémend oa éno, wélé;

Hag han ken réiz ho fréalzé,
Ha ken sioulik a gomzé !

— Tévet, tévet, na wélet ket,
Doué ann mestr, o ma fried!

Ho! tévet, ma bugaligo,
'Nn itron Varia ho tiwallo!

Ma mérourien na wélet ket;
Tud diwar mez, gouzoud a red,

Pa vé ao ann ed, vé médet;
Pa zeu ann oad mervel zo red!

Après avoir été confessé, il dit au prêtre :

— Ouvrez aux deux battants la porte de ma chambre, que je voie les gens de ma maison,

Ma femme et mes enfants tout autour de mon lit ;

Mes enfants, mes métayers et mes serviteurs aussi ;

Que je puisse, en leur présence, recevoir Notre-Seigneur avant de quitter ce monde. —

La dame et ses enfants, et tous ceux qui étaient là, pleuraient ;

Et lui, si calme, les consolait et leur parlait si doucement !

— Taisez-vous ! taisez-vous ! ne pleurez pas ; c'est Dieu le maître, ô ma chère femme !

Oh ! taisez-vous, mes petits enfants ! Notre-Dame Marie vous gardera !

Mes métayers, ne pleurez pas ; vous le savez, gens de la campagne,

Quand le blé est mûr, on le moissonne ; quand l'âge vient, il faut mourir !

Tével tud vad diwar ar mez,
Tévet paourien kéaz ma farrez.

'Vel émeuz bet sonj ac'hanoc'h
Ma fotred défint sonj ouz hoc'h.

Evel d'oun-mé hé ho karo,
Hag ober a rint mad hon bro.

Né wélet ket, kristénien mad,
Ni 'nem gavo, 'benn eunn boutad! —

II.

D'ar iou vintin 'nn otrou Karné
Tont deuz ar fest noz, c'houlenné,

O tont d'ann ger, war hé varc'h wenn,
Bordet hé jupen penn-da-benn,

Hé jupen voulouz ru glaou-tan
Bordet penn-da-benn gand argant;

Dar iou vintin 'nn otrou Karné
O tont enn dro a c'houlenné:

— Dous pétra, va duchentiled,
N'int ket deut da fest ré Nevet?

Dous pétra, dimé lévéred,
Pé oant bet pédet da zonet?

Taisez-vous, bons habitants des campagnes; taisez-vous, chers pauvres de ma paroisse.

Comme j'ai pris soin de vous, mes fils prendront soin de vous.

Ils vous aimeront comme moi; ils feront le bien de notre pays.

Ne pleurez pas, ô bons chrétiens! nous nous retrouverons bientôt! —

II

Le jeudi au matin, M. de Karné demandait en revenant de la fête de nuit,

En revenant chez lui, sur son cheval blanc, vêtu d'un habit galonné,

D'un habit de velours d'un rouge de feu, galonné d'argent tout du long;

Le jeudi matin, M. de Karné, en s'en revenant, demandait :

— Pourquoi, messieurs, les Nevet ne sont-ils pas venus à la fête?

Pourquoi, dites-le-moi, quand ils y avaient été invités?

— Ann otrou koz, 'vel a glévann,
Zo enn hé wélé chommet klan.

—Mar ma 'nn otrou, 'nn hé wélé klan,
Déomp da glask kannad ann éan. —

Pé oant o tigont gand ann ger,
Hé a glévé son ar c'hléier.

Digoret frank ann perzier,
Ha den é-bed barz ar maner.

— Mar-m-hoc'h deuet d'hé darampret,
E véred é vorc'h hé keffet.

Bet ma bet derc'h tan ar maro,
Ha skarzet mad ann holl boudo;

Ann otrou person d'hé zével
Ha d'hé zigaset d'ann chapel;

Ann itron hag hé vugalé,
D'hé lienat enn arc'h névé.

Chétu fresk, aman, roudou c'harr
Ma oet d'hé charro d'ann douar. —

Ha hé da douj war ho c'hézek,
Ha da zigont gand ar véred.

— Le vieux seigneur, à ce qu'on dit, est au lit, malade.

— Si le seigneur est au lit, malade, allons savoir de ses nouvelles. —

Comme ils arrivaient au manoir, ils entendirent sonner les cloches.

La porte de la cour était au grand ouvert, et le manoir était désert.

— Si vous êtes venu pour lui rendre visite, vous le trouverez dans le cimetière du bourg.

C'est hier qu'on a allumé le feu de la mort, et qu'on a vidé toutes les cruches [1];

Que M. le recteur l'a levé et l'a porté dans la chapelle;

Que madame et ses enfants l'ont enseveli dans sa châsse neuve.

Voici les traces de la charrette qui l'a porté en terre, elles sont encore toutes fraîches. —

Et eux de presser leurs chevaux et d'arriver au cimetière.

[1] Voyez les notes du *Frère de Lait*.

Pé oant digwet gand ar véred,
Ranné ho c'halon da wélet,

Wélet ar c'hléuier hé disken
Enn toull douar kriz da viken,

'Nn itron warlec'h, gwisket é du,
War hé daou-lin, o wélo dru;

Hag hé vugalé, ioual ken
Hag o sachat deuz bléo ho fenn.

Dek mil den ober kémend-all
Hag ann dud paour ispisial.

Eunan ann hé, hanvet Malgan,
En deuz gret ar marounad man;

En déveuz ar werz man savet
Enn énor ann otrou Nevet,

Ann otrou Nevet benniget,
A oa kendalc'h ar Vrétoned.

Quand ils furent arrivés au cimetière, leur cœur se fendit de douleur en voyant,

En voyant le fossoyeur le descendre dans la tombe froide pour jamais ;

La dame, derrière, vêtue de noir, sur ses deux genoux, sanglottant ;

Et ses enfants poussant des cris lamentables en s'arrachant les cheveux de la tête ;

Et dix mille personnes en faisant autant, et surtout les pauvres.

C'est l'un d'eux, nommé Malgan, qui est l'auteur de ce chant de mort ;

Qui a composé ce chant en l'honneur du seigneur de Nevet,

Du seigneur de Nevet béni, le soutien des Bretons.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

On ne saurait faire d'un homme un plus magnifique éloge. Les historiens de Bretagne en parlent dans les mêmes termes que les poëtes populaires. Un d'eux, cité par M. de Kerdanet, après être entré dans de grands détails sur l'origine et les titres de la famille Nevet, conclut en disant : « C'est une maison illustre dont les seigneurs, de père en « fils, ont témoigné notoirement un zèle héroicque et une passion « inviolable à conserver les droicts et immunitez de la Bretagne [1]. » Le même éloge convient aux Karné, et en général, à toutes les familles de race Bretonne qui n'ont pas abandonné leur pays; l'élégie qu'on vient de lire est une excellente pièce à l'appui du jugement qu'a porté l'illustre auteur de l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands,* sur les bons rapports qui ont toujours existé entre l'aristocratie Bretonne et les habitants de nos campagnes.

« Les gens du peuple en Basse-Bretagne n'ont jamais cessé, dit-il, de reconnaître dans les nobles de leur pays des enfants de la terre natale; ils ne les ont point haïs de cette haine violente que l'on portait ailleurs à des seigneurs issus de race étrangère; et sous les titres féodaux de baron et de chevalier, le paysan Breton retrouvait encore les *Tiern* et les *Mactiern* du temps de son indépendance; il leur obéissait avec zèle..., par le même instinct de dévouement qu'avaient pour leurs chefs de tribus les Gallois et les montagnards d'Écosse. [2] »

[1] *Vies des Saints de Bretagne,* par Albert-le-Grand. A. Saint-Ronan, notes, 2e éd.
[2] Augustin Thierry, t. III, p. 89.

L'ORPHELINE DE LANNION.

ARGUMENT.

« Il y a trois sortes de personnes, dit un ancien proverbe Breton, qui n'arriveront point au paradis tout droit par le grand chemin; c'est à savoir : les tailleurs, dont il faut neuf pour faire un homme, qui passent leurs journées assis, et qui ont les mains blanches; les sorciers, qui jettent des sorts, soufflent le mauvais vent, et ont fait pacte avec le diable; les maltotiers (les percepteurs de contributions), qui ressemblent aux mouches aveugles, lesquelles sucent le sang des animaux. »

Le maltotier est d'ordinaire querelleur, bavard, bel-esprit, beau parleur; il est même facétieux, et assaisonne volontiers de gros sel ses vexations. On rapporte qu'un cabaretier arrivait un jour à la foire, avec deux barriques de cidre dans sa charrette; le maltotier se présente et exige le droit; l'autre résiste. — Comment, malheureux, lui dit l'employé, vous osez murmurer! Saint Mathieu n'était-il pas le chef des maltotiers? Ne le voyait-on pas, en Judée, percevoir de chacun la taxe sur le vin et le tabac tous les jours de l'année? — Au nom de saint Mathieu, le paysan resta confondu.

Mais toutes les histoires de maltotiers ne sont pas aussi naïves; il en est d'affreuses. En voici une que nous avons entendu chanter à des laveuses de Lannion, où l'événement s'est passé.

XXVI

EMZIVADEZ LANNION.

(Ies Tréger.)

Barz ann bloa-ma mil c'houec'h kant péwar ugent
[trizek.
Kreiz ann ger a Lannion zo eur gwalleur c'houarvet.

Kreiz ann ger a Lannion enn eunn hostaliri,
Da Bérinaik Minon a oé matez enn hi.

— Paret d'omp-ni, hostizez, peb tra évit koania;
Stlipo fresk, ha kik rostet, ha gwin mad da éva! —

P'ho doé débret hag évet peb hini ho walec'h:
— Sétu arc'hant, hostizez, kontet blank ha diner.

Sétu arc'hant, hostizez, kontet blank ha diner;
Ho matez gand eul létern, da zont d'hon c'has
[d'ar ger. —

XXVI

L'ORPHELINE DE LANNION.

(Dialecte de Tréguier.)

En cette année mil six cent quatre-vingt-treize, est arrivé un malheur dans la ville de Lannion.

Dans la ville de Lannion, en une hôtellerie, à Périnaïk Mignon, qui y était servante.

— Donnez-nous à souper, hôtesse! Tripes fraîches, viande rôtie, et bon vin à boire! —

Quand chacun d'eux eut assez bu et mangé :
— Voici de l'argent, hôtesse, comptez, blancs et deniers.

Voici de l'argent, hôtesse; votre servante et une lanterne, pour nous reconduire chez nous! —

Pé oant-hé war ann hent braz eur pennadik mad et,
Eur gomz kuz warbenn ar plac'h tré-n-hé oa bet laret.

— Plac'hik koant ho tentigo ho tal hag ho tiou-jod,
A zo ével ann éon beg ar c'hoummo, war 'nn od;

Ho taou-lagad hag ho koug, hag ho pléo mélen,
A zo skleroc'h, mé a gred, skleroc'h 'get eur
[goaren!

— Maltotérien, mé ho ped, em lézet ével onn,
Evel laket gand Doué, laket gand Doué onn;

Ha pa é vinn kant braoc'h, ia da! kant braoc'h
[c'hoaz,
Na venn 'vid hoc'h, otronez; na venn nag wall
[na gwas.

— Hervez ho komzo minon, va merc'hik, mé a gret,
Em hoc'h betgand ré Bégar, ia pé gand eur c'hloarek;

Hervez ho komzo minon, va merc'hik, mé a gret,
Hoc'h bet gand menec'h Bégar, 'd'ar govent diski
[prek.

Né m'onn bet na da Végar, d'ar govent diski prek
Na ken nébeut da leac'hall, vit gwir, gand kloarek
['bed;

Quand ils furent un peu loin sur le grand chemin, ils se mirent à parler bas, en regardant la jeune fille.

— Belle enfant, vos dents, votre front et vos joues, sont blancs comme l'écume à la cime des flots sur la rive ;

Vos yeux et votre cou, et vos cheveux blonds sont plus luisants, en vérité, plus luisants qu'une cire !

— Maltotiers, je vous prie, laissez-moi comme je suis ; laissez-moi comme Dieu m'a faite ;

Quand je serais cent fois plus jolie ; oui-da ! cent fois plus belle encore ; je ne serais pas pour vous, messieurs ; je ne serais ni mieux ni pire.

— A en juger par vos gentilles paroles, mon enfant, l'on dirait que vous êtes allée à l'école de ceux de Bégar, ou de quelque clerc ;

A en juger par vos gentilles paroles, mon enfant, l'on dirait que vous êtes allée apprendre à parler avec les moines de Bégar, en leur couvent.

— Je ne suis allée ni au couvent de Bégar, apprendre à parler, ni ailleurs, croyez-moi, avec les clercs ;

Hogen, ébarz va c'her-mé, war ann oaled va [zad,
Em euz gret, va otronez, bep seurt mennozio mad.

— Tolet azé ho létern, ha c'houéet ho goulo;
Sétu'r ialc'h leun a arc'hant, mar hoc'h euz c'hoant [hé po.

— Né ket mé éo'r fémélen, a vé dré ruio ker,
O kéméret daouzek blank ha c'hoaz triwec'h tiner!

Mé meuz da vreur ur béleg é ger a Lannion
Mar géfé deuz kement-zé rannafé hé galon.

Mé ho ped, maltotérien, pézet ar vadélez,
D'am teulet kreiz ar mor don kentoc'h kément gloez!

Mé ho ped, va otronez, kentoc'h kément c'hlac'har,
Kéméret ar vadélez, d'am lakat béo enn doar. —

Périnan doé eur vestrez karget a vadélez
A jommaz war ann oaled da c'hortoz hé vatez;

A jommaz war ann oaled, heb kéméret hé foz,
Ken a zonaz ann diou heur demeuz a hanter noz.

Mais chez moi, au foyer de mon père, j'ai eu, messieurs, bien des bonnes pensées.

— Jetez-là votre lanterne, et éteignez-en la lumière; voici une bourse pleine; elle est à vous, si vous le voulez.

— Je ne suis point de ces filles que l'on voit par les rues des villes, à qui l'on donne douze blancs et dix-huit deniers!

J'ai pour frère un prêtre de la ville de Lannion; s'il entendait ceci, son cœur se briserait de douleur.

Je vous en prie, messieurs, faites-moi la grâce de me précipiter au fond de la mer, plutôt que de me faire un pareil affront!

Je vous en supplie, messieurs, plutôt que de me faire un pareil chagrin, enterrez-moi toute vive. —

Périna avait une maîtresse pleine de bonté, qui resta sur le foyer attendre sa servante;

Elle resta sur le foyer, sans se coucher, jusqu'à ce que sonnèrent deux heures après minuit.

— Savet ta, tra dibreder, savet ta sénesal,
O font da zikour ar plac'h, kreiz hé gwad o neunial. —

Étal ar groaz Sant-Josef oa bet kavet maro;
Hé létern enn hé c'hic'hen, ha béo hé goulo.

— Levez-vous donc, paresseux ! levez-vous donc, sénéchal, pour aller secourir la jeune fille qui nage dans son sang. —

On la trouva morte près de la croix de Saint-Joseph ; sa lanterne était auprès d'elle, et la lumière vivait toujours.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

L'auberge où servait la pauvre jeune fille se nommait l'hôtellerie du *Pélican Blanc*. Elle était orpheline; sa maîtresse lui tenait lieu de mère; son frère était vicaire dans la ville. Ce fut lui qui conduisit le cortége funèbre; toute la ville de Lannion assistait à l'enterrement : des jeunes demoiselles des premières familles, vêtues de blanc, tenaient les cordons de la châsse. Perinaïk fut regardée comme une martyre. Le sénéchal fit arrêter les deux coupables, qu'on trouva ivres et endormis le lendemain; ils furent condamnés à être pendus. L'un sifflait en se rendant au lieu du supplice, et demanda un biniou pour faire danser la foule; l'autre, moins audacieux, pleurait, et le peuple lui jetait des pierres; il se cramponna si fortement avec le pied au pilier de la potence, que l'exécuteur dut le lui couper d'un coup de hache.

Longtemps après l'assassinat de Perinaïk, on voyait trembler à minuit une petite lumière, près de la croix de Saint-Joseph; une nuit, on la vit paraître comme à l'ordinaire, et puis grandir, grandir encore, prendre une forme humaine, une tête, des bras, un corps vêtu d'une robe lumineuse, deux ailes et s'envoler au ciel.

Le temps où la jeune fille eût cessé de vivre, si elle fût restée sur la terre, était arrivé.

LES LABOUREURS.

ARGUMENT.

La classe des habitants des campagnes qui nous intéresse spécialement ici, se divisait au moyen âge en Bretagne, à peu près comme aujourd'hui, en pauvres, fermiers, domaniers et propriétaires; le pauvre (nous en avons déjà parlé) n'est point chez nous le rebut de la société; il est aimé, estimé, honoré de tous; on sait que ses haillons peuvent se changer un jour en vêtements de gloire; il habite une cabane couverte en genêts; il n'a qu'un champ ou courtil, où croit le chanvre dont il s'habille et l'herbe dont se nourrit sa vache, qui partage avec lui son toit; il mendie devenu vieux, et travaille lorsqu'il est jeune. Le fermier, comme partout ailleurs, laboure les terres de son maître; le domanier en a l'usufruit, mais non la propriété; les édifices seuls lui appartiennent, et lui peuvent être remboursés par congément. Quelquefois il achète son domaine, qu'il ne craint jamais de payer trop cher, si c'est le lieu de sa naissance, et il entre dans la classe des propriétaires, classe peu nombreuse, plus indépendante, et qui forme, dans la chaîne sociale, l'anneau qui lie les paysans aux bourgeois.

Il est triste de songer que l'on n'a encore rien fait dans l'intérêt des classes pauvres de nos campagnes; que leur état n'a point été amélioré; qu'elles souffrent toujours; que leur vie est un long tissu de misères qui les a enveloppées au berceau et doit leur servir de linceul. Mais laissons-les parler elles-mêmes.

XXVII

AL LABOURERIEN.

(Iez Léon.)

Sélaouit tud, diwar méaz ha klévit eur gentel
Zo bet savet a névez war buhez al labourer;
Eur stad a zo doaniuz braz, deuz ket kalz a baouez,
Neb a ra gant siouldded, o c'hounit 'r baradouez.

Al labourer a labour, deuz forz é pé amzer,
Kerkoulz dindan ar iénen ha dindan ann domder,
Pa vez erc'h, grizil, kurun, avel, glao, skourn, kazerc'h,
O valé ato welfet 'hin hé bark al labourer.

Al labourer zo gwisket, zo gwisket gant lien,
Né vez ket tréset bemdéiz, ével ar vourc'hizien,
Hé dilad zo stroulennet gand ann douar kaléret,
Ré ker, a renk hé gahout, a granc'h ouz hé wélet.

XXVII

LES LABOUREURS.

(Dialecte de Léon.)

Écoutez, habitants des campagnes, écoutez un chant qui a été nouvellement composé sur la vie du laboureur; une vie bien pénible, qui ne lui laisse guère de trève, mais qu'il prend en patience pour mériter le paradis.

Le laboureur travaille sous tous les temps, aussi bien sous le froid que sous le chaud du jour; qu'il neige, qu'il gèle, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il vente, qu'il pleuve, vous trouverez toujours aux champs, à l'ouvrage, le laboureur.

Le laboureur est vêtu, il est vêtu de toile; il n'est pas beau sur la semaine, comme les bourgeois; ses habits sont couverts de terre et souillés par la fange; les gens de la ville ont besoin de lui, et crachent de dégoût à sa vue.

Disenvélédigez zo tré stad ar vourc'hizien,
Etré stad ann holl dud kéar, ha stad 'l labourérien ;
Ré-zé ho deuz kik, pesked, ha bara gwenn bépret,
Al labourer tammou géot, bara louet, dour bervet.

Al labourer renk paéa, paéa é beb amzer,
Paéa tell d'ar roué beb bloaz ter pé béder,
Pa ranko paéa hé vestr ma na vo prest 'nn arc'hant
Vézo foar gand hé zanvez; aman ann néc'hamant !

Da paéa c'hoaz 'nn dévézo ann déok d'ar person,
Evel ma zéo ar c'hustum, kémént-sé zo reiz-éon ;
Réi ho c'hest d'ar véléien 'nn aluzen d'ar béorien
Hag évit na faziint ket 'r gwir d''ar zervichérien.

Al labourer c'hoaz ouspenn a vézo tamallet ;
Gand ann dud piz a lézen a vézo gwir skarzet ;
Euz é nébeud a vadou é vézo dizonet
Hag zé zanvez o vonet deuz ger da lavaret.

Hag endra ma o c'honta hé arc'hant wéchigou,
'Nn arc'hant en deuz destumet gant kémend a boa-
[niou,
Gant kémend' anken, c'hoarzeur, c'hoarzeur goab war
['nn-ézhan
Ha mar helleur hé gineur, ha goab réeur ann éz-
[han.

Il y a une grande différence entre l'état des bourgeois, entre l'état des habitants de la ville et l'état des laboureurs : ceux-là se nourrissent de viande, de poisson, de pain blanc chaque jour; le laboureur, lui, de bouillie, de pain moisi et de lavure.

Le laboureur doit payer, payer en tout temps, payer au roi, par an, trois ou quatre sortes d'impôts; puis, quand il faudra payer son maître, si l'argent n'est pas prêt, on s'emparera de son bien. Ici le chagrin!

Il aura en outre à payer la dîme au recteur; la coutume le veut ainsi, c'est chose raisonnable; à donner leur quête aux prêtres, l'aumône aux pauvres, et, pour qu'ils ne lui manquent point, leurs gages à ses serviteurs.

De plus, le laboureur sera accusé, grugé par les hommes avares de la loi, dépouillé de son peu de bien; et, en voyant piller sa fortune, il n'aura rien à dire.

Et s'il vient à compter quelques petites fois son argent, l'argent qu'il a amassé avec tant de peines, avec tant de soucis, on le bernera, on se moquera de lui, et, si l'on peut, on le lui prendra en lui riant au nez.

Enn divez al labourer, baléet léac'h ma karo,
E vézo drouk-prézéget, kalz tud hen disprijo,
Ha koulskoudé mar teufer, mar teufer da gouna,
Diwar bréac'h al labourer ar bed-holl o véva.

Sétu hon buhez, siouaz, hon buhéz kriz meurbet,
Hon chanz a zo glaharuz, hon stéréden kaled
Hon stad a zo gwal-boaniuz, n'hon euz ket kalz baoüez,
Gréomp-hen a galoun-vad, o c'hounit baradouez.

Enfin, quelque part qu'il aille, on dira du mal du laboureur; bien des gens le mépriseront; et pourtant, si l'on voulait, si l'on voulait bien y réfléchir, c'est le bras du laboureur qui fait vivre le monde entier.

Telle est, hélas! notre vie, notre misérable vie; notre sort est bien dur, notre étoile bien funeste, notre état bien pénible; il ne nous laisse guère de trève; mais prenons-le en patience pour mériter le paradis.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette admirable résignation chrétienne, le paysan Breton la porte partout au fond de son cœur; elle se montre dans toutes les circonstances de sa vie. Sa chaumière est-elle la proie des flammes? il la regarde brûler; il ne pleure point, il n'éclate point en cris, il ne maudit personne; il incline la tête et dit tristement comme Job : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Et quand il ne reste plus de sa cabane que les quatre murs, il va mendier de porte en porte quelque argent pour la rebâtir. Cette résignation le suit jusqu'au lit de mort; il quitte sans regret une vie misérable qu'il a prise en patience pour mériter le ciel.

HISTOIRE DE IANNIK SKOLAN.



ARGUMENT.

L'histoire d'Iannik Skolan se divise en deux parties : dans l'une, le chanteur populaire nous apprend comment son héros fut pendu pour avoir assassiné une jeune fille, sa cousine, nommée Moriset; dans l'autre, il nous le montre venant, après sa mort, demander pardon de ses crimes à sa mère qui a refusé de le lui accorder. Selon les idées bretonnes, le bonheur éternel dépend de ce pardon; celui que le prêtre dispense au nom de Dieu ne suffit pas. Aussi le saint patron du jeune homme croit-il devoir l'accompagner pour joindre ses prières aux siennes.

La première partie de la ballade se chante dans la paroisse de Melzrand, au pays de Vannes, où l'événement a eu lieu vers la fin du dernier siècle, et où l'on a élevé une croix de pierre, sur le lieu même où la victime a perdu la vie. La seconde, populaire en Tréguier, est inconnue en Vannes. Un seul paysan qui habite sur la frontière de ce dernier pays et de la Basse-Cornouaille a pu nous les chanter réunies; c'est sa version que nous suivrons.

XXVIII

IANNIK SKOLAN.

DARN KENTA.

(Kes Gouennoed.)

I

Trou maré a charré ann dé,
Teué ann drufereh du-mé :
Pa zeu ann drufereh enn ti,
Doc'h ann holl défé zellouri :

— Dou ho penigo enn ti-mé
Ha hui groageh ha bigélé ;
Deut onn eur wech hoac'h da valé ;
Mad ann bed gen hoc'h tro-zremé?

— Allaz ! me c'hemer na witann;
Hégon ann oac'h por a zo klan ;
Ha mar chomm ré hir he c'hlenued,
Dao vo d'eing mont de glask me boed.

XXVIII

IANNIK SKOLAN.

PREMIÈRE PARTIE.

(Dialecte de Vannes.)

I

Comme le jour se couchait, la mendiante vint chez nous. Quand la mendiante entre quelque part, elle a un sourire pour tout le monde :

— Que Dieu vous bénisse en cette maison, et vous femme et vous enfants ! me voici venue encore une fois me promener ; vous vous portez bien, ici ?

— Las ! commère, cela ne va pas mal ; mais le pauvre homme n'est pas bien ; et si la maladie dure trop longtemps, je serai forcée d'aller mendier mon pain.

Tapet ur skabel, korn ann ti,
Me c'hemer, éuit azéi;
Azéet azé me c'hemer
Ha kontet d'imen eunn dra gaer.

— Traeu gaer awalc'h e zou digwet,
Me zonj, me c'hemer peuz kleuet,
Ne peuz ket kleuet, me c'hemer,
Pez zou digwet enn drou d'er ger? —

Neuzé lavaré ann oac'h keh :
— Red d'ann groek-zé eur banac'h leh,
Eur bannac'h leh hag eur grampouen,
E vou laket ar hi barlen.

— Iannik Skolan zou bet tapet,
Zou bet tapet zou bet krouget,
Krouget ar ann dachen Gwenned;
Torfedeu 'walc'h en defa groet.

— Me c'hemar, ne glevonn netré,
N'hallonn ket mont mez ann ti-mé,
N'hallonn mont neblec'h da valé,
Ged ann daman me vigélé.

— Torfedeu 'awalc'h en défa groet,
Diboé a oé deut ar ann bed,
Torfédeu 'walc'h en défa groet,
Kentoc'h doa lahet Moriset. —

Mais prenez une escabelle, en ce coin-là, ma commère, et asseyez-vous, et asseyez-vous, ma commère, et contez-moi quelque belle nouvelle.

— Il y a des belles nouvelles assez; je pense, ma commère, que vous en avez ouï parler; n'avez-vous pas entendu parler, ma commère, de ce qui est arrivé aux environs du bourg? —

Alors le cher homme dit: — Donnez à cette femme un peu de lait; un peu de lait et une crêpe, que vous lui mettrez sur les genoux.

— C'est Iannik Skolan qui a été pris, et pendu; pendu sur la place à Vannes; il avait commis assez de crimes.

— Je ne sais rien du tout, ma commère; je ne puis sortir d'ici, je ne puis aller nulle part, car j'ai mes enfants à soigner.

— Il avait commis assez de crimes depuis qu'il était au monde; il avait commis assez d'autres crimes, avant de tuer Moriset. —

II

Pé oé, tiwal lonned hi zad,
Né doa nn'ei sonj néméid da vad ;
N'doa gwélet néméid eur vec'h nn' ei
Gwélet he daon mont gand ann blei.

Néméid eur vec'h né doa gwélet,
Chetu deu broumene deuz groet ;
Gwélet é doa ha groet eur zon
E vé kanet barh ar c'hanton :

— Kaon ! d'am daon gwenngornik !
Kaon ! d'am daon penn-gwennik !
Kaon , siouah , kaon , d'am danvad
Hag a oé eul lonnik ken mad ! —

Iannik Skolan oé tont d'ann ger,
Get-han nn'hé zorn hé c'hog pouéher,
— Morisetik hui a gan gé ,
Eur bouchik a réfet di-mé.

— Eur bouch d'hoc'h-hu me ne rinn ket,
Eur potr fall hoc'h mar zou er bed. —
Ha hi kuit doc'htu 'nn eur redek ;
Hégon né oé tost ker é-bed.

II

En gardant les bêtes de son père, elle ne pensait qu'à bien ; elle n'avait pleuré qu'une fois , en voyant son mouton emporté par le loup.

Rien qu'une fois elle n'avait pleuré, voici qu'elle a pleuré deux fois maintenant ; elle avait pleuré et fait une chanson que l'on chante dans le canton :

— Hélas ! mon pauvre mouton aux petites cornes blanches, hélas ! mon pauvre mouton à petite tête blanche ! hélas ! hélas ! mon pauvre petit mouton, toi qui étais une si bonne petite bête ! —

Iannik Skolan s'en revenait chez lui, son bâton crochu à la main : — Petite Moriset, vous chantez bien gaiement ; vous me donnerez un baiser.

— Je ne vous donnerai point de baiser ; vous êtes un méchant garçon s'il en est au monde. —

Et elle de s'enfuir bien vite ; mais il n'y avait aucun village près de là.

Ha hon da lammein ar hi lec'h,
Ha skoi get-hi beteg ter gwech ;
Ken hi filé 'nn hé poulad gwad,
Charret get-hi hi zeulagad.

III

Séih pé eih té oa tréménet,
Hi sad d'ann ger né oé ket bet,
Ar drou uennek heur pé gréihté,
Hi sad d'ann ger a zigoéié.

— Bigélé bor déing lévéret,
Pétra peuz holl ken glac'haret,
Nag ho c'hoar men é ma hi oet ?
— Abred awalec'h é kléfet !

Abred awalec'h é kléfet
Ann doaré hon c'hoar Moriset ;
E ma hi du-zé tall ann prad
Ha hi é neunial enn hi gwad.

Ann gwiader deuz hi lahet.
Diboé m'hoc'h ac'han diblaset,
Oé kas hi dougen d'er péc'hed ;
Ann gwiader deuz hi lahet !

Et lui de la poursuivre et de la frapper jusqu'à trois fois ;
Si bien qu'elle tomba baignée dans son sang, les yeux fermés.

III

Il y avait sept ou huit jours que son père n'était revenu à la maison ; vers onze heures ou midi, son père arriva au logis.

— Pauvres enfants, dites-moi, qu'avez-vous tous, que vous êtes si désolés ? Et votre sœur, où est-elle allée ?
— Vous l'apprendrez assez tôt!

Vous apprendrez assez tôt ce qui est arrivé à notre sœur Moriset ; elle est là-bas, près de la prairie, nageant dans son sang.

C'est le tisserand qui l'a tuée ! Depuis votre départ, il cherchait à la porter au péché ; c'est le tisserand qui l'a tuée !

Oé kas hi dougen d'er péc'hed,
Ha pédal n'en deuz ket gallet;
Hi oé ur plac'h digand Doué,
Fellé ket kollet hi éné. —

IV

Kas Morisetik d'ann deuar
Ziveré ann gwad doc'h er c'harr;
Tud koh ha ieuank o wélein
Hé zad por, arlec'h, hirvoudein.

Mar peuz c'hoant da welt Moriset
Ar ann hent Melzrand hi keffet,
Sauet zou bet ur groez néué
Lec'h é deuz kollet hi vuhé.

Il cherchait à la porter au péché, et il n'a pu y réussir ; c'était une fille de Dieu, elle n'a pas voulu perdre son âme. —

IV

Comme on portait la petite Moriset en terre, son sang coulait de la charrette ; vieux et jeunes pleuraient ; son pauvre père suivait en sanglotant.

Si vous voulez voir Moriset, vous la trouverez sur le chemin de Melzrand ; on a élevé une croix neuve sur le lieu où elle a perdu la vie.

IANNIK SKOLAN.

EIL DARN.

(Ies Tréger.)

Iannik Skolan hag hé paéron
Zo et hô daou da c'houl pardon,
Da c'houl ann trué 'nn énéo,
Da c'houl pardon d'ann péc'hejo.

Iannik Skolan a c'houlenné.
Enn ti hé vamm pa enderué :
— Noz-vad ha joa tud ann ti-man
Hag ed-eur da gousket enn han ?

Ed-hoc'h holl aman da gousket,
Német ma eunan onn chommet,
Mé a zo chommet ma eunan
Aman évit paka ann tan.

IANNIK SKOLAN.

SECONDE PARTIE.

(Dialecte de Tréguier.)

Iannik Skolan et son saint patron sont allés tous deux demander le pardon, demander la *merci des âmes*, demander le pardon des péchés.

Iannik Skolan disait en entrant chez sa mère :
— Bonne nuit et joie en cette maison ; est-ce qu'on y est couché ?

Tous vous êtes ici couchés, il n'est resté que moi, moi seul je suis resté ici, pour allumer le feu.

—Na dré bélec'h hoc'h-hu deuet ?
Ma dorojo em boa prennet
Prennet emboa ma dorojo
Ha morallet ma prénecho.

— Mar poa prennet ho torojo,
Mé woar ann doaré a bell-zo.
Enaouet golo c'hwézet tan
Ha welfec'h daou é-lec'h eunan. —

Ann golo pann d-é bet c'hwézet,
Meurbed éma hi bet spontet.
O gwélet daou war al leur-zi.
Da hanter-noz o komz out-hi.

— Téwet, va mamm, na spontet ket,
Mé éo ar mab é c'heuz ganet,
Mé ar mab paour é c'heuz ganet,
Zo deut eur wech choaz d'ho kwélet.

War marc'h ann diaoul onn deut aman,
Gant-hen d'ann ifern a éann,
Mé ia d'ann ifern da leski,
Ma na kéret ma fardoni.

— Pénoz ouffenn da fardoni,
Braz ann drouk a té c'heuz gret d'i ;
Laket t'euz ann tan ém 'zi forn
Ha déwet triwec'h loenned-korn.

— Et par où êtes-vous entré? J'avais fermé mes portes, mes portes, je les avais fermées à clef, et mes fenêtres à la targette.

— Si vous aviez fermé vos portes à clef, je sais les ouvrir depuis longtemps. Allumez la chandelle, soufflez le feu, et vous verrez deux au lieu d'un. —

Quand la chandelle fut allumée, elle fut saisie d'épouvante, en voyant deux dans la maison, causant avec elle, à minuit.

— Calmez-vous, ma mère, n'ayez pas peur; c'est moi le fils que vous avez mis au monde, c'est moi le pauvre fils que vous avez mis au monde, qui suis venu encore une fois vous voir.

Je suis venu ici sur le cheval du diable, je m'en vais avec lui en enfer; je m'en vais brûler en enfer, si vous ne consentez à me pardonner.

— Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu as mis le feu dans ma boulangerie, et brûlé dix-huit bêtes à cornes.

— Va mamm mé woar erfad ameuz,
Siouaz dré gwall-c'hoant a dré reuz;
Hogen pa onn truet gant Doué,
Va mamm baour em truet ivé.

— Pénoz ouffenn da fardoni
Braz é ann drouk a t'euz gret d'i :
Gwallan ter deuz ta c'hoarézed
Ha lahan va niez Moriset !

— Va mamm mé woar erfad a meuz
Siouaz, dré gwallc'hoant ha dré reuz,
Hogen pa onn truet gant Doué
Va mamm baour em truet ivé.

— Pénoz ouffenn da fardoni
Braz é ann drouk a t'euz gret d'i,
Kollet t'euz d'in va leur bihan,
Ma flijadur war ann bed-man.

— Va mammik paour em pardonnet,
Ho leur bihan né ket kollet,
Né d-é ket kollet, dré ma bet,
Enn don ar mor trégont goured.

Deuz erruet drouk bed gant-han
'Met gant ter zélien ann éan
Eunan dré zour, eunn all dré 'm gwad,
Eunn-all gand daérou m' zaou-lagad. —

— Hélas ! ma mère, je sais que je l'ai fait par méchanceté et par malheur ; mais, puisque Dieu me fait miséricorde, ma pauvre mère, pardonnez-moi aussi.

— Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu as nui à trois de tes sœurs et tué ma nièce Moriset !

— Ma mère, je sais que je l'ai tuée, hélas ! par méchanceté et par malheur ; mais, puisque Dieu me fait miséricorde, ma pauvre mère, pardonnez-moi aussi.

—Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu m'as perdu mon petit livre d'heures, mon plaisir en ce monde.

— Ma pauvre petite mère, pardonnez-moi ; votre petit livre n'est pas perdu, n'est pas perdu pour avoir été à trente brasses au fond de la mer.

Il ne lui est arrivé aucun mal, mais seulement à trois de ses feuilles ; l'une a souffert par l'eau, l'autre par mon sang, l'autre par les larmes de mes yeux.—

Neuzé hé paéron oa gant-han,
N'em lakaz da gomz évit han.
— Pénoz, mamm kri, teuz ankouaet
Ma hen ar mab a teuz douget !

Pénoz mamm kri ha dinatur,
Pardonfez ket ta kronadur !
Ma ia da vugel d'ann ifern
Té iel ié kik hag eskern.

— C'hoaz kent évit da fardoninn
Eunn dra bennag a larfez d'in,
Démeuz ar pez a teuz gwélet
Aboé m'oud et diwar ar bed.

— Ma mamm, ma mamm, war em c'hrédet,
Koué dar wéner na réfec'h ket;
Neb a verv lijo d'ar wéner,
Parédi ra gwad hon Salver ;

Lamfet ket c'houk digand ar iar
Na Iann-ann-boc'hik gand hé far;
Ar c'hilok a gan enn huel,
Ha gan pa gan ann ébestel;

Pa gan ar c'houk da anter-noz,
Gan ann éled er baradoz,
Pa gan ar c'houk pa strink ann dé,
A gan ann holl zent hag ann é.

Alors son patron, qui l'accompagnait, se mit à parler pour lui.

— Comment, mère impitoyable, tu as oublié que c'est le fils que tu as porté!

Comment, mère impitoyable et dénaturée, tu ne pardonneras pas à ta créature! Si ton fils va en enfer, tu l'y suivras en chair et en os.

— Mais avant que je te pardonne, dis-moi quelque chose de ce que tu as vu depuis que tu as quitté ce monde.

— Ma mère, ma mère, si vous m'en croyez, vous ne ferez point la buée le vendredi; qui fait de la lessive le vendredi, fige le sang de notre Sauveur;

Vous n'enlèverez point le coq à la poule ni Jean-le-rouge-gorge à sa compagne; le coq chante haut, il chante quand chantent les apôtres;

Quand chante le coq à minuit, les anges chantent au paradis; quand chante le coq quand jaillit le jour, chantent tous les saints du ciel.

Dréist peb tra d'hoc'h a gélennann
Ha dalc'het sonj deuz ann dra-man :
Minellet ann hoc'h, pé hend-all,
Turiella réi ann park ségal.

Mouc'het mad ho kolé bihan,
Pé hend-all é po poan gant han ;
Ha heudet mad ho marc'h divank,
Pé n'em beunzi réi kréiz ar stank.—

Entronoz-beuré pa zavaz,
Men ann oaled toull a gavaz,
A gavaz toull dol ann oaled,
Gand penn hé glin oa bet toullet ;

Ha lommo gwad étoez ann glaou,
En doa skuilet gand hé daélaou
Toez al ludu ha toez ann tan
Hag a oa bet mouget gant-han.

Mais surtout je vous conseille une chose, et souvenez-vous en bien : Muselez le porc, ou il ravagera le champ de seigle.

Bandez bien votre jeune taureau, ou il vous donnera du mal ; et entravez bien votre poulain vicieux, ou il se noiera dans l'étang. —

Le lendemain matin, en se levant, elle trouva la pierre du foyer percée ; elle la trouva percée, il l'avait creusée avec ses genoux ;

Et parmi les charbons, des gouttes de sang qu'il avait répandues avec ses larmes parmi les cendres et le feu qu'elles avaient éteint.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Autant était simple, précise et claire, la première partie de l'histoire de Iannik Skolan, autant cette seconde partie est fantastique, vague et obscure. Nous n'osons même nous flatter d'en avoir saisi tous les traits. Nous ne devinons pas à quoi peuvent faire allusion, et ce livre d'heures qui a été jeté dans la mer, et cette buée du vendredi, et ce coq enlevé à la poule, et ce rouge-gorge. Nous savons seulement qu'un livre d'heures est, pour une famille de paysans Bretons, un objet sacré; qu'ils se garderaient bien de se souiller le vendredi, qui est un jour saint, par aucune action impure, soit physique, soit morale; enfin, que le coq a toujours été pour eux le symbole de la vigilance. Il était l'oiseau du Mercure gaulois, il est maintenant l'oiseau de saint Pierre, comme Jean-le-rouge-gorge est l'oiseau de saint Jean. Celui-ci est l'objet d'un respect tout particulier; il passe pour avoir soulagé les douleurs du Christ, à la couronne duquel il arracha, dit-on, une épine pendant la Passion.

Quant aux derniers vers de la pièce, qui contiennent la moralité, ils sont faciles à comprendre.

LE PARDON DE SAINT-FIACRE.

ARGUMENT.

Sur le devant de l'ossuaire du Faouet, parmi les petits reliquaires qui y sont rangés, il en est un plus vieux que les autres, blanchi par la pluie et sans croix, sur lequel on lit ces mots, grossièrement gravés : CI-GIT LA TÊTE DE LOUIS RAUSEHAULEC.

Loïz Rosaoulek ou Rawalek, selon l'orthographe et la prononciation de la Basse-Cornouaille, avait été fiancé dès sa naissance à une petite fille nommée Marianna, née au village de Kerli le même jour que lui. Leurs mères les avaient couchés dans le même berceau, coutume charmante commune à la Bretagne et à la Hongrie; aux fêtes, ils étaient toujours assis en face l'un de l'autre, à table, comme deux nouveaux mariés. Les vieux parents riaient en les voyant tout petits s'embrasser, et personne ne doutait qu'ils s'épousassent un jour.

Un matin de la fête de Saint-Fiacre, quelques jeunes gens de la paroisse vinrent engager Loïz à les accompagner au pardon. Sa mère y consentit. Cette fête est célèbre dans le canton; saint Fiacre est le patron des jardiniers Bretons; sa légende rapporte qu'il cultivait à la fois « les fleurs de la terre et les vertus du ciel. » La bénédiction du bouquet qui lui est offert par les jardiniers du pays, cérémonie curieuse et poétique, y attire un concours immense de toutes les parties de la Cornouaille. Ce fut aussi le désir d'y assister qui conduisit Loïz au pardon. Le poëte populaire va continuer l'histoire.

XXIX

PARDON SANT-FIAKR.

(Ies Kerné-izel.)

I

Tostait holl, tud iaouank, ha hui ré goz ivé,
Hag a kléfet ma werz-mé, meuz savet a névé,
War-benn eunn den iaouank flamm a barrez Langonet,
En deuz kollet hé vuhé dré-zorn hé vinoned.

— Deuz gen-omp-ni, va minon, Loizik Rozawalek
Ha ni iélo da bardon Sant-Fiakr ar Faouet.
— Tréménet, va minoned, tréménet né d-ann ket
Mé zo oc'h ober ma fask, gant person Langonet.

— Eurvad, Moriz Rawalek, ha hui Mari Fraoé,
Lézet ho mab gen-omp-ni da ober eur valé,
Lézet-hen tont gen-omp-ni d'ann pardon, ni ho ped,
Ni wélo réi ar bouked d'ann person ar Faouet.

XXIX

LE PARDON DE SAINT-FIACRE.

(Dialecte de Basse-Cornouaille.)

I

Approchez, tous, jeunes gens, et vous vieillards aussi; écoutez mon chant, mon chant nouveau sur un tout jeune homme de la paroisse de Langonet, qui a perdu la vie de la main de ses compagnons.

—Venez avec nous, cher Loïzik Rawalek, et nous irons de compagnie au pardon de Saint-Fiacre, au Faouet.

— Passez votre chemin, mes amis, passez, je n'irai point; je me prépare à faire mes pâques, avec le recteur de Langonet.

— Bonjour, Maurice Rawalek, et vous, Marie Fraoé, laissez votre fils venir faire un tour avec nous; laissez-le venir avec nous au pardon, s'il vous plaît; nous verrons offrir le bouquet au recteur du Faouet.

— Tréménet ta tud iaouank, gen-hoc'h a vo lézet,
Hogen rog ann kuz-héol, d'ar ger é vo digwet.
— Tévet, Moriz Rawalek, tévet né chiffet ket,
Kent a vo kuhet ann héol, vemp d'ar ger erruet. —

Pé oa achu ar prégen hag ann oféren bred :
— Deut-hu gen-omp-ni Loizik, da Gerli ar Faouet,
Da goania ti mamm baéron, dilun é oamp pédet.
— Baléit-hu ho eunan, baléit né dann ket;

Baléit hu ho eunan baléit né dann ket,
Rag é venn dived d'ar ger hag é venn skandalet. —
Kément deuz gret war 'n néan, kémend en deuz sentet,
Gant-hé Loizik Rawalek da Gerli é ma oet.

II

E korn ann dol é Kerli wélé Loiz Rawalek :
— 'Troudoué, em zikouret, pétra em euz mé gret?
'Troudoué, em zikouret, pétra em euz mé gret?
Sonj 'm boa bud abred d'ar ger, ha chétu mé dived!

— Tévet Loïsik Rawalek, tévet, na wélet ket,
Tri fotr omp-ni gen-oud-dé, né pézo droug é-bed. —
Loizik Rawalek wélé korn ann dol, trist meurbet :
Otrou Doué, va Jezus! pétra em euz mé gret!

— Allez donc, jeunes gens, et emmenez-le avec vous, mais qu'avant le coucher du soleil il soit de retour ici.

— Oh! ne craignez rien, Maurice Rawalek, ne craignez rien; le soleil ne sera pas couché que nous serons de retour. —

Après la messe et le sermon : — Voulez-vous venir avec nous à Kerli, Loïzik, souper chez ma marraine qui nous en a priés, lundi.—Allez-y seuls, allez, je n'y vais point;

Allez-y seuls, allez, je n'y vais point, car je serais tard à la maison, et je serais grondé. —

Ils ont tant fait, qu'il s'est rendu; Loïzik Rawalek les a suivis à Kerli.

II

Au coin de la table, à Kerli, pleurait Loïz Rawalek : — Seigneur Dieu! secourez-moi! qu'ai-je fait? Seigneur Dieu! venez à mon aide! qu'ai-je fait? J'espérais être de bonne heure à la maison, et me voilà tard!

— Taisez-vous, Loïzik, taisez-vous; ne pleurez pas; nous sommes trois hommes avec vous; il ne vous arrivera aucun mal. — Loïzik Rawalek pleurait au coin de la table, bien triste : — Seigneur Dieu Jésus, qu'ai-je fait!

Euz ac'hano, d'ann distro, étal kroazik ann hent,
E geffont Mari Anna a rédé ken-ha-ken;
Kollet gant-hi hé holl dud, ha chommet hi eunan.
— Arzet, va maouézik kez, né et ket ken buhan. —

. . . .

Tal kroaz Penfel a geffont Marianna Langonet,
A oa minon da Loizik, ha éan oa d'ei meurbet;
Barz eunn hévélep kavel, iaouankik oant laket,
Hag ous ann dol, tal-ha-tal, aliez é oant bet.

Ar plac'hik pa ho gwélez, a grénaz spontet braz,
Hag-a lammaz o ioual ha raktal gand ann groaz,
Ha gand hé diou-vréc'hik paour, reuzeudik hi strizaz:
— Loizik paour, deuz d'am zikour, kollet émonn,
[siouaz!

—M'en argarz! va minoned, kément zé vé péc'hed,
Kément-zé vé péc'hed braz, kément zé né vo ket;
Lézet hi monet hé hent, heb droug ha gaou é-bed,
Pé gand ann otrou Doué, vit gwir, évec'h gwallet.

— Pétra, han Diaoul, peg enn oud, potr bihan ar
[merc'hed? —
Hag hé da krog enn hé jak, hag hi da dirédet;
Hag hé da vont war hé lec'h giz tri bléi diboel-
[let.
—Amé, ma minonik kez, 'vit gwir, é varfiet!

Et en s'en revenant ils trouvèrent, près de la croix du chemin, Marianna, qui courait à perdre haleine; elle s'était égarée, et était restée seule loin derrière ceux qui l'accompagnaient. — Arrêtez, chère petite, ne courez pas si fort. —

Auprès de la croix de Penfel, ils trouvèrent Marianna de Langonet, qui aimait Loïzik, et qui en était aimée; ils avaient été couchés tout enfants dans le même berceau, et s'étaient bien souvent trouvés en face l'un de l'autre, à table.

La jeune fille, en les voyant, poussa un cri d'effroi, et s'élança vers la croix, qu'elle embrassait étroitement de ses deux pauvres petits bras. — Mon pauvre Loïzik, à mon secours! hélas! je suis perdue!

— Quelle horreur! Mes amis, ce serait un péché, un très grand péché. Cela ne sera pas! Laissez-la passer son chemin sans lui faire de mal ni d'outrage, ou, sans nul doute, le bon Dieu vous punira.

— Qui diable te pique, petit champion des jeunes filles? — Et eux de le saisir par l'habit, et elle de s'enfuir, et eux de le poursuivre comme trois loups affamés. — C'est ici, mon ami, ici que tu mourras!

— Mar kéret'mé c'has borc'h Skeul toull ann nour ti [ma zad
Mé zistolo kément tra d'hoch-hu a galon vad.
— Laret kénavo d'ho mamm ha da gément gerfet,
Rag birviken tamm bara é borc'h Skeul na zebfet.

— Arsa-ta, va minoned, pé mervel é red d'é,
Tennet *kuran santez Barb,* ma kuet barz ma zé;
Tennet kurun santez Barb, ma kuet barz ma zé,
Ha mar plijfé gand Doué, é varfenn goudé-zé. —

Ha pa oé lahet gant-hé, hé en deuz-hen stlenjet,
Stlenjet dré hé dreidigou d'a ster vraz ar Faouet,
Stlenjet dré hé dreidigou d'a ster vraz ar Faouet,
Ha pé oant digwet d'ann dour kréiz ho deuz-hen tolet.

II

Moris koz hag hé hini a wélé gant glac'har,
Kas kahouet ho vab Loizik lec'h bennag war ann [douar:
— Tévet, Moris Rawalek, tévet na wélet ket,
Bennn eur pennadig amzer, ho mab a vo kavet. —

Kément vijé bet énon vijé bet kalonad,
Gwélet Loiz Rawalek war hé géin kreiz ann prad,
Gwélet ar paourkézik-zé maro, é barz ann prad,
Diflaket hi vléo mélen é kréiz hé zaou-lagad;

— Si vous voulez me conduire au bourg de Skeul, à la porte de mon père, je vous pardonnerai tout de bon cœur. — Dites adieu à votre mère et à qui vous voudrez, car jamais morceau de pain de votre vie vous ne mangerez au bourg de Skeul.

— Puisqu'il faut donc que je meure, ôtez la *couronne de sainte Barbe* qui est cachée dans la doublure de mes habits [1], et, s'il plaît à Dieu, je mourrai ensuite. —

Et quand ils l'eurent tué, ils le traînèrent par les pieds, ils le traînèrent par ses petits pieds à la grande rivière du Faouet, et arrivés à l'eau, ils l'y jetèrent.

II

Le vieux Maurice et sa femme pleuraient amèrement cherchant partout leur fils Loïzik.

— Taisez-vous, Maurice, ne pleurez pas, dans peu votre enfant sera retrouvé. —

Quiconque eût été là eût eu le cœur rempli de larmes, en voyant Loïz Rawalek couché sur le dos dans la prairie; en voyant ce pauvre enfant mort, ses beaux cheveux blonds épars sur ses yeux;

[1] Amulette qui préserve, dit-on, de la mort.

Kément vijé bet énon vije bet kalonad,
Gwélet ar paourkésik-zé, war hé géin barz ann [prad.
N'oa énon na tad na mamm, na kar na minon-bed,
Hag a zeujé d'hé zével 'met person Langoned.

Person Langonet laré, 'nn eur wélo gand glac'har :
— Kénavo, va Loizik mad, mont é rez d'ann douar,
Mé oa c'hiou o da c'hortoz enn iliz Langonet,
Hogen bréman véit laket, é béred ar Faouet.

Mé ho ped Langonédiz pa zéfet d'ar Faouet,
Mont da laret eur *pater* war bé Loiz Rawalek,
Mont da laret eur *pater* war bé Loiz Rawalek,
En deuz kolet hé vuhé dré zorn hé vinoned. —

Quiconque eût été là eût eu peine à retenir ses larmes, en voyant ce pauvre petit enfant sur le dos dans la prairie; il n'avait là ni père, ni mère, ni parent, ni ami qui vînt le relever, excepté le recteur de Langonet.

Le recteur de Langonet disait en pleurant amèrement : — Adieu, mon bon petit Loïz; tu vas aller en terre. Je t'attendais aujourd'hui dans l'église de Langonet, mais voilà que tu seras enterré dans le cimetière du Faouet.

Je vous en prie, habitants de Langonet, quand vous viendrez au Faouet, allez dire un *pater* sur la tombe de Loïz Rawalek; allez dire un *pater* sur la tombe de Loïz Rawalek, qui a perdu la vie de la main de ses compagnons. —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La tradition dont nous allons reprendre le fil, ajoute que le vieux Maurice, ne voyant pas reparaître son fils le soir du pardon, passa la nuit dans d'affreuses angoisses. De temps en temps il croyait entendre frapper à la porte et se levait sur son séant, pour écouter; mais son fils ne revenait pas. Il dit à sa femme : « Marie, dès que le jour viendra, je mettrai le bât sur le cheval, j'emmènerai avec moi le chien, et j'irai voir ce qu'est devenu Loïzik. J'ai grand'peur qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur ! »

Le lendemain il monta à cheval, se fit suivre de son chien, et prit le chemin du Faoüet. Rendu à la croix de Penfell, le cheval se cabra et refusa d'avancer; le chien lui-même s'était arrêté et flairait la terre en aboyant. Dans ce moment, l'aube qui commençait à blanchir, lui fit voir des traces de sang.

Comme le malheureux vieillard, guidé par son chien, suivait ces traces dans un émoi impossible à peindre, il rencontra le recteur de Langonet accompagné de deux paysans qui portaient le cadavre de son fils.

D'après une version différente de celle du poëte, les compagnons de Loïzik le cachèrent d'abord sous un tas de feuilles, puis, ayant trouvé sur le chemin la mule égarée d'un saulnier, ils s'en emparèrent, lièrent sur son dos l'infortuné jeune homme et la laissèrent aller.

L'animal, par un instinct naturel aux bêtes de somme des paludiers, gagna la rivière, s'y débarrassa de son fardeau et revint chez son maître. Quand celui-ci apprit l'histoire de Loïz Rosaoulek, il mena sa mule à la foire et la vendit; mais le soir elle était de retour, conduite par un guide invisible. Il la vendit une seconde fois; elle reparut de

nouveau : une troisième, elle revint encore ; de sorte que, recevant toujours le prix de sa mule et ne la perdant jamais, il devint très riche, et regardant la chose comme une faveur du ciel, il se mit à trafiquer sans remords de sa bête ; et le jour du marché, en frappant dans la main de l'acheteur, il murmurait entre ses dents :

« Soyez en repos, mon hôte ; avant que la nuit soit fermée, ma mule sera à ma porte. »

LE PRÊTRE EXILÉ.

ARGUMENT.

C'est une sorte de royauté sainte que le sacerdoce en Bretagne ; on dirait que les descendants des anciens Celtes ont conservé aux prêtres catholiques la vénération que leurs pères avaient pour leurs druides. Mais, à ce sentiment, le christianisme en joint un autre que lui seul pouvait inspirer : l'attachement réciproque des fidèles et du prêtre. Si, en effet, ceux-là aiment leur pasteur comme un père (l'expression n'est pas trop forte), celui-ci leur dévoue sa vie et reporte sur eux la tendresse qu'il eût vouée à des enfants, selon la chair. Nous allons, tout à l'heure, entendre les Chouans s'écrier qu'ils « se sont levés pour défendre leur pays et leurs prêtres, » écoutons d'abord le prêtre lui-même.

Parmi les ecclésiastiques Bretons que le refus de serment à la constitution civile du clergé jeta sur les côtes d'Angleterre, d'Espagne ou de Portugal, se trouvait l'abbé Nourri, recteur de la paroisse de Bignan, dans l'évêché de Vannes : il composa, sur son exil et les malheurs de son pays, une élégie touchante qu'il adressa à ses paroissiens. Son chant n'est point, il est vrai, conçu dans la forme ordinaire des poésies populaires, mais, comme le sujet et la nature de ce chant lui ont donné une extrême popularité, nous ne l'exclurons pas de notre recueil.

Il nous a été chanté par une vieille femme de Bignan.

XXX

KANAOUEN AR BÉLEK FORBANNET.

(Ies Gwenned.)

Chéléuet ur person a eskopti Gwenned,
Pell doc'h er roantéléac'h éit er fé forbannet,
Pell eu a gorf d'ho hoc'h, mez hé ompénion
E zou perpet gen-hoc'h ker klouz hag hé galon :

A oudé enn amzer kri ha diskonfortuz,
Mé onn pellet d'ho hoc'h dré urzeu truéhuz,
Dirak men deuléged perpet holl hou kwélann,
Hag ar hou poénieu noz ha dé a wilann.

O dé lan a glac'har, o dé lan a distré
En dez me distaget d'ho hoc'h, me bugalé;
O kimiad glac'haruz! Kéit a mé vévéinn
M'em bou sonj ann é-oud; biken néd' ankoheinn!

Aval da Jérémi pé oé ged er Juived,
E ger a Vabilon pell amzer sklavéhet,
Bamdé enn ur zonjal é holl hou poénieu,
Get houlenneu er mor é kaijann men dareu.

XXX

CHANT DU PRÊTRE EXILÉ.

(Dialecte de Vannes.)

Écoutez un recteur de l'évêché de Vannes, exilé pour la foi loin de son pays; son corps est loin de vous, mais sa pensée et son cœur ne vous quittent jamais :

Depuis l'instant cruel où des ordres impitoyables m'ont éloigné de vous, je vous ai toujours devant les yeux, et je pleure nuit et jour en songeant à vos peines.

O jour plein de douleur, o jour plein de deuil, qui m'a séparé de vous, mes enfants! O désolant adieu! Tant que je vivrai, je me souviendrai de toi; je ne t'oublierai jamais!

Semblable à Jérémie et aux Juifs, pendant leur longue captivité dans la ville de Babylone, chaque jour en songeant à toutes vos peines, je mêle mes larmes aux flots de la mer.

Ar ur roc'h azéiet, mé unan, tal enn od,
E wilann get glac'har, ha glubann men deu chod,
Ha glubann men deu chod, c'hioua'h, get men dareu,
Enn ur zonj ann é-hoc'h em hoc'h troz er morieu.

O tud vad benniget! men éma oet arzé
Enn amzer éuruz hont mé havec'h bamdé,
Eit kleuet konz Doué, ha diskarg hou kalon
Hag eit hou fréalhein dré er gomunion!

Ha men bugalé keh! é pé stad é hoc'h-c'hui?
Hui em goulenn bamdé ha n'em c'havet ket mui;
M' hou koulann a mé zu; hégon pébeh truhé!
Né c'houez ket mui a dad na mé a vugalé!

O keh dévédigeu! pétra vou a ann é-hoc'h?
Piué hou skoéiou, piué réi skour d-é-hoc'h?
O Jézuz! bugul mad, hou pet sonj ann é-hé,
Hag astennet ho torn é bop amzer d-é-hé.

Esprideu éuruz, o sent ha sentézed,
Ha hui rouanez enn éan, chommet get-hé berpet!
Réit d-é-hé skoahel, enn hou obérieu,
Ha réit d-é-hé dizoan é holl hou zrébileu.

O deuar a Vréih-ijel, o bro difréalhet!
E pé mor a gloé hé oud-dé bet tolet.
Gwech-arall é ouez brao, joéuz, ha leuen,
Bréman é-ez kouéhet sioah é pob anken!

Assis sur un rocher, seul au bord du rivage, je pleure amèrement, et j'inonde mes joues, j'inonde, hélas ! mes joues de larmes, en pensant à vous, qui êtes par-delà les mers.

O bon peuple béni ! où est le temps heureux où vous me trouviez chaque jour pour vous parler de Dieu, pour décharger vos cœurs et pour vous soutenir par la communion !

Ah ! mes chers enfants, dans quel état êtes-vous ? Vous me cherchez tous les jours, et vous ne me trouvez plus ; moi je vous cherche aussi, mais hélas ! vous n'avez plus de père et je n'ai plus d'enfants !

Chères petites brebis, qu'allez-vous devenir ? Qui vous assistera ? qui vous portera secours ? O Jésus bon Pasteur ! ne les oubliez pas, et tendez-leur en tout temps la main.

Esprits heureux, saints et saintes, et vous, reine du ciel, ne les quittez jamais ; donnez-leur aide en leurs devoirs et consolation dans leurs maux.

O terre de Bretagne ! ô mon pays désolé ! dans quelle mer d'affliction as-tu été précipité ? Autrefois, tu étais beau, tu étais joyeux et gai, et maintenant, hélas ! te voilà tombé dans toutes sortes de misères !

Ur vanden tréitérieu hemp fé hag hemp lézen,
En dez da dislébet ha laket pob-éil-benn;
Lamet hou dez gen-id holl joieu a galon
Ha da dolet er rec'h, ia! kerkoulz hag enn don!

Eskobed, béléon ha ménec'h, forbannet,
Ged er léanézed er vro holl dilézet;
Tamm oféren bet mui, ha tamm sakramenteu,
Hag enn dréin é kreskéin enn hun ilizieu!

Lichérieu enn oter, kroez ha kaliz zotret,
Ha get-hé ar c'hléhier a bop parrez léret;
Enn iliz é bégin, a hé madeu forhet,
Hag enn armel santel keh Jézuz forbannet;

Ha karget a ronsed léket d'ur marchosi,
Koulz hag enn oter-vraz, da ur dol a zibri;
Er gwir kresténion, enn dud vad é wélein
Hag ar ré fall bop lé oc'h ho heskénéin!

O men Doué, gonket hoc'h abek hun péc'hédeu!
Ni unan omp kiriek de holl hun poénieu
Pa vemp féel d-é-hoc'h, é vec'h féel d-é-omp,
Pelléit omp-ni d-ho-hoc'h ha hui bella doh omp.

Enn hou groudrouz néc'hoac'h, lan hoc'h a va dé-
[léac'h,
Hag é-kréih hon anken hui génik d'imp er péac'h :
Trué! men Doué! trué! ni zou hou pugalé,
Deuz ann droug hun ez groet distolet d'omp arzé!

Une troupe de traîtres sans foi ni loi t'ont défiguré et traîné dans la fange; ils t'ont ravi toutes les joies du cœur et jeté dans les douleurs et dans l'abîme!

Evêques, prêtres, moines, ont été chassés; les religieuses ont abandonné le pays; plus de messe, plus de sacrements; les ronces croissent dans nos églises!

Les nappes d'autel, la croix et le calice ont été profanés, et les cloches volées dans toutes les paroisses; l'église est veuve et dépouillée de ses biens; Notre-Seigneur Jésus a été exilé de son tabernacle;

L'église est remplie de chevaux; elle est changée en écurie et le maître-autel en table à manger; partout pleurent les vrais chrétiens, partout les méchants les oppriment!

O mon Dieu! vous êtes irrité par nos péchés; c'est nous qui sommes les auteurs de tous les maux qui nous accablent. Quand nous vous sommes fidèles, vous nous êtes fidèle; nous nous sommes éloignés de vous, vous vous éloignez de nous.

Dans votre plus grande colère, vous êtes plein de miséricorde, et de l'abîme de nos afflictions vous faites sortir le bonheur. Pardon, mon Dieu! pardon! nous sommes vos enfants; pardon pour le mal que nous avons fait!

D'er roantéléac'h holl, d'enn iliz glaharet,
Asroet, men Doué, asroet hou madéléac'h, abred.
Hou pet trué d'o-homp, o' Doué a garanté,
Dakored-d'imp er péac'h dakored d'imp er fé.

Pé gourz é véhimp-ni, bugulieu ha déved,
Eit hou méléin, men Doué, el a-gent dastumet!
Pé gourz é téi ann dé séhein hun dareu,
Ha de ganein glor d'hoc'h enn hun ilizieu!

O dé lan a eur-braz o dé lan a zouzter!
Me sonj a zou genid pob heur ha pob amzer.
O Doué a vadéléac'h astet ann termen-zé,
Eit ma hellinn-mé c'hoah gwélet me bugalé!

Ké kanen hirvouduz, fréalh ha mé spired,
Ké, ha lar de me fobl, holl me glac'har kaled.
Douget-hi éled mad, hag a léret d-é-hé,
E ma ha dé ha noz holl me sonjeu get-hé!

Turhunel, estik-noz, get enn amzer néué
Eet-he de ganein doc'h dor me bugalé;
A-bérak né hallann neinjal éué gen-hoc'h,
Eit monet dréist er mor bed hon bro avel hoc'h?

A tout le royaume, à l'Église désolée, rendez, mon Dieu, rendez bien vite vos bontés. Ayez pitié de nous, ô Dieu d'amour ! Rendez-nous la paix, rendez-nous la foi !

Quand serons-nous, pasteurs et troupeaux, tous réunis, pour chanter vos louanges ? Quand viendra le jour qui séchera nos larmes et où nous pourrons chanter votre gloire au milieu de nos temples ?

O jour plein de félicité ! ô jour plein de douceur ! je songe à toi à toute heure, à tout moment ; ô Dieu de bonté ! hâtez-en la venue, hâtez l'instant où je pourrai revoir mes enfants !

Va, chant de tristesse, consolation de mon cœur, va, et dis à mon peuple combien est grande ma douleur. Portez-le sur vos ailes, bons anges, et dites-leur que jour et nuit je pense à eux.

Tourterelle, petit rossignol, quand reviendra le temps nouveau, allez chanter à la porte de mes enfants. Ah ! que ne puis-je y voler comme vous ! Que ne puis-je voler, par-delà la mer, jusqu'à mon pays comme vous !

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le jour où le recteur de Bignan, après quinze ans d'exil, reparut dans son bourg, fut pour le pays un jour de fête. Les cloches que l'on avait sauvées de la fonte furent mises en branle ; on accourait du plus loin qu'on apprenait la nouvelle ; chacun le voulait voir, toucher sa soutane, lui baiser les mains. Le bon recteur, attendri jusqu'aux larmes, se laissait suivre de la foule ; son front était pâle, ses joues amaigries, ses cheveux avaient blanchi dans l'exil ; on eût dit un de ces premiers chrétiens sortant des catacombes.

Le lendemain, il chanta la messe. L'église avait été dépavée, les saints décapités ; les murs étaient revêtus d'un enduit verdâtre, et le sol couvert de débris ; mais tous les fronts étaient joyeux. Tandis que le prêtre officiait, le vent venait par les vitraux brisés faire frissonner la nappe de l'autel, et agiter sa chevelure blanche : il n'avait qu'un calice d'étain, que des cierges de résine, ses ornements tombaient en lambeaux ; mais lui aussi avait le front joyeux ; les habitants de la paroisse revoyaient leur père, leur consolateur ; il retrouvait son Dieu, sa patrie, ses enfants.

LES CHOUANS.

ARGUMENT.

La chouanerie bretonne fut une insurrection religieuse et nationale. Du jour où la révolution abattit les croix et traita la Bretagne en pays conquis, il y eut cent mille hommes sous les armes. La chouanerie avait pour foyer le Morbihan, et pour chefs principaux : Georges Kadoudal et Tinténiak ; l'un, fils d'un paysan des environs d'Auray ; l'autre, descendant d'un des vainqueurs de la bataille des Trente.

Son histoire écrite étant connue, nous ne nous y arrêterons pas ; son histoire populaire l'étant beaucoup moins, on nous permettra d'en citer un épisode emprunté à un chanteur contemporain.

« A Koatlogon (juillet 1795), dit un témoin oculaire, M. Joseph de Kadoudal, frère du héros du chant qu'on va lire, le général Champeaux, à la tête de trois mille hommes, surprend les chouans ; l'action s'engage, et ceux-ci remportent une complète victoire, due aux promptes dispositions de Georges... Mais cet avantage leur coûta trop cher, puisqu'ils perdirent leur général, Tinténiak, qui tomba mort dans les bras de Julien Kadoudal [1]. »

[1] Notice sur Georges Kadoudal, p. 24.

XXXI

AR CHOUANTED.

([illegible])

Er ré goc'h hag er merc'hed hag er potred bihan,
Ha ré na ist ket gousted da venet d'enn emgann,
Er ré zé a lavaro, pe éint da gousket,
Ur *pater* hag eunn *ave*, ĕit er chouanted.

Chouanted é zou tud vad, é zou gwir gristenion,
Sauet da zifenn hon bro klouz hag hon veléion,
Pé dréménint tal hou tour, m'hou ped, digou-
[ret d-é,
Reit d-é kik ha bara gwenn, ne narc'het nitra d-é.

Juliann bléu-ru a-laré d'hé vamm goc'h, eur vitin:
— Me ia mé ged Tinténiak, pé menet a blij d'ein;
— Da deu vreur dez me losket, ha té me losk éué!
Mez mar plij d'id da venet, ra vo groeit ioul Doué. —

XXXI.

LES CHOUANS.

(Dialecte de Vannes.)

Les vieillards et les jeunes filles et les petits garçons et tous ceux qui sont incapables d'aller se battre, ceux-là diront, en allant se coucher, un *pater* et un *ave* pour les chouans.

Les chouans sont des gens de bien, ce sont de vrais chrétiens ; ils se sont levés pour défendre notre pays et nos prêtres ; quand ils viendront à passer devant votre porte, je vous en prie, ouvrez-leur, donnez-leur de la viande et du pain blanc, ne leur refusez rien.

Julien, aux cheveux rouges [1], disait à sa vieille mère, un matin :—Je m'en vais, moi, rejoindre Tinténiak, car il me plaît d'aller.—Tes deux frères m'ont abandonnée, et toi tu m'abandonnes aussi ! mais, s'il te plaît d'aller, que la volonté de Dieu soit faite !

[1] Julien Kadoudal.

Pa zeué er chouanted, deuz a bob korn a Vreih,
Deuz Dréger ha deuz Gerné, ha deuz Wénned ileih,
Er ré glaz digweh get-hé, er maner Koatlogen,
Deuz a gostéeu Bro-'hall, tri mil enn eur vanden.

— Chetu ann heur ou sonein, chetu ann heur sonet,
Me emgafemp, eur wech c'hoah, ged er c'hoh sou-
[darded.
Bec'h ar-n-hoc'h, potred a Vreih, bec'h ar-n-hoc'h,
[ha gwélomp !
Mar m'ann Diol enn-tu get-hé, ma Doué 'nn tu
[gen-omp! —

Ken a zeuint da grogein, ken darché el ur gwac'h;
Get hé bop e vuzul vad, get hen met hé benn-bac'h,
Hé benn-bac'h, hag hé chaplet deuz a Zantez-Anna,
Ha kémed e dosteié, a oa pilet gat ha.

Ha toullet kaer oa hé dok, ha toullet hé jupen
Ha loud deuz hé vléu troc'het, ged ur tol a
[zabren,
Hag enn gwad a ziouéré demeuz toull hi gosté;
Ha n'azéié o darc'hout, hag ouspenn e gané.

Ken e zaliz hé gwélet hag hé wéliz enn-drou,
Ha han tennet é gosté didan ur wenn dérou,
O wilein leih hé galon, chouket get han hé benn,
Enn eutreu Tinténiak por, é-droz ar hé varlen.

Comme les chouans arrivaient de chaque partie de la Bretagne, de Tréguier, de Cornouaille, et surtout de Vannes, les *bleus* venant du côté de la France les joignirent, au manoir de Koatlogon, au nombre de trois mille.

— Voici l'heure qui sonne, voici l'heure sonnée, où nous en viendrons encore une fois aux mains, avec ces misérables soldats : du courage, enfants de la Bretagne ! du courage, et voyons ! Si le diable est pour eux, Dieu est pour nous ! —

Quand ils en vinrent aux prises, il (Julien) frappait comme un homme : chacun d'eux avait un bon fusil ; lui, il n'avait que son bâton, son bâton et son chapelet de Sainte-Anne, et quiconque l'approchait était abattu à ses pieds.

Et tout percé était son chapeau, et percée sa veste, et une partie de sa chevelure avait été coupée d'un coup de sabre, et le sang coulait de son flanc ouvert, et il ne cessait de frapper et de plus il chantait.

Et je cessai de le voir, et puis je le revis, il s'était retiré à l'écart sous un chêne, et il pleurait de tout son cœur, la tête inclinée, le pauvre monsieur de Tinténiak en travers, sur ses genoux.

Ha p'achué enn emgann ar enn aberdé noz,
Chouanted a tigor éié ieuank ha ré gociéh,
Hag a tenné hou sokeu, ha laré euel-henn :
— Chetu ma goneit gen-omp, ha hen maru e-grenn. —

Et quand le combat finit, vers le soir, les chouans s'approchèrent, jeunes et vieux, et ils ôtaient leurs chapeaux et disaient :— Nous avons gagné la partie, et voilà qu'il est mort ! —

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le beau chant qu'on vient de lire, par un hasard extraordinaire, ne dit pas un mot de Georges, et ne consacre que deux strophes à la mort de Tinténiak. Cependant, la victoire des chouans était l'œuvre du premier, qui, ayant fait porter rapidement une colonne sur les derrières de l'armée républicaine, y jeta le désordre et la mit en fuite[1]. D'un autre côté, les détails de la mort de Tinténiak, frappé d'une balle à la poitrine, au moment où il s'élançait sur un bleu qui le couchait en joue[2], étaient poétiques, importants, de nature à inspirer le poëte populaire, et il semble étonnant qu'il les ait oubliés. Julien Kadoudal, le héros de la pièce, l'est, au reste, lui-même en cette circonstance, car, si l'auteur nous le montre pleurant sur le corps de son général, il ne nous apprend point qu'il l'a défendu au péril de sa vie, et qu'il a vengé sa mort[3]. Ces anomalies nous portent à croire que notre chant est incomplet. Il passe pour l'œuvre d'un jeune meunier de la paroisse de Ploémeur, qui servait dans les rangs des chouans, et périt peu de jours après le combat de Koatlogon.

[1] Notice sur Georges Kadoudal, p. 24.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 25.

LA COMPLAINTE DE IANN MAREK.

ARGUMENT.

On sera peut-être surpris de trouver dans un recueil de chants populaires, où il en est d'antérieurs au xe siècle, une ballade composée par un poëte qui vit encore et sur un événement contemporain. Cependant, nous n'hésitons pas à la publier, quand ce ne serait que comme un témoignage de la persistance du génie poétique en Bretagne.

La pièce est l'œuvre de Loïz Guivar, ce paysan dont nous avons parlé dans l'introduction de notre recueil. Selon la coutume des poëtes populaires, il a décrit l'événement avec la plus rigoureuse exactitude; pas un mot qui ne soit vrai, pas un propos qui n'ait été tenu, pas une circonstance ajoutée; nous en avons acquis la certitude en consultant plusieurs des acteurs du drame: l'auteur n'a eu d'autre mérite que celui de bien choisir les scènes et de les versifier. Nous avons précédemment tiré de la méthode qu'il suit ici, un argument par

induction sur la manière dont composaient nos anciens chanteurs populaires, nous n'y reviendrons pas; mais, avant d'entrer en matière, nous croyons devoir demander grâce pour certaines grossièretés de sa ballade, qui ne manqueront pas de blesser le sens délicat des personnes peu accoutumées à ce genre de poésie. Le poëte, s'il en était besoin, trouverait une excuse dans l'intention même de son œuvre. Il avait une haute leçon de morale à donner, il l'a fait de la manière la plus propre à frapper son rustique auditoire, et cela en suivant le cours naturel des événements, et sans avoir besoin de sortir, soit du cercle de ses idées habituelles, soit de la stricte vérité. Il attire d'abord la foule, il la captive par des plaisanteries grossières, puis, lorsqu'il la tient en son pouvoir, il prend par degrés un ton sérieux et finit par l'écraser sous le poids d'une religieuse terreur. S'il y a de l'art en cela, le barde en sabots ne s'en est pas douté. Voici le fait qui a donné lieu à la ballade.

Un vieillard nommé Iann Marek, très enclin à l'ivrognerie, après avoir passé la nuit à boire, vint le matin travailler au champ. Plaisanté par ses camarades dont son état d'ivresse excitait les lazzis, et d'ailleurs incapable de prendre part à leurs travaux, il quitta bientôt son ouvrage. Mais en revenant chez lui, s'étant, à ce qu'il paraît, arrêté pour se reposer, en traversant un bois, il fut frappé d'apoplexie foudroyante. Sa femme et ses enfants ne le voyant pas reparaître, crurent qu'il était allé chercher de l'ouvrage hors de la paroisse, et ne s'inquiétaient pas de ce qu'il était devenu, quand deux jeunes gens, d'un village voisin, qui passaient par le bois, un mois après l'événement, trouvèrent le corps du malheureux vieillard à demi

dévoré des loups. Sa mort fut regardée par le peuple comme une punition du ciel, le clergé lui refusa la sépulture ecclésiastique, et le chanteur Loïz Kam en fit le sujet de la complainte qu'on va lire.

XXXII

GWERZ IANN MAREK.

(Ies Kerné-izel.)

Klévet, Brétoned, mé-ho ped
Eur reuz zo névé erruet ;

Zo erruet ga Iann Marek
Parrez Nizon , tro Nédelek.

I

Troc'ho monted , ar mintin-zé ,
Tal ar maner, enn park névé :

— Iann Marek pélec'h em hoc'h bet ,
Pa zigwéet ken diwéed?

Pélec'h hoc'h-hu bet nouz ez-mé ,
Da évo sistr dous, enn giz-zé?

XXXII

COMPLAINTE D'IANN MAREK.

(Dialecte de Basse-Cornouaille).

Écoutez, Bretons, je vous prie : c'est un malheur qui vient d'arriver ;

Il est arrivé à Iann Marek, dans la paroisse de Nizon, vers le temps de Noël.

I

Nous défrichions, ce matin-là, près du manoir, le champ neuf :

— Iann Marek, où êtes-vous allé que vous arrivez si tard?

— Où êtes-vous allé cette nuit, boire du cidre doux, comme cela?

— Tankerru ! bet onn nouzez-mé,
Lec'h neuz groet Dou ma mad d'i-mé,

Nag eunan all a laré d'han :
— But em hoc'h eunn tammik méo Iann.

— But em euz évet eur poudad ;
Tankerru ! hen-nez a oa mad ;

Evel gwin-ar-tan ann gwellon,
Hag en deus groet vad d'am c'halon. —

M'hoc'h ont kuit, a laré Loïz-kam,
M'hoc'h ont kuit Iann baour, iaouank-flamm! —

Kaer en défa sével hé mar,
Stoké hé benn gad ann douar,

— Pétra rinn ken da jomm ama,
Mé ia da glask eunn tamm bara. —

Ha hen laré benn gad-ann hent,
Mont d'ann ger laré tré hé zent :

— Ar sistr douz-zé a oa ken mad !
M'em-béfé évet dek poudad !

— Feu et flamme [1] ! j'ai passé cette nuit où Dieu l'a voulu pour mon bien ! —

Et un autre lui disait : — Vous êtes un peu ivre, Iann !

— Il est vrai que j'ai bu un pot de cidre, feu et flamme ! c'est celui-là qui était bon !

Comme du meilleur vin-de-feu (eau-de-vie); et qui m'a fait grand bien au cœur !

— Vous vous en allez, lui disait Loïz-Kam, vous vous en allez, pauvre Iann, vous si jeune encore ! —

Il avait beau lever sa houe, toujours sa tête retombait.

— Que me sert de rester ici plus longtemps ! je m'en vais prendre quelque nourriture. —

Et il disait en cheminant ; en s'en allant chez lui, il murmurait entre ses dents :

— Ce cidre doux était si bon, j'en aurais bu dix pots !

[1] Jurement habituel du vieillard.

II

— Né ket digwet ho tad enn ger ?
— Né ket digwet ; oet da Gemper ;

Da Gémper pé trések Alger,
Han laré 'n défa c'hoant ober. —

Pider zun a oa tréménet,
Né oa ket c'hoaz enn ger digwet ;

Oa ket bet d'ann ger Iann Marek.
Ken a teué dé Nédélek.

Dé Nédélek, tro 'nn aberdé
Teu d'ann ti potred Sant-Vodé.

— Iec'hed-mad d'hoc'h tud ann ti-mé,
Peuz lien da werzo dré-mé ?

— Neuz tamm mui da werzo amé ;
Gwerzet ma bet enn blavez-mé. —

Ha hé é-mez deuz a lonc'h-dall,
Ha hé d'ann ger enn eur vragal.

Pé oant o font tré barz ar c'hoad :
— Sell ta touez ann erc'h roudou 'r c'had !

II

— Votre père n'est pas de retour?
— Il n'est pas de retour ; il sera parti pour Kemper;

Pour Kemper ou pour Alger, il disait qu'il en avait envie. —

Quatre semaines s'étaient écoulées, et il n'était pas encore de retour chez lui;

Iann Marek n'avait pas reparu chez lui, quand arriva le jour de Noël.

Le jour de Noël, vers le soir, vinrent à la chaumière des jeunes gens du village de Saint-Modé.

— Bonne santé, gens du logis, vous avez de la toile à vendre ici?

— Il n'y en a plus à vendre ici ; elle a été toute vendue cette année. —

Et ils sortirent de la chaumière, et s'en revinrent en jouant.

Arrivés à l'entrée du bois :
— Regarde donc! des traces de lièvre parmi la neige!

— Roudou 'r c'had ré-zé né m-ant ket;
Roudou 'l louarn ne larann ket.

Ha hé mont da heul ar roudaou :
— Chétu aman eunn tokkouz taou!

Ha hen gwenn-kan gad ar réo;
Tok Iann Marek a gredann éo.

— Na dok ho tad hé-man Loranz?
— Tok ma sad ma ket 'nn han, me c'hanz.—

Ha hé d'ar c'hoad enn dro ho daou,
Ken défant kavet eur bragaou;

Eur bragou pelloc'h, kreiz ar choad,
Ha han roget hag out-han gwad :

— Hé vragou, ré-men, hag hé dok! —
Ha Loiz Pilorsin lammé rog.

Hag eur vrangouz, o goagat,
E beg eur wenn, é korn ar c'hoad,

Ha Loiz da ioual spontet-tré :
— Ma Doué! chétu ma amé! —

— Ce ne sont point les traces d'un lièvre; les traces d'un renard, je ne dis pas.

Et ils suivirent les traces:
— Voici toujours un vieux chapeau !

Il est blanchi par la gelée; je crois que c'est le chapeau de Iann Marek.

— Est-ce là le chapeau de votre père, Lorans?
— Le chapeau de mon père? non, en vérité! —

Et ils revinrent au bois tous deux, et ils trouvèrent des braies;

Des braies, plus loin, au milieu des bois, toutes déchirées et tachées de sang :

— Ce sont ses braies! c'était bien son chapeau! —
Et Loïz Pilorsin courait devant.

Or, un vieux corbeau croassait, au haut d'un arbre, au coin du bois,

Et tout à coup Loïz pousse un cri d'épouvante :
— Mon Dieu! le voilà!—

III

Touez ann erc'h a oa Iann Marek,
Ha hau kouet éno war hé vek;

Hé zaou zorn é pleg ar hé-benn,
Ar hé zaoulagad hé vléo gwenn.

Debret hé c'houf, hag hé ziou-vron,
Gad ann bleizi, rez hé c'halon;

Némed hé dal n'en doa damant,
Abalamour d'ar vadiant.

Tan oa bet er c'hoad pad ann nouz,
Enn hé c'hichen hé groégik kouz,

Ar hé daoulin, enn eur wélo,
Hag hé vugalé tro-war-dro.

Bet oant d'hé ziwal hed ann nouz
Hag ar maer Nizon intronouz.

Hag ar c'hleuier évit hé c'hlask,
Gad eunn penn-kézek hag eunn arc'h.

Hag hé zigasez d'ar véred,
Heb son 'r c'hléïer na bélek 'bed,

Heb son 'r c'hléier na bélek 'bed,
Neb na groaz, na dour benniget,

III

Iann Marek était couché dans la neige, la face contre terre;

Ses deux mains étaient jointes sur sa tête, ses cheveux gris épars sur ses yeux.

Son ventre et sa poitrine, jusqu'au creux de son cœur, avaient été dévorés par les loups;

Son front seul avait été respecté par la vertu du baptême.

Il y eut un feu allumé dans le bois, pendant toute la nuit; sa pauvre vieille femme se tenait auprès,

Sur ses deux genoux, pleurant; et ses enfants tout autour.

Ils passèrent la nuit à le garder, et le maire de Nizon arriva le lendemain matin;

Et le fossoyeur vint le chercher avec un cheval et une châsse.

Et il le porta au cimetière, sans son de cloche, et sans prêtre,

Sans son de cloche et sans prêtre, et sans croix, et sans eau bénite,

Hag hé dolez barz ann toull ien,
Hag hé dok gat-han war hé fenn.

Loiz Guivar, Loiz-kam lezanvet.
En déveuz ar werz-man savet,

En déveuz savet ar werz-man,
'Nn eur gentel vad da bep unan.

Et il le jeta dans le trou froid, le chapeau sur la tête.

Loïz Guivar, surnommé Loiz-Kam (le boiteux) a composé cè chant,

A composé ce chant, en bonne leçon pour chacun.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Après avoir étudié dans cette ballade la manière dont composent les poëtes populaires Bretons, il sera curieux de voir, dans quelques années, quelles altérations aura subies et quels développements aura éprouvés l'œuvre du chanteur, en passant de bouche en bouche. Déjà l'histoire de Iann Marek est enveloppée de merveilleux nuages. Sa femme l'a entendu gémir, au milieu d'une nuit d'orage, à la porte de sa chaumière. Une jeune fille en revenant le soir, avec sa vache, l'a vu, à travers le feuillage, assis sur l'herbe, le dos tourné; de temps en temps il joignait ses deux mains sur sa tête, comme un homme au désespoir, et s'écriait d'une voix déchirante : « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! » Enfin on voit trembler, la nuit, une petite lumière au lieu où il est mort. Mais sans doute le génie poétique du peuple ne se contentera pas de cela; il ajoutera à la ballade des strophes de sa façon; il dira comment le bâton et les sabots du vieillard sont restés au bord du champ où il travaillait, et comment les voleurs redoutaient d'y toucher; comment tout le monde craignait de passer près du bois lorsque le soleil était couché, et comment les propriétaires de ce bois n'osaient plus en ratisser les feuilles, de peur de ratisser les os du malheureux vieillard, traits plus ou moins poétiques que le chanteur primitif a négligés, n'ayant d'autre but que de donner au peuple des campagnes une leçon de morale.

DEUXIÈME PARTIE.

—

CHANTS D'AMOUR.

CHANTS DES NOCES.

ARGUMENT.

C'est en général un tailleur qui est le *bazvalan* ou messager d'amour du jeune homme, près des parents de la jeune fille; il a souvent pour caducée, dans l'exercice de ses fonctions, une branche de genêt fleuri, symbole d'amour et d'union, d'où lui vient le nom qu'on lui donne[1]. Tout bazvalan doit unir à une grande éloquence un fond de bonne humeur et d'inépuisable gaieté. Il doit savoir l'histoire de la famille de son client de manière à être à même de citer, au besoin, quelques traits honorables. Il doit pouvoir dire combien ses étables contiennent de chevaux, ses pâturages de bêtes à cornes, ses greniers et ses granges de boisseaux de blé; il doit savoir l'art de mettre en relief ses moindres avantages personnels, et avoir des

[1] Baz-valan, baguette de genêt.

réponses toutes prêtes à opposer aux objections qu'on pourra lui faire. Il possédait chez les anciens Bretons un caractère si respectable, qu'il passait sans danger d'un camp à un autre au moyen de sa baguette fleurie : la science de mener à bien une ambassade d'amour était même tellement appréciée, qu'on la regardait comme indispensable à un jeune homme bien élevé[1].

Lorsque le bazvalan se présente quelque part et qu'il souhaite le bonjour du seuil de la porte, si on tarde à lui répondre : entrez ; si les tisons se trouvent debout dans la cheminée lorsqu'il entre, ou si la maîtresse du logis, prenant avec lenteur une crêpe, l'approche du feu, du bout des doigts, en lui tournant le dos, c'est d'un mauvais augure, et il n'a qu'à s'en revenir; il doit également retourner sur ses pas s'il rencontre, en chemin, une pie ou un corbeau : mais si quelque tourterelle a roucoulé dans le taillis, à son passage ; si, lorsqu'il arrive, avant qu'il ait fini de parler, on lui crie joyeusement d'entrer; si chacun lui fait fête, si l'on s'empresse de couvrir, en son honneur la table, de la nappe blanche des grands jours, tout va bien.

Après s'être assis un moment, il adresse à voix basse quelques paroles à la mère, qui sort pour délibérer avec lui, puis revient exposer les choses à sa fille, et l'accord est fait.

Dans un mois auront lieu les noces ; en attendant, les marchands ne cessent de vendre aux prétendus, les tailleurs de coudre dans les granges, les menuisiers de raboter dans l'aire, les laveuses de blanchir le linge, les servantes de cirer les lits, les tables, les armoires, et de

[1] *Cambrian register*, t. III, p. 59.

fourbir les vases de cuivre, à leur donner l'éclat de l'or.

Quand les garçons et filles d'honneur sont choisis, on se rend chez le recteur, un samedi au soir; les fiançailles ont lieu, puis le souper d'usage, et le lendemain, à la grand'messe, les publications, suivies de près des invitations aux noces, qui se font en vers. Cet office appartient encore au bazvalan; accompagné d'un des plus proches parents du futur, il fait le tour du pays, ayant toujours soin d'arriver, dans les bonnes maisons, au moment où l'on se met à table. Pour annoncer sa présence, il frappe trois coups à la porte, et entonne le salut ordinaire : « Bonheur et joie en ce logis; voici le messager des noces. » Lorsqu'il a été introduit, il explique le motif de sa visite, indique les noms des prétendus, le lieu et le jour de la fête, et prend place à table.

Le jour marqué, au lever du soleil, la cour de la fiancée se remplit d'une foule joyeuse à cheval, qui vient la chercher pour la conduire à l'église. Le fiancé est à leur tête, le garçon d'honneur à ses côtés; à un signal convenu, son bazvalan descend de cheval, monte les degrés du perron, et déclame à la porte de la future, sur un thème invariable, mais arbitrairement modulé, un chant improvisé, auquel doit répondre un autre chanteur de la maison, qui fait près de la jeune fille, comme le bazvalan près du jeune homme, l'office de tuteur poétique, et que l'on nomme *Brotaer*. L'un et l'autre ont droit, pour présent de noces, à une ceinture de laine rouge et à une paire de bas blancs marqués d'un coin jaune. Le dialogue suivant, recueilli par nous en Cornouaille, pourra donner une idée du genre et du mérite de ces rustiques effusions.

I

AR C'HOULENN.

(Ies Kerné-buel.)

AR BAZVALAN.

Enn han ann tad holl-galloudek,
Ann mab hag ar spéred meulet,
Bennoz ha joa barz ann tí-mé
Muioc'h 'vid a zo gan-i-mé.

AR BROTAER.

Na pétra t'euz'ta, ma minon,
Pa na d-é joauz da galon ?

AR BAZVALAN.

Eur goulmik em boa em c'houldri,
Hag eur gudon, em boa gant hi,
Ha chetu digwet ar sparfel,
Kerkent 'vel eur barrad avel
Ha ma goûlmik en deuz spontet,
Wieur darré pélec'h ma et.

I.

LA DEMANDE.

(Dialecte de Haute-Cornouaille.)

LE BAZVALAN.

Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit-Saint, bénédiction dans cette maison, et joie plus que je n'en ai.

LE BROTAER.

Et qu'as-tu donc, mon ami, que ton cœur n'est pas joyeux?

LE BAZVALAN.

J'avais une petite colombe dans mon colombier avec mon pigeon, et voilà que l'épervier est accouru, comme un coup de vent, et il a effrayé ma petite colombe, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

AR BROTAER.

Meurbed da gavann rékenket
Evit béa ker glac'haret;
Kribet é t'euz da vléo mélen,
'Vel ma ieffez d'ann abaden.

AR BAZVALAN.

Ma minon n'em godiset ket;
Ma goulmik wenn p'euz ket gwélet?
N'em bo, 'vit gwir, plijadur 'bed,
Kem am bo ma 'goulmik kavet.

AR BROTAER.

Da goulmik, né meuz ket gwélet,
Na da gudon wenn ken-neubed.

AR BAZVALAN.

Den iaouank, eur gaou a lérez,
Gwelt é bet gand ré 'oa é-mez,
Hag o héda tresek da borz,
Hag o tisken barz da liorz.

AR BROTAER.

Da goulmik nem euz ket gwélet
Na da gudon venn ken-neubed.

LE BROTAER.

Je te trouve bien requinqué pour un homme si affligé ; tu as peigné tes blonds cheveux, comme si tu te rendais à la danse.

LE BAZVALAN.

Mon ami, ne me raillez pas ; n'avez-vous pas vu ma petite colombe blanche? Je n'aurai de bonheur au monde que je n'aie retrouvé ma petite colombe.

LE BROTAER.

Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

LE BAZVALAN.

Jeune homme, tu mens ; les gens du dehors l'ont vue voler du côté de ta cour, et descendre dans ton verger.

LE BROTAER.

Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

AR BAZVALAN.

Ma gudon vo kavet marô,
Mar hé fâr né zeû két enn drô ;
Mervel a rei ma gudon paoûr,
Mé ia da welt dré doull ann nour.

AR BROTAËR.

Ars, va minon, na iëffez ket ;
Mé ia ma eunan da wélet.

(Mont a ra tré ha dont a ra enn drô.)

Dam liorz, ma minon onn bet,
Na goulmik 'bed nem euz kavet
Némed eur frappad boukédou,
Bleunioù liren ha rozennoù,
Ha spisial eur rozennik gaer,
Savet é kornik ar voger,
Mé ia d'hé glask d-hoc'h mar kéret,
Da lakat laouen ho spéred.

(Mont a ra tré eur wech all, ha dont a ra enn drô dern ha dorn gand eur plac'hik.)

AR BAZVALAN.

Braoik-fé ! koant hag a féson
Da lakat laouen eur galon !
Mar vé ma gudon da glizin,
Teufé da gouéi war 'nn ezhin.

LE BAZVALAN.

Mon pigeon sera trouvé mort, si sa compagne ne revient pas; il mourra mon pauvre pigeon : je m'en vais voir par le trou de la porte.

LE BROTAER.

Arrête, ami, tu n'iras pas, je vais moi-même voir.

(Il entre dans la maison et revient un moment après.)

Je suis allé dans mon courtil, mon ami, et je n'y ai point trouvé de colombe, mais quantité de fleurs, des lilas et des églantines, et surtout une gentille petite rose, qui fleurit au coin de la haie; je vais vous la quérir, si vous le voulez, pour rendre joyeux votre esprit.

(Il entre une seconde fois dans la maison, puis revient en tenant une petite fille par la main.)

LE BAZVALAN.

Charmante fleur vraiment! gentille et comme il faut pour rendre un cœur joyeux! si mon pigeon était une goutte de rosée, il se laisserait tomber sur elle.

(Eunn tammik goudé.)

Mé ia da binat d'ar c'hrèunial
Welt mar ma éet d-i, o nijal.

AR BROTAER.

Chommet, minon kaer, gortoet,
Mé ia ma unan da wélet.

(Dont a ra enn dro gand groek ann ti.)

D'ar 'c'hreunial d'allaé, onn bet,
Na goulm é-bed né meuz kavet,
Néméd ann tamoézen-man
Hé chommet warlec'h hé eunan ;
Lak hé deuz da dok mar kérez
Da gahout fréalzédigez.

AR BAZVALAN.

Kémend a greun zo enn tamoen,
Kémend a ezn gand ma goulm wenn,
Dindan hé eskel enn hé neiz,
Hag hi ken goustadik é c'hréiz.

(Eunn tammik goudé).

Mont a rann d'ann park da wélet.

AR BROTAER.

Arz, va minon na effec'h ket,
Sotro réfec'h ho poto ler,
Mé ia mé eunan enn ho lec'h.

(Après une pause.)

Je vais monter au grenier, pour voir si elle n'y serait pas entrée.

LE BROTAER.

Restez, bel ami; un moment, j'y vais moi-même.

(Il revient avec la maîtresse du logis.)

Je suis monté au grenier, et je n'y ai point trouvé de colombe, je n'y ai trouvé que cet épi abandonné après la moisson;

Mets-le à ton chapeau, si tu veux, pour te consoler.

LE BAZVALAN.

Autant l'épi a de grains, autant de petits aura ma colombe blanche sous ses ailes, dans son nid, elle au milieu, tout doucement.

(Après une pause.)

Je vais voir au champ.

LE BROTAER.

Arrêtez, mon ami, vous n'irez point; vous saliriez vos beaux souliers; j'y vais moi-même pour vous.

(Ar Brotaer gand ar vamm goz.)

Né gavann goulmik mod-é bed
Némed eunn aval 'meuz kavet,
'Nn aval-ma, krizet a bell-zo,
Dindan ar wéenn louez ann delio.
Enn ho jakotik likit hi,
Da rei d'ho kudon da zibri,
Ha neuzé na wélo ket mui

AR BAZVALAN.

Ma minon ho trugarékat.
Vit ma krizet eunn aval mad,
Ne c'hall ket kollet hé c'hoez-vad;
Mez nem euz ker deuz aval'bed
Deuz bleun na deuz teskoen é-bed,
Ma goulmik rekann da gahouet,
Mé ia ma eunan d'hé gerc'het,

AR BROTAER.

Trodoué! hé-man zo potr fin!
Deuz-ta, va minon, deuz gan-in.
Da goulmik wenn né ket kollet,
Mé ma eunn em euz hi miret,
Em gamb 'nn eur gaoud a olifant,
Ann biri a aour hag arc'hant.
Hag hi dréoik enn-hi meurbed,
Ken probik, ken brao, kén fichet.

(Il revient avec la grand' mère.)

Je ne trouve de colombe en aucune façon; je n'ai trouvé qu'une pomme, que cette pomme ridée depuis longtemps sous l'arbre, parmi les feuilles; mettez-la dans votre pochette, et donnez-la à manger à votre pigeon, et il ne pleurera plus.

LE BAZVALAN.

Merci, mon ami! Pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum; mais je n'ai que faire de votre pomme, de votre fleur ni de votre épi; c'est ma petite colombe que je veux; je vais moi-même la chercher.

LE BROTAER.

Seigneur Dieu! que celui-ci est fin! Viens donc, mon ami, viens avec moi; ta petite colombe blanche n'est pas perdue; c'est moi-même qui l'ai gardée, dans ma chambre, en une cage d'ivoire dont les barreaux sont d'or et d'argent; elle est là toute gaie, toute gentille, toute belle, toute parée.

(Le Bazvalan est introduit; il s'asseoit un moment à table, puis va prendre le fiancé. Aussitôt que celui-ci paraît, le père de famille lui remet une sangle de cheval qu'il passe à la ceinture de sa future, et tandis qu'il boucle et délie la sangle, le Brotaer chante :)

II

AR GOURIZ.[1]

Gwélet em euz enn eur flouren
Eur gazek bihan hi laouen,

Né oa sonj déi némed da vad,
Némed da vragal barz ann prad,

Némed da buri ar c'héod glaz,
Ha da éva dour deuz ar waz,

Ken a zeuaz benn-gand ann hent
Eur marc'hek iaouank ha han ken!

Ha han ken, impert ha ken drant!
Hé zilad a aour hag arc'hant.

Hag ar gazek dal-m-hé wélaz,
Enn hé zao souet a jommaz;

Ha goustadik a dostaaz,
Hag hé benn d'ann gleud astennaz;

II

LA CEINTURE.

J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse,

Qui ne songeait qu'à bien, qu'à s'ébattre dans cette prairie,

Qu'à paître l'herbe verte et qu'à s'abreuver au ruisseau,

Lorsqu'a passé par le chemin un jeune cavalier si beau !

Si beau, si bien fait et si vif! les habits brillants d'or et d'argent.

Et la cavale, en le voyant, est restée immobile d'étonnement ;

Et elle s'est approchée doucement, et elle a allongé le cou à la barrière ;

Hag ar marc'hek hé likouaz,
Hag hé vek d'hé vek a lakaz ;

Ha goudézé hé vriataz,
Hag hi n'em gavaz enn hé éaz.

Ha goudé deuz hé kabestret ;
Ha goudé en deuz hé kenklet,

Ha war hé c'horré ma pinet,
Ha gant-han en deuz hé kaset.

Et le cavalier l'a caressée, et il a approché sa tête de la sienne,

Et puis après il l'a baisée, et elle en a été bien aise;

Et puis après il l'a bridée, et puis après il l'a sanglée,

Et il s'est élancé sur son dos, et il l'a emmenée avec lui.

Après cette cérémonie curieuse, le poëte appelle sur la fiancée la bénédiction de Dieu, de la sainte Vierge, des anges, de tous les aïeux de génération en génération, jusqu'au grand'père, aux pieds duquel elle sanglotte agenouillée. La fille d'honneur la relève, le Brotaer lui met la main droite dans celle de son fiancé, leur fait échanger leurs anneaux et se jurer d'être unis sur la terre, comme le doigt l'est à la bague, afin de l'être dans le ciel; il récite ensuite à haute voix, le *pater*, *l'ave*, le *de profundis*. Et peu d'instants après, la fiancée paraît sur le seuil de la porte, conduite par le garçon d'honneur, les bras entourés d'autant de galons d'argent, qu'elle reçoit de mille livres en dot. Le fiancé vient après avec la fille d'honneur, puis les parents : Le Bazvalan va prendre le cheval du futur, l'amène au bas du perron, et le lui tient par la bride, tandis qu'il monte; le Brotaer prend la fiancée dans ses bras et la fait asseoir derrière son mari. Les valets amènent ainsi successivement leur cheval à chacune des personnes de la maison, puis ils ouvrent les barrières, et tout le monde part au galop pour l'église du bourg. Le premier rendu à un terme fixé, doit gagner un mouton, le second des rubans.

En certains cantons, quand le recteur quitte l'autel pour se rendre à la sacristie, les époux et les parents l'y suivent; le garçon d'honneur porte au bras un panier, couvert d'une serviette blanche. Le prêtre en tire un pain blanc, sur lequel il fait le signe de la Croix avec un couteau, en coupe un morceau, le rompt et le partage entre les époux. Ensuite, il prend dans le même panier une bouteille de vin, en verse quelques gouttes au mari, qui boit et passe la coupe à sa femme.

Au sortir de l'église, les gens de la noce sont salués par

cent coups de fusil, et regagnent au son des bombardes, des binious et du tambourin, la demeure de la mariée où les attend le gala; les chambres sont pavoisées de draps blancs ornés de bouquets et de guirlandes; des tables sans nombre sont dressées au dedans et au dehors. La mariée est placée au bout de l'une d'elles, sous une niche de verdure et de fleurs; on la prendrait pour une sainte dans ses habits de fête. Au moment de se mettre à table, un vieillard récite le *benedicite*; chaque service est précédé d'un air de biniou et suivi de danses. Au dessert, les convives ne se lèvent plus, et passent la nuit à table.

On aura remarqué le rôle que joue le poëte populaire dans la cérémonie nuptiale; nous avons vu que les anciens Bardes figuraient dans les mariages : c'était sans doute un des attributs de leur caractère sacerdotal; les lois galloises leur donnent une part double dans les présents de noces. Au XIVe siècle, ils bénissaient encore des unions qui passaient pour légitimes. Daviz ab Gwilim nous apprend qu'il fut marié par son ami le barde Madok Penvraz. Ces usages sont maintenant tombés en désuétude, chez les Gallois; la cérémonie principale, la lutte poétique des bardes, y avait encore lieu il y a cent ans. Comme la suite du fiancé arrivait au galop à la demeure de la future, dans l'intention de l'enlever, les gens de la maison se hâtaient de fermer la porte; alors un barde, se détachant du cortége, improvisait un chant auquel répondait un autre barde du logis, qui ne tardait pas à être vaincu et à voir la porte forcée par la puissance des vers de son antagoniste[1].

On chante, aux repas de noces, une chanson très en vogue, que nous avons retenue.

[1] *Cambrian register,* t. III, p. 59.

III

SOUN ANN DAOL.

— Itron Varia a Blévin!
Deuz ann noz ha deuz ar mintin,
Ha deuz ar mintin pa zavaun,
Chiminal ma dous a wélann;

Moged chiminal ma dous koant
A ra din-thé kalzik a boan.
Dao d'in mont tré béteg hé di,
O c'homzout eur wech choaz out-hi.—

Loizaik Alan a gané
'Ont gand hé zaoud ar mintin-zé,
'Ont gand hé zaoud d'ann park névé,
Loizaik Alan gané gé.

War ar pazen é oa pinet
Da zigor ann gleud d'hé loenned,
Ken wélé Piarik, hé vinon,
Tont gand ann hent trézek ann traon.

III

LA CHANSON DE TABLE.

— Notre-Dame de Plévin! le soir et le matin, et le matin quand je me lève, je vois la cheminée de ma douce;

Je vois s'élever la fumée de la cheminée de ma douce belle qui me fait bien du chagrin. Il faut que j'aille jusque chez elle pour lui parler encore une fois. —

Loïzaïk Alan chantait en conduisant ses vaches ce matin-là; en menant ses vaches au champ neuf, Loïzaïk Alan chantait gaiement.

Elle était montée sur l'échalier pour ouvrir la barrière à ses bêtes, quand elle vit Pierik, son amant, qui cheminait dans la vallée.

PIARIK.

Ma dousik koant pa éann d'ho ti
Oc'h ho koulenn da zimizi,
Roet-hu d'in-mé eur respont vad,
'Vel rez gwéchall ho mamm dho tad.

LOIZAIK.

Respont a rinn d'hoch d'en iaouank,
Pa c'houlet ken soubl ha ken koant;
Né fell d'in larel gaou é-bed,
A-benn diriou éo ma eured.

Tro ma ger-ma, war ann dachen,
A zo gan-in méchérourien
Da ober soliou, skabellou,
Da réi d'am zud a-benn diriou;

A-benn diriou éo ma eured;
Ré ziwéed em hoc'h digwet,
Hag eunan all en deuz hadet
Em liorz bleun ar c'haranted.

PIARIK.

Gan-in-mé, hadet é oa bet,
Ha c'hui oc'heuz han displantet;
Ha mar ma bréman sérc'het net,
Ma c'halonik, han, né ma ket.

PIARIK.

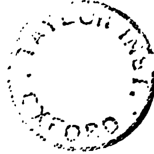
Ma douce belle, je vais chez vous pour vous demander en mariage; faites-moi une réponse favorable, comme autrefois votre mère à votre père.

LOIZAIK.

Je vous ferai une réponse, jeune homme, puisque vous me la demandez d'une manière si polie et si gentille; je ne veux point vous mentir du tout : c'est jeudi le jour de mes noces.

J'ai au village, sur l'esplanade, des ouvriers qui font des tables et des escabeaux pour donner aux gens de la noce jeudi prochain;

Jeudi est le jour de mes noces; vous êtes arrivé trop tard, et un autre a semé dans mon courtil la fleur d'amour.



PIARIK.

C'est moi qui l'y avais semée, et vous l'en avez arrachée, et si maintenant elle est flétrie, mon cœur, lui, ne l'est pas.

Ho karout a rann koulskoudé,
Enn hoc'h zonjann ha noz ha dé,
Ho henvel, dré doull ann alc'hué,
A zeu d'am gwélet em gwélé.

Anter kant nozvez em onn bet,
Toullig ho tour, né wiec'h ket,
Ann glao, ann avel, om' filat,
Ken véré 'nn dour deuz ma dilad.

Tri ré boutou em euz teuzet
Va dous, oc'h ho tarampródet.
Dezru onn gand ar pévaré,
C'hoaz n'ouzonn ket ma zigaré.

LOÏZAIK.

Mar gout ho tigaré fell d'hoch,
C'hilaouet mad, m'hé laro d'hoch:
Tri vénozen a gas d'ho ti;
Kémert unan hep tistront mui.

Je vous aime pourtant toujours ; nuit et jour je ne pense qu'à vous ; votre image, par le trou de la serrure, vient me visiter dans mon lit.

J'ai passé cinquante nuits à votre porte, et vous n'en saviez rien, tellement battu de la pluie et du vent, que l'eau dégouttait de mes habits.

J'ai usé trois paires de souliers, ma douce, à vous faire la cour ; voici la quatrième, et je n'ai point encore votre dernier mot.

LOIZAIK.

Si vous voulez avoir mon dernier mot, écoutez-moi bien ; le voici : trois sentiers conduisent chez vous ; prenez-en un et ne revenez plus.

LE JOUR DES PAUVRES.

ARGUMENT.

Le jour de la noce, à minuit, on déshabille la mariée devant tout le monde et on la couche; son mari se place auprès d'elle; on leur sert une soupe au lait, des noix et des gâteaux, et quelquefois on remplit le lit nuptial de petits enfants, doux anges qui doivent voiler leurs amours.

Le lendemain est le jour des pauvres; il en arrive par centaines, la cour et l'aire en sont remplies ; ils se sont revêtus, non pas de leurs beaux habits, mais de leurs haillons les plus blancs. Ils mangent les restes du festin de la veille; la nouvelle mariée, la jupe retroussée, sert elle-même les femmes, et son mari les hommes; au second service, celui-ci donne le bras à la mendiante la plus respectable, la jeune femme le donne au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux.

Il faut voir de quel air se trémoussent ces pauvres gens : les uns sont nu-pieds, les merveilleux portent des sabots; il y en a nu-tête, d'autres ont des chapeaux tellement percés à jour, que leurs cheveux s'échappent par les crevasses; tous les haillons volent au

vent; mainte ouverture trahit la misère, mais laisse voir battre le cœur; les pieds s'agitent dans la fange, mais l'âme est dans le ciel.

En quittant la table, les pauvres souhaitent aux époux toutes sortes de prospérités, toutes sortes de grâces de Dieu, autant d'enfants que de grillons dans le foyer de la cheminée, d'années que les patriarches, et le paradis après leur mort; puis ils ils disent les grâces, récitent en commun les prières pour les trépassés de la famille, qu'on n'oublie jamais dans les fêtes, et finissent par chanter une chanson en l'honneur de l'épousée.

L'aveugle Iann-ar-Gwenn, ne manque jamais de dire, dans ces circonstances, un morceau qu'il a composé pour sa maîtresse, maintenant sa femme, il y a bien longtemps; cette pièce, moyennant de léger changements, se trouve convenir à merveille à la mariée et obtient toujours un grand succès; en voici quelques strophes qu'il nous a apprises lui-même.

IV

SOUN ANN DUD PAOUR.

(Iès Tréger.)

Ni deuz choazet eur vestrez né garomp némert hi,
Né géméromp plijadur némert pa zomp gant-hi,
O komzout enn-hé-c'hichen, hon dudi hag hon c'hoant,
Hounez ez-éo honn holl zonj, némert déi ni d'euz
[c'hoant.

Hon mestrézik a zo brao, ha leun a vadélez,
Ar vraovan krouadurez a zo enn hé parrez,
Hag enn tu-hont, ma-z-é koant é-z-éo ivé minon,
Ha dré zé éo deut a-benn da c'honit hon c'halon;

Hé dréid a zo feul ha skan, hag hé gorf ker garant!
Hé daoulagad vel glizin, hé zremm ken dréo ken
[drant;
Pa zimp muian hirvoudet, siouaz, pé chommet klaon,
'Vel m'hé c'hlévomp o komzout, ten joa enn hon
[c'halon.

IV

CHANT DES PAUVRES.

(Dialecte de Tréguier.)

Nous avons choisi une maîtresse, nous n'aimons qu'elle; nous ne trouvons de plaisir que quand nous sommes avec elle; parler près d'elle est notre bonheur et notre désir; en elle est toute notre pensée, nous ne nous soucions que d'elle.

Notre maîtresse est belle et pleine de bonté; c'est la plus belle créature qu'il y ait en sa paroisse; et comme elle est jolie, elle est aimable aussi, et c'est par là qu'elle est venue à bout de gagner notre cœur;

Ses pieds sont vifs et légers, sa personne si charmante! ses yeux comme des gouttes de rosée, sa physionomie si gaie, si éveillée! quand nous sommes tristes et chagrins, hélas! ou malades; aussitôt que nous entendons sa voix, la joie renaît dans nos cœurs.

LA FÊTE DE L'ARMOIRE.

ARGUMENT.

Les cérémonies des noces sont à peu près les mêmes en Tréguier qu'en Cornouaille. Les mœurs sont plus graves en Léon ; ici, le jour le plus gai des noces, est le troisième, où l'on porte chez le mari l'armoire de la jeune femme; cette armoire est en noyer; elle est luisante à s'y mirer, les ferrures sont de cuivre et brillent comme de l'or, quatre bouquets en relèvent les quatre coins; elle est portée sur une charrette, traînée par des chevaux dont la crinière est tressée et ornée de rubans.

Mais lorsque les parents de la mariée veulent faire entrer le meuble dans la demeure du mari, les gens de la maison le repoussent, et une longue lutte s'établit entre eux. Enfin on se raccommode ; la maîtresse du logis couvre l'armoire d'une nappe blanche, y pose deux piles de crêpes, une bouteille de vin et un hanap. Le plus vénérable des parents du mari remplit la coupe, la présente au plus âgé des parents de l'épousée, puis l'invite à man-

ger; l'autre trempe ses lèvres dans la coupe, la lui repasse en lui offrant pareillement des crêpes; chacun des parents des deux côtés les imite, et l'armoire est placée, au milieu des bravos, dans le lieu le plus apparent de la demeure.

On chante peu en Léon; la fête de l'armoire souffre cependant exception; il y a une chanson que nous avons entendu chanter au banquet qui suit la cérémonie que nous venons de décrire : c'est un dialogue entre une veuve et un jeune homme qui vient la demander en mariage. Pourquoi cette veuve? Aurait-on voulu faire songer à la nouvelle mariée qu'elle pourra bien un jour porter le mantelet noir et la coiffe passée au safran? A-t-on eu l'idée d'inspirer aux époux de graves et saintes réflexions au moment où ils entrent en ménage, de leur montrer que la vie de l'homme, comme l'a dit un Bazvalan, « est toujours entremêlée de « joies et de peines; que le mariage est un vaisseau qui « vogue, exposé à toutes sortes de tempêtes, bien qu'au « sortir du port la mer soit calme et belle; » n'est-ce pas une scène perdue des anciens jeux poétiques des noces, la suite de ceux qui se jouent ailleurs le matin du premier jour? Nous sommes porté à le croire; et c'est pourquoi nous insérons cette pièce dans notre recueil, quelque peu remarquable qu'elle soit, et quoique nous n'en possédions plus sans doute qu'un fragment.

V

SOUN FEST ANN ARVEL.

(Ies Léon.)

ANN DEN IAOUANK.

Sélaouit, va dous intanvez,
Deuet-ounn d'ho ti ober al lez;
Bréman digwézet ann amzer
Da zilezel pé da ober.

ANN INTANVEZ.

'Vit ar bloaz-ma na zémézinn,
Na biken ma c'hanv na dorrinn,
D'ar govent éo red d'in monet
Leac'h ounn gand Doué gortozet.

ANN DEN IAOUANK.

D'ar govent c'houi na iélo ket,
D'am ger-man né lavarann ket;
Ar rozen hag aliouzou fin
Zo mad da lakat er jardin.

V

CHANT DE LA FÊTE DE L'ARMOIRE.

(Dialecte de Léon.)

LE JEUNE HOMME.

Écoutez, ma douce veuve, je viens vous faire ma cour ; voici le temps de prendre un parti.

LA VEUVE.

Pour cette année, je ne me marierai point, ni ne romprai jamais mon deuil ; il faut que je parte pour le cloître où Dieu m'attend.

LE JEUNE HOMME.

Pour le cloître, vous ne partirez point, en vérité ; mais pour mon village, je ne dis pas ; la rose et les fines herbes sont nées pour les jardins.

ANN INTANVEZ.

Ar rozen zo mad d'ar jardin,
D'ar véred ar wézen ivin;
Dilennet am euz da bried
Ann-hini deuz krouet ar bed.

ANN DEN IAOUANK.

Dalit, Dalit, va dousik koant,
Dalit, va gwalenig arc'hant;
Likit hi war ho tourn bréman,
Pé m'hé lakai d'hoc'h va eunan.

ANN INTANVEZ.

Biken gwalen na gemérinn,
Na biken d'am biz na lakinn
Némed gwalen diouz dorn Doué
Péhini en deuz bet va fé.

ANN DEN IAOUANK.

C'hoant hoc'h euz éta d'am lakat
D'am lakat da vervel timad :

ANN INTANVEZ,

Den iaouank m'ho tichaouo
Diouz 'nn amzer gollet war ma zro,

Diouz ann amzer hoc'h euz kollet,
Enn eur ged gwalen ann eured,
Mé bédo Doué deiz ha noz,
'Vit 'nem geffemp er Baradoz.

LA VEUVE.

La rose est née pour le jardin et l'if pour le cimetière ; choisi pour époux celui qui a créé le monde.

LE JEUNE HOMME.

Tenez, tenez, ma douce belle, tenez mon anneau d'argent, passez-le à votre doigt, ou je vous l'y passerai moi-même.

LA VEUVE.

A mon doigt, jamais je ne passerai d'autre anneau que celui de Dieu qui a reçu ma foi.

LE JEUNE HOMME.

Vous voulez donc me faire mourir ?

LA VEUVE.

Jeune homme, je vous tiendrai compte du temps que vous avez perdu à me faire la cour,

Du temps que vous avez perdu dans l'espoir de l'anneau des noces ;

Je prierai Dieu, nuit et jour, pour que nous nous retrouvions réunis dans le paradis.

LA FÊTE DE JUIN.

ARGUMENT.

La fête du mois de juin est une des fêtes les plus anciennes de la Bretagne; malheureusement elle ne se célèbre plus guère que dans quelques cantons du pays de Vannes et quelques hameaux des montagnes de la Cornouaille, où chaque année elle renaît avec les feuilles. C'est près d'un dolmen que l'on se réunit et qu'on danse. Evidemment elle a une origine druidique, et doit être un débris des cérémonies religieuses, qui se célébraient chez les anciens Bretons, au solstice d'été.

Des vieillards nous ont appris que de leur temps on n'était admis à la fête qu'à l'âge de seize ans ; une fois marié, on perdait le droit d'y assister; les garçons avaient coutume de porter à leurs chapeaux des épis verts, et les jeunes filles, dans leur sein, des bouquets de fleurs de lin, qu'elles déposaient, en arrivant, sur la pierre du dolmen. Ces bouquets y restaient des semaines entières aussi frais que le matin où ils avaient été cueillis, si les amants étaient fidèles, mais se flétrissaient dès l'instant où ils cessaient de l'être.

On se souvient que les monuments druidiques servaient de moyen d'épreuve, et qu'on les appelle « pierres de la vérité ». Un concile tenu à Nantes, en 658, défend d'y déposer aucune offrande, et ordonne aux évêques de les détruire de fond en comble [1].

La fête de juin a lieu chaque samedi de ce mois, à quatre heures de l'après-midi. En arrivant au lieu de la réunion, on voit circuler, dans la foule, un jeune homme, plus beau, plus grand, plus endimanché que les autres, qui porte un nœud de rubans bleu, vert et blanc à la boutonnière; c'est le patron de la fête; les couleurs de ses rubans, chose très remarquable, étaient celles des druides, des bardes et des augures pour lesquels elles étaient [2], comme dans la pièce qu'on va lire, l'emblème de la paix, de la sincérité, et de la candeur. Celui qui présidait la fête précédente, a transmis son titre et sa charge au patron de la fête nouvelle, en lui accrochant, par surprise à la boutonnière, le nœud de rubans qu'il portait. Le nouveau patron se procurera de la même manière un successeur. En attendant, il choisit une commère, au doigt de laquelle il passe une bague d'argent, puis ils ouvrent tous deux la danse, aux applaudissements de la foule.

Ces danses n'offrent plus rien de particulier que la ronde finale autour du dolmen. Les paroles et l'air de cette ronde se sont conservés. C'est une églogue, un débat

[1] Lapides quos in ruinosis locis et silvestribus dæmonum ludificationibus decepti venerantur ubi et « vota vovent et deferunt, » funditus effodiantur (Concil. Nannet., ap. D. Morice. *Preuves de l'Hist. de Bretagne*, t. 1, col. 229).

[2] William Owen's, *bardism.*, p. 37, 39, 42.

amoureux entre le patron et la patronne de la dernière fête, qu'interrompt tout à coup, gaiement, le patron de la fête nouvelle.

Au coucher du soleil, les jeunes filles et les garçons reviennent par les bois et les prés, en se tenant par le petit doigt, selon une antique coutume, et l'on répète en chœur les dernières strophes de la chanson.

VI

SOUN FEST AR MIZ ÉVEN.

(Ies Kerné.)

ANN TAD-PAÉRON KOZ.

Eurvad d'hach-hui, kémérez, eur-vad d'hach a
[larann;
Dré gémenn ar garantez em onn deuet aman.

AR VAMM-BAÉRON.

Na vennet ked den iaouank, em onn dimézet d'hac'h,
Evid eur walen argand am euz bet digan-hac'h.

Dalet ho kwalen argant ha gan-hac'h kaset-hi,
N'em euz mui a garantez na 'vid hac'h na' vit hi.

Bet em euz bet ann amzer a zo d'in tréménet,
Neb a mousc'hoarzé d'in-mé mé hé garé meurbed.

Hogen deut éo ann amzer rendaéla ouz-in,
C'hoarzo d'in neb a garo, évid-onn na c'hoarzinn.

VI

CHANT DE LA FÊTE DE JUIN.

(Dialecte de Cornouaille.)

L'ANCIEN PATRON.

Bonheur à vous, ma belle commère, bonheur à vous ; c'est l'amour qui m'amène ici.

L'ANCIENNE PATRONNE.

Ne pensez pas, jeune homme, que je sois votre femme, pour une bague d'argent que j'ai reçue de vous.

Reprenez votre bague d'argent ; je n'ai plus d'amour ni pour vous ni pour elle.

Il a été un temps, mais ce temps est passé pour moi, où, pour un sourire, je donnais mon cœur.

Mais voici venues les années ; me sourira qui voudra ; quant à moi, je ne rirai plus.

ANN TAD-PAÉRON KOZ.

Gwech-all pé oann den iaouank me zougé ter zeien,
Unan wer hag unan glaz hag é-benn a oa gwenn.

Ann hini wer a zougenn inor va gémérez,
Oc'h hé c'harout em c'halon, hag enn gwir wirionez.

Ann hini wenn a zougenn rag héol ha goulou-dé,
Enn arouez glan garantez a oa tré hi ha mé.

Ann hini glaz a zougenn, da gahout peuc'h ataou;
Ha pa zellann diout-hi tennan huanadennaou.

Dilézet em onn, siouaz! siouaz! bréman gant-hi,
'Vel gand ar goulmik skanpenn é ma ar c'hoz
[kouldri.

ANN TAD-PAÉRON ALL D'AR VAMM-BAÉRON ALL.

Erru ann amzé névé enn dro, gand miz éven,
A zeu ann holl dud iaouank da valé, peb tachen.

Ar bleuniou barz ar prajou hiziou zo digoret,
Ha kalounou 'nn dud iouank ivé bep korn ar bed.

Sétu ar bleun é spern-gwenn, ha gant han eur c'houez-
[vad,
Hag al labouzed munud a zeu d'enembarat.

L'ANCIEN PATRON.

Autrefois, quand j'étais jeune homme, je portais trois rubans, un vert, un bleu, et un troisième, qui était blanc.

Le vert, je le portais en l'honneur de ma commère; car je l'aimais dans mon cœur, et bien sincèrement.

Le blanc, je le portais à la face du soleil et de l'aurore; en signe de l'amour pur qui était entre elle et moi.

Le bleu, je le portais, car je voulais toujours vivre en paix avec elle; et quand je le regarde, je pousse des soupirs.

Hélas! hélas! Je suis abandonné maintenant par elle, comme le vieux colombier par la petite colombe volage!

LE NOUVEAU PATRON A LA NOUVELLE PATRONNE.

Voici le temps nouveau de retour avec le mois de juin, le temps où les jeunes garçons et les jeunes filles s'en vont partout se promener ensemble.

Les fleurs se sont ouvertes aujourd'hui dans les prés, et les cœurs des jeunes gens aussi, en tous les coins du monde.

Voici que les aubépines fleurissent et répandent une agréable odeur, et que les petits oiseaux s'accouplent.

Deut-hui gan-in, dousik-koant, da valé d'ar c'hoa-
jou,
Ni a glévo ann avel kréno 'touez ann déliou ;

Ni a glévo ann avel kréno touez ann délio
Hag ann holl eined ken kaer beg ann gwé o kano;

Peb hini enn hé zonik, peb hini-enn hé don :
A rei fréalz d'hon spéred, lévénez d'hon c'halon.

Venez avec moi, douce belle, vous promener dans les bois; nous entendrons le vent frémir dans les feuilles;

Nous entendrons le vent frémir dans les feuilles et les oiseaux chanter gaiement à la cime des arbres;

Chanter chacun sa chansonnette, chacun à sa manière; ils charmeront notre esprit et réjouiront notre cœur.

L'AIRE-NEUVE.

ARGUMENT.

L'Aire-Neuve est par excellence la fête de l'agriculture. Lorsque la surface de l'aire n'est plus unie, et que les cailloux ou les crevasses défendent au rouleau qui doit y recueillir le blé, de glisser aisément ; le laboureur fait publier une aire-neuve. La veille du jour indiqué, quelques heures avant minuit, on voit des charrettes chargées de terre glaise et de barriques d'eau, se diriger en silence vers son habitation, et chercher derrière les arbres une position telle qu'elles puissent, au coup de minuit, s'élancer dans l'aire et gagner des rubans qui sont destinés aux premiers rendus.

Dès que l'aurore se lève, chaque cultivateur vient à tour de rôle déposer, sur l'aire, la terre dont sa charrette est pleine; puis on y verse de l'eau, et l'on fait galopper en cercle, parmi le mortier que produit ce mélange, des chevaux aux crins ornés de rubans aux couleurs éclatantes; il est des cantons où l'on dresse une table au centre de l'aire; sur cette table on place un fauteuil, on enlève la plus belle jeune fille de l'assemblée, on l'y fait asseoir, et on ne la délivre que sur la promesse de quelque gracieuse rançon.

Huit jours après, quand l'aire, suffisamment foulée par les pieds des chevaux, est séchée, on y danse pour l'apla-

nir et la fête recommence ; quelquefois des jeunes filles, portant sur la tête des vases remplis de fleurs, ouvrent ces danses par une ronde ; puis le biniou sonne, la bombarde y mêle ses notes plus sonores, et les chaînes des danseurs ne tardent pas à se mouvoir. Ces chaînes s'allongent insensiblement, se déployent, se croisent au gré des instruments et s'enlacent, se replient sur elles-mêmes, comme des serpents ; se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent et s'élancent avec une mesure parfaite.

Vers le soir, on se rend, au son de la musique, dans le verger voisin, pour assister aux luttes. Le fils aîné du paysan qui donne l'aire-neuve marche en tête en élevant triomphalement une croix que domine un chapeau neuf orné de velours, de brillants et de chenille, et d'où flottent au vent des rubans et des ceintures de laine de mille couleurs ; ce sont les prix ; souvent on y ajoute un mouton. La croix est plantée au milieu du verger, le mouton est couché à ses pieds; on forme une enceinte au moyen de pieux et de cordes; les juges du combat s'y placent, la foule reste à l'extérieur; les femmes et les jeunes filles apparaissent çà et là sur les arbres d'alentour, à demi cachées dans le feuillage.

Un premier champion se présente, il a les cheveux noués sur le derrière de la tête, un simple caleçon et les pieds nus; les enfants de douze à quinze ans luttent d'abord, puis les jeunes gens, et enfin les hommes. Le lutteur en entrant en lice s'empare de l'un des prix, fait le tour de l'enceinte en le tenant élevé, et si personne ne s'offre pour le lui disputer, il lui appartient. Mais on ne tarde pas à répondre au défi; les lutteurs s'approchent, commencent par se frapper dans la main en signe de bonne

amitié, s'adressent quelques mots à voix basse, puis ils se saisissent mutuellement, ils se pressent, ils s'épient, ils essaient de se donner le croc en jambe, ils s'enlacent parfois et tombent ensemble; mais pour qu'il y ait victoire proclamée, il faut que l'un des deux champions renverse l'autre sur le dos. Alors un des juges s'élance, prend le vainqueur dans ses bras et le montre à la foule qui le salue de ses bravos.

Les lutteurs de Bretagne ont toujours été célèbres; Scaliger appelle les Bretons « une race intrépide, habile dans l'art de la palestre grecque. » Nos lutteurs étaient autrefois entretenus aux frais de l'état; le connétable de Richemont, duc de Bretagne, en menait à sa suite lors de son voyage à Tours, et les fit lutter devant la cour de Charles VII.

A l'entrevue du camp du drap d'or, il y eut des luttes où les Anglais furent vainqueurs des lutteurs français, mais ils n'auraient pas été de force, disent les historiens, à le disputer aux Bretons.

Les luttes terminées, on revient danser et l'on ne se retire qu'au coucher du soleil.

Il est rare que chaque aire-neuve ne fournisse pas à nos poëtes le sujet d'une chanson nouvelle; nous en avons vu un exemple dans la ballade du marquis de Gwerrand. Nous allons en donner une autre, mais d'une nature moins tragique; elle se chante en Basse-Cornouaille.

VII

SOUN AL LEUR-NEVEZ.

(Ies Kerné-izel.)

Ma zud oa oet d'al leur nevé,
Ha mé d'ho heul da fest ivé !

D'al leur-né oant oet d'ar maner,
Fé vié bet gan in chomm d'ann ger !

Potred éno na vanké ket,
Na merc'hed koant, ho! ken-neubed ;

Strinko a réé ma c'halon
Kléout ar zonérien o son.

Ken wéliz eur plac'h o tansal,
Hi ken drant 'vel eunn durzunal,

Hé daoulagad ével glizin
War eunn bleun spern-gwenn d'ar vintin,

Hag hé ken glaz 'vel bleun- al-lin.
Hé dent ken kaer ével mein-fin ;

VII

CHANSON D'AIRE-NEUVE.

(**Dialecte de Basse-Cornouaille.**)

Les miens étaient allés à l'aire-neuve, et moi d'aller aussi avec eux, à la fête.

Ils étaient allés à une aire-neuve, au manoir; ce n'est pas moi qui serais resté à la maison!

Les jeunes garçons n'y manquaient point, croyez-le, ni les jolies filles non plus.

Mon cœur bondissait d'entendre les sonneurs sonner,

Quand je vis danser une jeune fille. Elle était aussi éveillée qu'une tourterelle;

Ses yeux brillaient comme des gouttes de rosée sur une fleur d'épine blanche, à l'aurore,

Et étaient bleus comme la fleur du lin; ses dents aussi belles que des pierres fines;

Hé zremm ken drant ha ken laouen.
Ha hi mont da zellet ouz-en,

Ha mé mont da zellet out-hi,
Ha mé mont goudé d'hi bédi,

D'hi bédi 'vid eur jabadaou
Ha ni war ann dachen hon daou !

Tremé oamp gand ann abaden,
Mé waské ar hi dornik wenn ;

Hi da c'hoarzin, c'hoarzin ken douz,
'Wit d'eunn el deuz ar baradouz;

Ha mé mont da c'hoarzin out-hi,
Ha né garann mui német-hi.

Mé iélo d'hi gwélet, hennoaz,
Eur voulouz gan-in, hag eunn groaz,

Eur voulouzen du hag hé groaz,
Prennet é foar Sant-Nikolaz,

Sant-Nikolaz, hon paéron braz,
A vo brao ar hi kougik noaz ;

Hag ouspenn, eur walen argant
Da voutad ar hi bézik koant,

Son air vif et joyeux; et elle de me regarder,

Et moi de la regarder, et moi d'aller, un peu après, l'inviter,

L'inviter pour un jabadao, et nous voilà en danse!

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche;

Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis;

Et moi de lui sourire, et je n'aime plus qu'elle.

J'irai la voir, ce soir, et lui porterai un velours et une croix,

Un velours noir avec sa croix, que j'ai achetés à la foire de Saint-Nicolas,

De Saint-Nicolas, notre grand patron [1]; cela fera bien sur son petit cou nu;

Et de plus une bague d'argent, pour mettre à son joli petit doigt,

[1] C'est celui des amoureux.

Da lakat out-han da vijou,
Ma zonjo d'imé wéc'higou.

O tont enndro a di ma dous,
Digont gan-in 'r c'himiner kouz ;

'R c'himiner kouz é meuz kaet,
Hag ar zon man en deuz saet.

Pour passer à son doigt, afin qu'elle pense à moi quelquefois.

En m'en revenant de chez ma douce, le vieux tailleur me rencontra;

J'ai rencontré le vieux tailleur, et il a fait cette chanson.

LA FÊTE DES PATRES.

ARGUMENT.

Comme l'âge mur et la jeunesse, l'enfance a sa fête particulière dans plusieurs cantons de la Bretagne; elle se célèbre à la fin de l'automne, et porte le nom de Fête des Pâtres.

Les parents amènent leurs enfants des deux sexes, de neuf à douze ans, au lieu du rendez-vous qui est en général la lande la plus vaste de la paroisse, celle où les petits pâtres mènent d'ordinaire leurs troupeaux : chacun porte avec soi du beurre, des vases remplis de lait, des fruits, des crêpes, tout ce qui peut flatter davantage le goût des enfants. On leur sert une belle collation, après laquelle ils dansent sous les yeux de leurs parents, jusqu'à la chute du jour. En revenant, le soir, ils répètent en chœur le vieux chant des pâtres. Que de fois ne l'avons-nous pas chanté nous-même dans notre enfance, alors que nous ne parlions d'autre langue que le Breton! Le voici, mais l'écho des montagnes lui manque.

VIII

SOUN POTRED-ANN-DENVED.

(Ies Kerné.)

Ha disul vintin pa zaviz mont da gas ma zaoud er
[mez,
Mé glevé va dousik kana hag hé anaiz dious hé moez,
Mé glévé va dousik kana, kana gé, war ar ménez,
Ha mé mont da zével eur zon o kana gant-hi ivez.

— Arç'henta gwec'h em euz gwélet, Mac'haidik-koant-
[va mestrez,
Oa oc'h ober hé fask kenta ébarz iliz ar parrez,
Ekreiz tré barz iliz Fouesnant étouez ar vugalé,
D'ann pred-zé é doa daouzek bloaz, ambao daouzek
[bloaz ivé.

Evel ar bleun mélen balan, pé vel eur rosennik-gwez,
'Vel eur rozen-gwez 'touez al lann, oaé-tré zho,
[va mestrez,
Tré oann bet gand ann oféren nemet sellt out-hi
[na rinn
Seul vuioc'h vui out-hi zellinn seul vuioc'h vui
[blijé d'in.

VIII

CHANT DES PATRES.

(Dialecte de Cornouaille.)

Dimanche matin, en me levant, en allant conduire mes vaches dans les champs, j'entendis ma douce chanter et la reconnus à sa voix; j'entendis ma douce chanter, chanter gaiement sur la montagne, et moi de faire une chanson pour chanter avec elle aussi.

—La première fois que j'ai vu la petite Mahaïte, ma belle maîtresse, elle faisait ses premières pâques, dans l'église de la paroisse, dans l'église de Fouesnant, avec les enfants de son âge. Elle avait douze ans alors, et j'avais douze ans aussi.

Comme la fleur jaune du genêt, ou comme une petite églantine, comme une églantine au milieu d'un buisson de lande, ma maîtresse brillait parmi eux; pendant tout le temps de la messe je ne fis que la regarder; tant plus je la regardais, tant plus elle me plaisait!

Mé 'm euz eur wéen 'l liorz va mamm a zo karget
[avalou,
Hag eunn dachennik glaz dindan, hag eur voden tro-
[war-drou,
Pa zeuio va dousik-koantik, va muia karet d'am zi,
Ni a iélo da zishéolia, va dous ha mé, dindan hi.

Ann aval rua ha dapinn ha rinn eur boked 'vit-hi,
Hag eur rozinil a garann a likiinn-mé enn hi,
Eur rozinilik gwall goenvet, abalamour d'am enkrez,
Rag n'em euz ket bet c'hoaz gant-hi eur bouch a wir
[garantez.

— Tavit gand ho son, va minon, tavit trumm, gand
[ho komzaou,
Ann dud o font d'ann oféren zo enn traon ouz hor
[sélaou,
Eur wech-all pa zeufimp d'al lann, ma emp hon
[unan hon daou,
Eur bouchig a wir garantez d'hoc'h a roinn, unan,
[pé zaou—

J'ai dans le courtil de ma mère, un pommier chargé de fruits, à ses pieds un gazon vert et un bosquet alentour, quand viendra ma douce belle, ma plus aimée me voir, nous irons, ma douce et moi, nous mettre à l'ombre dessous.

La pomme la plus rouge, je la cueillerai pour elle, et lui ferai un bouquet où je mettrai un souci; (cette fleur me plaît); un souci tout flétri, car je suis bien affligé, car je n'ai point encore eu d'elle un seul baiser d'amour pur.

— Taisez-vous, ne chantez plus, mon ami, taisez-vous bien vite. Les gens qui vont à la messe nous écoutent dans la vallée. Une autre fois, quand nous viendrons à la lande, et que nous serons tous deux seuls, un petit baiser d'amour pur je vous donnerai, et peut-être deux. —

LE LÉPREUX.

ARGUMENT.

La lèpre parut en Bretagne vers la fin du XIIe siècle ; tous ceux qu'elle frappait étaient retranchés de la compagnie des hommes ; on les renfermait dans des villes particulières, ils avaient leurs prêtres, leurs églises, leur cimetière, et formaient au milieu de la société, une société à part dont la douleur était le partage, et l'horreur la sauve-garde. Plus tard, quand le mal devint moins commun, on permit aux malades d'habiter à la porte des villes, d'y faire le commerce de fil et de chanvre et le métier de cordier, et on leur assigna des demeures à l'écart.

Dès que les premiers symptômes du mal se manifestaient, on se rendait processionnellement chez le lépreux comme s'il eût été réellement mort. Un ecclésiastique, en surplis et en étole, lui adressait quelques paroles de consolation, l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, le dépouillait de ses vêtements pour le revêtir d'une casaque noire, l'aspergeait d'eau bénite et le conduisait à l'église.

Le chœur était tendu de noir comme pour les enterrements; le prêtre, revêtu d'ornements analogues, montait à l'autel; le malade entendait la messe à genoux entre deux trétaux, couvert du drap mortuaire, à la lueur des cierges

funèbres; après l'office, le prêtre l'aspergeait de nouveau d'eau bénite, chantait le *libera*, et le menait à la demeure qu'on lui destinait, qui avait pour meubles un lit, un bahut, une table, une chaise, une cruche, et une petite lampe. On donnait en outre au malade un capuchon, une robe, une housse, un barillet, un entonnoir, des cliquettes, une ceinture de cuir et une baguette de bouleau.

Arrivé au seuil de la porte, le prêtre, en présence du peuple, l'exhortait encore à la patience, le consolait de nouveau, l'engageait à ne jamais sortir sans avoir son capuchon noir sur la tête et sa croix rouge sur l'épaule, à n'entrer ni dans les églises ni dans les maisons particulières, ni dans les tavernes pour acheter du vin, à n'aller ni au moulin ni au four, à ne laver ni ses mains ni ses vêtements dans les fontaines ou dans le courant des ruisseaux, à ne paraître ni aux fêtes ni aux pardons ni aux autres assemblées publiques, à ne toucher aux denrées dans les marchés qu'avec le bout de sa baguette et sans parler, à ne répondre que sous le vent, à ne point errer le soir dans les chemins creux, à ne point caresser les enfants, à ne leur rien offrir; puis il lui jetait sur les pieds une pelletée de terre, le bénissait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et revenait avec la foule.

Si le malade se mariait et avait des enfants, ils n'étaient point baptisés sur les fonts sacrés, et l'eau qui avait coulé sur leur tête, était jetée comme impure; s'il mourait, on l'enterrait dans sa demeure [1].

En Bretagne, on donnait à ces malheureux le nom

[1] Voyez, Sauvageau, *Coutumes de Bretagne*, t. 2, livre 2, chap. 98, et Ogée, *Dict. géograph. de Bretagne*, tome 1 introduction.

de Kakous, qu'y portent encore aujourd'hui les cordiers et les tonneliers, gens pour lesquels le peuple a conservé une sorte d'aversion et de mépris héréditaires.

Les kakous sont le sujet de plusieurs chansons populaires; il en est une qui doit être antérieure au xve siècle, époque où le fléau cessa de régner en Bretagne; elle nous a conservé les touchantes et poétiques doléances d'un jeune clerc atteint de la lèpre, et qui se voit délaissé par la jeune fille qu'il aime.

IX

AR C'HAKOUS.

(Les Tréger.)

ANN DEN IAOUANK.

Krouer ann env hag ann douar;
Montret va c'halon gant glac'har,
Kounan hed ann noz hag ann dé
D'am dousik koant, d'am c'haranté.

Mé zo war va gwélé chommet,
D'alc'het, sioaz! gand ar c'hlenved;
Mar vé va dousik a zeufé,
E berr-amzer am fréalzfé.

Evel gand ar gwérélaouen,
Goudé eunn nozvez a anken;
Mar zeufé ma dous d'am gwélet,
E venn gant hi dizoaniet.

Mar lakafé beg hé géno
War bordik hanaf va louzo,
Da évan goudé p'az affenn,
Gwéléet raktal é vizenn.

IX

LE LÉPREUX.

(Dialecte de Tréguier.)

LE JEUNE HOMME.

Créateur du ciel et de la terre, mon cœur est accablé de douleur; je passe mes jours et mes nuits à songer à ma douce belle, à mon amour.

La maladie, hélas, me tient cloué sur mon grabat; si ma douce petite venait, elle me consolerait bientôt.

Comme l'étoile du matin, après une nuit d'angoisse, si ma douce me venait voir, elle me soulagerait.

Si elle touchait du bout des lèvres les bords du vase de ma tisane, en buvant après elle je serais guéri à l'instant.

Ar galon a poa d'in roet,
Va muia karet, da viret,
N'em euz kollet na distroet,
Na laket da fall uz é-bed ;

Ar galon a poa d'in roet,
O va dousik koant, da viret,
Em euz mesket gand va hini,
Pini da hini, va hini ?

AR PLAC'H.

Piou a gomz ouz-in evel-zé,
Ha mé ken du hag eur bran é ?

ANN DEN IAOUANK.

Pa vec'h ken du vel eur mouar,
Gwenn-kan hoc'h d'ann hini ho kar !

AR PLAC'H.

Den iaouank, eur gaou a léret,
Va c'halon d'hoc'h, n'em euz roet ;
Ném euz ker mui ac'hanoc'h,
Eur c'hakous a ouzonn-mé hoc'h !

ANN DEN IAOUANK.

E vel eunn aval beg ar wéen
E ma kalon ar fémélen ;
Kaer vé ann aval da wélet,
Hag eur prenv é c'hreiz zo kuet.

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma bien-aimée, à garder, je ne l'ai perdu, ni distrait, ni mis à mauvais usage;

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma douce belle, à garder, je l'ai mêlé avec le mien; quel est le tien, quel est le mien?

LA JEUNE FILLE.

Qui est-ce qui me parle de la sorte, à moi, qui suis aussi noire qu'un corbeau?

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez plus noire qu'une mûre, vous seriez blanche pour qui vous aime!

LA JEUNE FILLE.

Jeune homme, vous en avez menti! je ne vous ai point donné mon cœur; je ne veux plus de vous, vous êtes lépreux, je le sais bien!

LE JEUNE HOMME.

A une pomme à la cime de l'arbre ressemble le cœur de la femme; la pomme est belle à voir, mais elle cache un ver dans son sein.

Evel eunn délien war ar brank,
E ma kéned ar plac'h iaouank;
Ann délien gouev war ann douar,
Ar c'héned ivé a ziskar.

'Vel ar bleun glaz diouz lez ar stank,
Ma garanté ar plac'h iaouank;
Ar bleunik a dro wéchigo,
Ar bleunik a dro a zistro;

Ar bleunik a dro wéchigo,
Karanté ar plac'h tro ato.
Ar bleun a iélo gand ann dour,
Ha gand ann ankoun ann traitour.

Mé a zo eur c'hloarégik paour,
Mé a zo mab da Iann kaour;
Béan onn bet tri bloa o studi,
Hogen bréman na inn ket mui.

Benn eunn nébeûd me iel enn dro,
Mé iel enn dro kuit dious ar vro;
Benn eunn nébeudik vinn maro,
Ha d'ar purkator mé iélo.

A une feuille sur la branche, ressemble la beauté de la jeune fille ; la feuille tombe à terre : ainsi déchoit la beauté.

A la fleur bleue du bord de l'étang, ressemble l'amour de la jeune fille;

La petite fleur tourne parfois; la petite fleur tourne et retourne;

La petite fleur tourne parfois, l'amour de la jeune fille tourne toujours.

L'eau entraînera la fleur, et l'oubli la mémoire des trompeurs.

Je suis un pauvre jeune clerc; je suis fils de Iann Kaour; j'ai passé trois ans à l'école, mais maintenant je n'y retournerai plus.

Dans un peu de temps je m'en irai encore, je m'en irai encore loin du pays; dans un peu de temps je serai mort, et m'en irai en purgatoire.

LA MEUNIÈRE DE PONTARO.

ARGUMENT.

Hévin, baron de Kymerc'h, était, en l'année 1420, seigneur du château de ce nom et propriétaire du moulin de Pontaro, chaumière à demi perdue dans un bouquet d'aunes et de saules, au fond d'un vallon, sur les limites de la paroisse de Bannalek, en Basse-Cornouaille. La chanson qu'on va lire, et qui est, de toutes nos chansons d'amour un peu anciennes, presque la seule dont on puisse assigner la date, parle expressément de ce baron. Elle a rapport à un meunier de Pontaro, qui enleva la belle d'un petit tailleur contrefait, la conduisit dans le moulin, et l'y retint sous la protection de son seigneur.

Les meuniers et les tailleurs sont ennemis déclarés; doués les uns et les autres de la faculté poétique, ils en usent pour se faire la guerre. La chanson qui suit doit être l'œuvre des premiers.

X

MILINÉREZ PONTARO.

(Ies Kerné-izel.)

E Vannalek zo'r pardon kaer
Lec'h ia merc'hed koant gad al laer.
Ha ma mel a drei :
Diga-diga-di,
Ha ma mel a ia,
Diga-diga-da.

Enon vé gwélet ar botred,
Gand hé kézek braz ha sternet,

Hag ho sakou a zo bluniçd
Evit dirollo ar merc'hed.

Guillaouik kromm, zo glac'haret,
Hi Fantik koant en deuz kolet.

— Kéménérik n'em fréalhet,
Ho Fantik koant é vo kaet.

X

LA MEUNIÈRE DE PONTARO.

(Dialecte de Basse-Cornouaille.)

A Bannalek il y a un beau pardon, où l'on vole les jolies filles.

Et mon moulin tourne :
Diga-diga-di.
Et mon moulin va,
Diga-diga-da.

C'est là qu'on voit les jeunes gens sur de grands chevaux enharnachés,

Avec des plumes à leurs chapeaux, pour séduire les jeunes filles.

Guillaouik le petit bossu est bien affligé, sa jolie Fantik, il l'a perdue.

— Petit tailleur, consolez-vous, votre jolie Fantik n'est point perdue.

Ma du-zé e mel Pontaro
Ar baron iaouank ar hi zro.

— Tok, tok, tok! o méliner,
Digas, ma dous Fantik d'ar ger!

— Némeurz gwélet ko tous Fanchon
Néméd eur wech mel ann baron;

Med eur wech aman tal ann pont,
Eur rozennik ar hé c'halon,

Gat hi eur c'hoef ken gwenn hag erc'h
Ha n'hi fa ket bet digan-hec'h,

Eur c'horf voulouz du 'nn hi herc'hen,
Ha han bordet gad argant gwenn;

Gat hi enn hi vrec'h eur panner,
Frezou ken mélen ha ken kaër!

Frézou deus jardin ar maner,
Bleuniou fin ar 'nn hě, kéméner,

'Nem sellt a ré é-banz ar ster;
Né oa vil, enn dail, na dister!

Haga gané kenn aliez;
— Mé garfé bud milinérez,

Mé garfé bud a greiz kalon
Milinérez mel ann baron. —

Elle est là-bas au moulin de Pontaro, en compagnie du jeune baron.

— Tok, tok, tok! ô meunier, ramène-moi ma douce Fantik!

— Je n'ai vu votre douce Fanchon, qu'une seule fois, au moulin du baron;

Qu'une fois, ici près du pont; elle portait une petite rose sur le cœur,

Et une coiffe plus blanche que neige, que vous ne lui avez pas donnée,

Et un corset de velours noir, galonné d'argent blanc;

Elle avait au bras une corbeille, pleine de fruits, si dorés et si beaux!

De fruits du jardin du manoir, ô tailleur! avec de fines fleurs pardessus,

Et elle se mirait dans la rivière, et vraiment elle n'était pas laide!

Et elle ne faisait que chanter:

— Je voudrais bien être meunière, meunière du jeune baron. —

— Miliner n'em godiset ket :
Ma Fantik koant d'in daskoret.

— Ha pa réfec'h d'in pemp-kant skoed,
Ho tous Fantik na pézo ket,

Na pézo ket ho tous Fanchon,
Chomm rei é mélin ann baron;

Ho tous Fantik n'a pézo ket,
Rag é ma gan-in gwalennet;

Chomm a rei gand 'nn otrou Iwenn,
A zo eur c'histen mad a zen. —

Milinérien zo potred gé,
Né réint mui némed kana 'nn-hé;

Hé a laré 'nn eur c'huitalat :
— Krampouez kag aman a zo mad !

Krampouez hag aman a zo mad !
Ha nebeudik euz peb sac'had ;

Ha nebeudik eur peb sac'had,
Hag ar merc'hed kempen erfad.
Ha ma mel a drei,
Diga-diga-di,
Ha ma mel a ia,
Diga-diga-da. —

— Meunier, ne vous moquez pas de moi ; rendez-moi ma jolie Fantik.

—Quand vous me donneriez cinq cents écus, vous n'auriez point votre Fantik,

Vous n'aurez point votre Fanchon, elle restera dans le moulin du baron ;

Votre Fantik point vous n'aurez, car je lui ai passé mon anneau au doigt ;

Elle restera dans le moulin de monsieur Hévin qui est un parfait chrétien d'homme ! —

Les garçons meuniers sont fort gais, ils ne faisaient plus que chanter ;

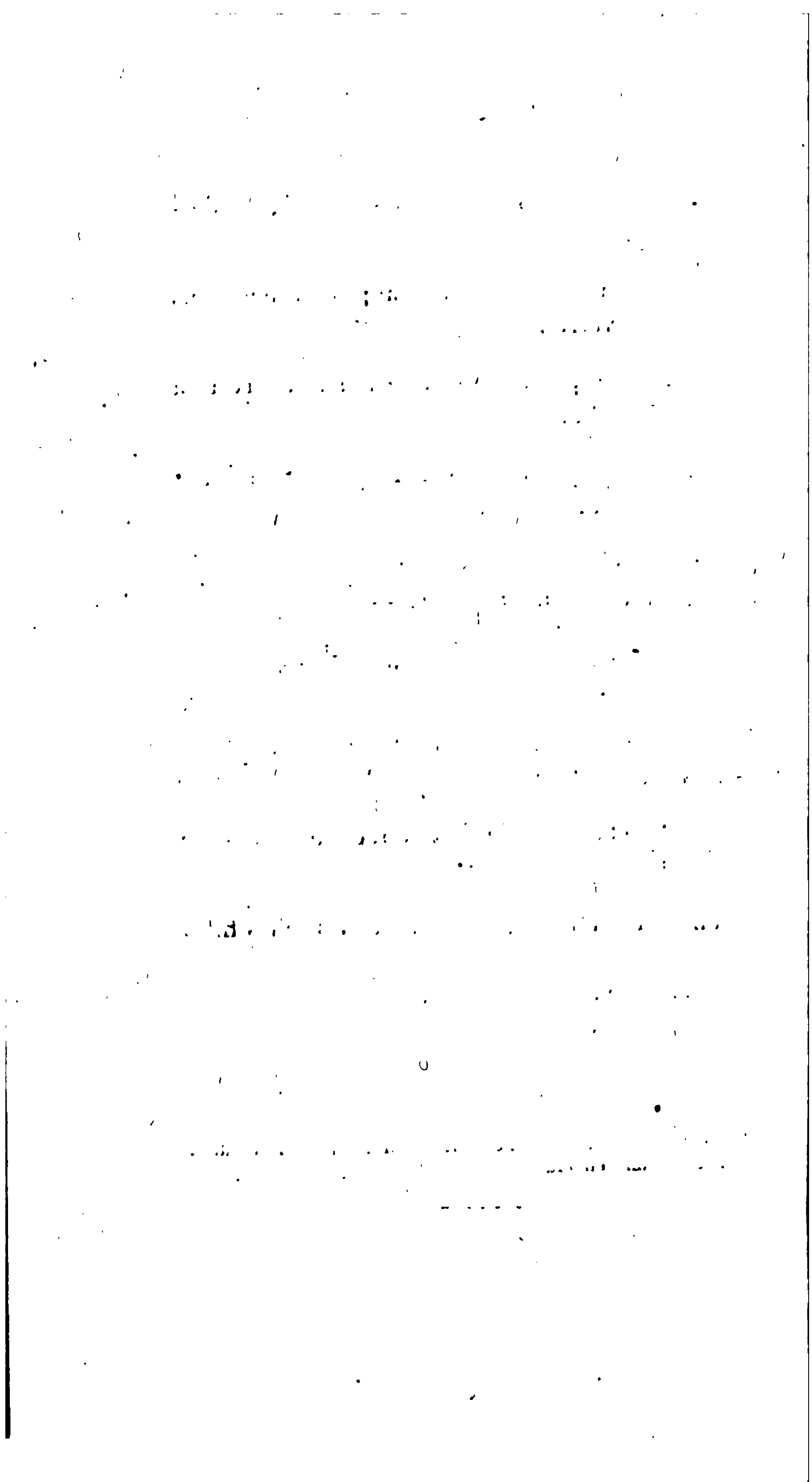
Ils chantaient et sifflaient toujours :
— Des crêpes et du beurre, c'est bon !

Des crêpes et du beurre c'est bon, et un peu du sac de chacun [1],

Et un peu du sac de chacun ! et les jolies filles aussi.

Et mon moulin tourne,
Diga-diga-di,
Et mon moulin va,
Diga-diga-da. —

[1] Allusion à l'habitude des meuniers de prélever un droit sur le blé qu'on leur donne à moudre.



LE MAL DU PAYS.

ARGUMENT.

Un jeune paysan des montagnes d'Arès, embarqué comme matelot, à bord d'un bâtiment de guerre, fut atteint du mal du pays, et l'on fut contraint de le laisser à quelques lieues de Bordeaux, où il mourut de chagrin et de misère, sur la paille, dans une étable.

Cet amour pour le lieu natal est un des sentiments qui inspirent le plus, chaque jour, nos poëtes populaires. Il n'est pas de conscrit qui ne fasse composer sa chanson d'adieu à sa maîtresse et à sa famille, en quittant la Bretagne : il y en a des milliers sur ce sujet ; toutes sont pleines de cœur mais non de poésie : le matelot des montagnes fit lui-même la sienne ; c'est un de ses camarades de bord qui l'a conservée et répandue dans le pays.

Nous tenons ces détails d'un paysan de la paroisse de la Feuillée, sous la dictée duquel nous l'avons écrite ; il l'avait apprise lui-même d'un vieux garçon meunier, ami d'enfance du matelot, qui, s'il vivait encore, aurait plus de cent cinquante ans aujourd'hui.

XI

ANN DROUG-HIRNEZ.

(Ies Kerné.)

Savet prim ann ankrou, chétu ann flik-ha-flok;
Krenvad ra ann avel mont a réomp kaer a-rog;
Stina rant ann gwéliou, ann douar a bella,
Va c'halon, siouaz d'in, né ra med huanada.

Kénavo neb a m'c'har em 'parrez tro war-dro,
Kénavo, dousik paour, Linaik, kénavo,
A'r c'himiad ma rann d'id, ken évid da kuitat,
Martézé, siouaz-d'in, da viken, évit mad.

'Vel d'eunn eznik tapet gand eur sparfel, er c'hoad
Démeuz kic'hen hé far pé oant en em barat,
Meuz ket kalz a amzer da zonjal d'am e'hlac'har
Ker buhan am lamer digand éneb am' c'har.

Evel d'eunn oan a zen pelléet deuz hé vamm,
N'azéann oc'h wélo, loskal klemmou estlamm,
Ma zaou-lagad bépred troet trések ar plas
Elec'h oud-d-é chommet, va minonézik braz.

XI

LE MAL DU PAYS.

(Dialecte de Cornouaille.)

Déjà les ancres sont levées; voici le *flik-ha-flok*, le vent devient plus fort; nous filons rapidement; les voiles s'enflent; la terre s'éloigne; hélas! mon cœur ne fait que soupirer.

Adieu à quiconque m'aime, dans ma paroisse et aux environs; adieu, pauvre chère petite, Linaïk, adieu! je te fais ces adieux en te quittant; peut-être, hélas! est-ce pour toujours!

Comme un petit oiseau enlevé dans le bois par un épervier d'auprès de sa compagne, dans la saison où ils s'accouplaient, je n'ai guère le temps de songer à l'étendue de mon malheur, si vite l'on m'enlève à qui m'aime.

Comme un mouton qui tète éloigné de sa mère, je ne cesse de pleurer et de pousser des gémissements, les yeux toujours tournés vers le lieu où tu es restée, ô ma douce amie!

Pelloc'h va zaou-lagad na weljont német mor,
A grén adindan onn, a lamm hag a zigor,
Ha paz-éann da zonjal, ma achuet gan-é,
Ha mé enn déon a mor, em strinka ra d'ann é.

Pa zéuiz tré el lestr va estlamm a oa braz
Gwélet eur sort kastel ó vralla war mor glaz;
Péwar-ugent kanon, daou-ugent a bep tu
Ho c'horf briziet enn gwenn pintet gand liwach du;

Ann od ével eur c'helc'h, enn dro pell diouz é,
O ranna enn daou du, ar mor braz hag ann é.
Ha begik ann gwernou, huelloc'h deuz ann dour
Ha n' d-éo deuz ar véred pégen huel hon tour.

Gwelt hoc'heuz war ar roz enn dro d'ar raden glaz,
O deuz skloummed awalc'h koulz a ed, 'vel eur groaz,
Enn dro d'eunn gwern a zo aliésoc'h a gorden
Ewid a neuden zo enn-dro d'ar radénen.

Allaz! ar Vrétoned zo leun a velkoni! —
Mévélet ra ma fenn, né hallann sonjal mui.
Va c'halon a zigor; 'nn-aner rann ar zon-ma,
Martézé, siouaz-d'in, n'em c'hléfet hé kana!

Bientôt mes yeux ne verront plus que la mer, qui tremble sous moi, qui bondit et qui s'ouvre, qui, lorsque je pense que tout est fini pour moi, et que je suis au fond de l'abîme, me relance au ciel.

Quand j'entrai dans le vaisseau, mon étonnement fut grand de voir une espèce de château balancé sur la mer bleue; quatre-vingts canons, quarante sur chaque bord, tachetés de blanc et peints en noir;

Le rivage comme un cercle alentour, loin de moi, séparant en deux la grande mer et le ciel; et l'extrémité des mâts, plus élevée au-dessus de l'eau que ne l'est notre tour, si haute qu'elle soit, du sol du cimetière.

Vous avez vu sur la colline, autour de la fougère verte, des fils sans nombre croisés en long et en travers; il y a plus de cordages autour d'un mât qu'il n'y a de fils autour d'un pied de fougère.

Hélas! les Bretons sont pleins de tristesse!—Ma tête tourne; je ne puis songer plus longtemps; mon cœur s'ouvre; c'est en vain que je fais cette chanson; peut-être, hélas mon Dieu! ne me l'entendrez-vous jamais chanter!



Les quatre chansonnettes qu'on va lire sont des modèles d'un genre où excellent les kloer Bretons ; nous les avons choisies dans les quatre dialectes, de Tréguier, de Vannes, de Cornouaille et de Léon, afin de mettre le lecteur à même de comparer entre elles les poésies érotiques de chacun de ces pays. La troisième est antérieure à la fin du dernier siècle, car elle fait mention des seigneurs de Ponkalek, famille qui, depuis cette époque, a quitté la Basse-Cornouaille; les autres doivent l'être également, nous ayant été chantées dans notre enfance par des personnes d'un âge avancé; mais il nous serait impossible de déterminer d'une manière précise la date d'aucune d'elles.



XII

AR C'HLOAREK PAOUR.

(Ies Tréger.)

Va boto-koad m'euz kollet, roget va zreidigo,
O vont da heul va dousik d'ann parko d'ar c'hoajo;
Pa vé ann glao, ann grizil, ann erc'h war ann douar,
Kément-zé né ket eunn harz, da zaou zen a 'nemgar.

Va dousik a zo eur plac'h iaouank-flamm ével d-en,
Né deuz ket c'hoaz seiztek bloa, eur plac'h koant ha
[ru-benn;
Gant hé sello leun a dan, hé gomzo ken minon,
'Meuz kéméret eur prizon da lakat va c'halon.

Né ouffenn-mé da bétra hé hévélébéket,
Mar d-é d'ar rozennig-wenn zo roz-Mari hanvet?
Perlézénik ar merc'hed, bleunik liz ar bleunio
Hirio ma o tigori ha war c'hoaz é serro.

XII

LE PAUVRE CLERC.

(Dialecte de Tréguier.)

J'ai perdu mes sabots et déchiré mes pauvres pieds à suivre ma douce dans les champs, dans les bois; la pluie, le grésil et la glace ne sont point un obstacle à l'amour.

Ma douce est jeune comme moi; elle n'a pas encore dix-sept ans; elle est fraîche et jolie; ses regards sont pleins de feu, ses paroles charmantes; c'est une prison où j'ai enfermé mon cœur.

Je ne saurais à quoi la comparer; sera-ce à la petite rose blanche, qu'on appelle rose Marie? petite perle des jeunes filles; fleur de lis entre les fleurs, qui s'ouvrent aujourd'hui et qui se fermeront demain.

Mé a zo bet, va dousik, hoc'h ho taramprédet,
Kéit a ma vé ann éostik, kréiz ar spern-gwenn
[kousket;
Pa fell d'éan paouéan teu ann dréin d'hé bikan,
Neuzé zav war beg ann brank hag é teu da ganan.

Mé a zo vel ann estik; pé vel ann anaon
É kréiz tan ar purkator o c'hortoz hé lévon,
Achuet éo ann termen ha ann dévez deuet,
Ma ieffenn 'tré barz ho ti, gand ar Vazvalaned.

Va stéréden zo kaled, va stad zo dinatur,
Né meuz bet barz ar bed-ma némed displijadur,
Né meuz na kar na minon, sioaz, na mamm na tad,
Na kristen war ann douar hag a garfé va mad;

Né deuz den barz ar bed-ma aboé mé d-onn deuet,
A zo bet diwar ho penn, kément gwec'h tamallet;
Rak-sé war benn va daou-lin, hag enn hano Doué,
Ho pédann-mé da gahout ouz-ho kloarek trué!

Je suis venu vous visiter, ma douce, à l'heure où le rossignol repose au milieu du buisson d'aubépine; quand il veut s'endormir, les épines le piquent, alors il s'élève à la cime de l'arbre et se met à chanter.

Je suis comme le rossignol; ou comme une âme dans les flammes du purgatoire, qui attend sa délivrance; le terme est échu, et le jour venu où j'entrerai dans votre maison, en compagnie des Bazvalan.

Mon étoile est fatale, mon état est contre nature; je n'ai eu dans ce monde que des peines à endurer; je n'ai ni parents, ni amis, hélas! ni père, ni mère; nul chrétien sur la terre qui me veuille du bien;

Il n'y a personne qui ait eu autant à souffrir à votre sujet que moi depuis ma naissance; aussi, je vous supplie à deux genoux, et au nom de Dieu, d'avoir pitié de votre clerc!

XIII

MELLÉZOUROU ARC'HANT.

(Ies Gwenned.)

Chileuet holl, o chileuet,
Ur zonik néué zo sauet.

Ar Varc'hait doc'h Gerglujar,
Probikan plarc'h a oa enn douar.

Hag hé mamm a laré d'éhi :
— Mac'hait keh, koantik hoc'h-hui ?

—Pétra vern d'eing bud é-ken brao,
Pa n'am ziméiet ked atao ?

Pa vé ann avalen é ru,
Red eu hé gutul, ha doustu !

Koéi ra doc'h ar wen ann aval,
Ma na gutuler ia da fall.

XIII

LES MIROIRS D'ARGENT.

(Dialecte de Vannes.)

Écoutez tous, écoutez ! Voici une chanson nouvelle.

Elle a été faite sur Marharït de Kerglüj, la plus gentille jeune fille qui fût au monde.

Et sa mère lui disait :
— Ma chère petite Marharït, comme vous êtes jolie !

— Eh ! que me sert d'être si jolie, puisque vous ne me mariez pas ?

Quand la pomme est rouge, il faut qu'on la cueille, et bien vite !

La pomme tombe de l'arbre et se gâte, si on ne la cueille pas.

— Me merc'hik koant, n'em fréalhet,
Abenn ur bloé é vec'h dimet.

— Ha mar varvann arog ur bloé?...
Hui po glac'har braz goudé-zé!

Mar varvann-mé arog ur bloé
Mé laket enn eunn bé néué.

Laket tri boked ar me bé
Unan a roz ha diou loré.

Pa zéi ré zimet d'er véred
E kémérint bop ur boked,

Hag é larint 'nn éil d'égilé :
—Chétu eur plarc'h ieuank amé

Pini a zo maru 'nn hi c'hoant,
Da zoug er miroueréu argant. —

Ar ann hent braz kent me laket,
Kloc'h éid-onn né zono ket;

Kloc'h ar enn deuar ne zono ket,
Bélek d'am c'herc'het ne zei ket. —

— Ma belle enfant, consolez-vous, dans un an je vous marierai.

— Et si je meurs avant un an?... Vous aurez bien du chagrin après !

Si je meurs avant un an, mettez-moi dans une tombe nouvelle.

Placez trois bouquets sur ma tombe, un de rose et deux de laurier.

Quand les fiancés viendront au cimetière, ils prendront chacun un bouquet,

Et ils se diront l'un à l'autre : — Voici la tombe d'une jeune fille

Qui est morte du désir de voir briller sur sa coiffe de noces les petits miroirs d'argent. —

Creusez plutôt ma fosse, au bord du grand chemin; cloche pour moi ne sonnera;

Cloche pour moi ne sonnera sur terre; prêtre ne viendra me chercher. —

XIV

KROAZ ANN HENT.

(Ies Kerné.)

Einig a gan er c'hoad huel ;
Ha mélénik hé ziou-askel;
Hé galonik ru, hé benn glaz;
Einig a gan beg ar wéen braz.

Abrédik mad éo diskennet
War lézen treuzou hón oaled,
Kéit a ma oann gant ma fater :
— Einik mad pétra a glasker? —

Kémend a c'hériou deuz laret,
M'ez euz rozennou 'nn eur boched :
— Kéméret eunn dous, va minon,
A lakai laouen ho kalon. —

XIV

LA CROIX DU CHEMIN.

(Dialecte de Cornouaille.)

Un petit oiseau chante au grand bois; jaunes sont ses petites ailes, son cœur rouge, sa tête bleue; un petit oiseau chante à la cime du grand arbre.

Il est descendu de bien bonne heure sur le bord de notre foyer, comme je disais mes prières;
— Bon petit oiseau, que cherchez-vous? —

Il m'a tenu autant de doux propos qu'il y a de roses dans un buisson. — Prenez une compagne, mon ami, qui réjouisse votre cœur. —

Gwélet ém'euz tal kroaz ann hent
Dilun eur plac'hik 'vel ar zent;
Mé iel disul d'ann oféren,
Hag hé gwélinn war ann dachen.

Ma hé daou-lagad enn hé fenn
Skléroc'h éged dour 'nn eur wéren,
Hag hé dentigou net ha gwenn
Zo kaéroc'h éget perlézen.

Hé daou-zorn hag hé diou-chod ru,
Gwennoc'h get lez 'red er pod du;
Ia! mar hé gwélfec'h, va minon,
Laouen a zeufé ho kalon.

P'am béfé kémend a vil skoed,
Hag en deuz 'nn otrou Ponkalek,
Ia! m'am béfé eur mein-gleuz aour,
Ma n'em euz ar plac'h mé zo paour.

Na pa zafjé war treuz hon nour,
E-lec'h raden glaz, bleuniou aour,
Na pa zafjent léiz ma liorz,
Ma n'em euz ma dous, né rann fors.

Kément tra deuz hé lézen gret;
Ann dour deuz ar feunten a red,
Ann dour ia d'ann traon, d'ann izel,
Ann tan d'ann env, ha d'ann huel;

J'ai vu près de la croix du chemin, lundi, une jeune fille belle comme les saints ; dimanche j'irai à la messe, et je la verrai sur la place.

Ses yeux sont plus clairs que l'eau dans un verre ; ses dents, blanches et pures, plus brillantes que des perles.

Et ses mains et ses joues fraîches, plus blanches que le lait qui coule dans le vase noir ; oui ! si vous la voyiez, doux ami, elle charmerait votre cœur.

Quand j'aurais autant de mille écus qu'en a le sire de Ponkalek ; oui ! quand j'aurais une mine d'or, sans la jeune fille, je serais pauvre.

Quand même il croîtrait au seuil de ma porte, au lieu de verte fougère, des fleurs d'or ; quand j'en aurais plein mon courtil, peu m'importerait sans ma douce.

Chaque chose a sa loi ; l'eau coule de la fontaine ; l'eau descend au creux du vallon ; le feu s'élève et monte au ciel ;

Ar c'houlm a c'houl eunn neizik klouz,
Ar c'horf maro a c'houl eur fouz,
Hag ann éné ar baradouz,
Ha mé ho kalonik, ma dous.

Me a iélo bep lun vintín,
D'a groaz ann hent war ma daoulin;
Mé a iélo d'ar groaz névé,
Abalamour d'am c'haranté.

La colombe demande un petit nid bien clos ; le cadavre demande une tombe, et l'âme le paradis; et moi votre cœur, chère amie.

J'irai tous les lundis matin, sur mes genoux, à la croix du chemin ; j'irai à la croix nouvelle, en l'honneur de ma douce amie.

XV

ANN DROUK-RANS.

(Ies Léon.)

ANN DEN IAOUANK.

Ma ouffenn-mé skriva ha lenn, ével a ouzounn rummel,
Mé a réfé eur zon névez, eur zon, ha n'ez vinn ket
[pell!

Mé wel erru, ma mestrezik, dont ara trések hon ti;
Mar c'hallann-mé kahout ann tu, méa brézégo out-hi.

— Droukliwet, va mestrézik koant, droukliwet-
[braz ho kavann,
Aboé m'euz ho kwelt enn pardon, é viz névez
[diwézan.

AR PLAC'H.

Ha pa'z vinn-mé ta, den iaouank, ha pa'z vinn-mé
[droukliwet!
Ann derzien braz zo bet gan-in, abaoé pardon 'Fol-
[goet.

XV

LA RUPTURE

(Dialecte de Léon.)

LE JEUNE HOMME.

Si je savais écrire et lire comme je sais rimer, je ferais une chanson nouvelle, une chanson et bien vite !

Voici venir ma petite maîtresse, elle se dirige vers notre maison ; si j'en puis trouver l'occasion, je lui parlerai.

— Je vous trouve changée, ma jolie petite maîtresse, bien changée, depuis la dernière fois que je vous vis au pardon du mois de mai.

LA JEUNE FILLE.

Et quand cela serait, jeune homme, et quand je serais changée ! j'ai eu une grosse fièvre depuis le pardon de Notre-Dame du Folgoat.

ANN DEN IAOUANK.

Deuit c'houi gan-in, va mestrez, deuit tré el liorz
[gan-in,
Mé ziskei d'hoc'h eur rozen-gwez éno touez all
[lonzou fin.

Ken gé ha ken brao oé éno, hag hen savet war ann
[bod!
Diriao-beuré pa hé c'haviz oé ker ru 'vel ho tiou-
[chod.

'M boa lavaret d'hoch serra mad, tor ho kaloun, ma
[mestrez,
Na vizé éed ann dud é-barz, 'touez all louzou hag ar
[frez;

Ha né c'heuz ket sentet ouz-in, ha c'heuz hi laosket
[digor,
Sétu gwenvet ar rozen-gwez, kollet ho kéned gan
[é-hoc'h.
Ar garantez hag ar rozen braoa bleuniou ar bed-men,

Bleunvi a rint koenvi a rint, kerkoulz ann eil hag
[é-benn.

'Nn amzer omp bet o n'em garout, né deuz ket badet
[gwall bell,
Tremen en deuz great, plac'h iouank, ével eunn
[barrad avel.

LE JEUNE HOMME.

Venez avec moi, ma petite maîtresse, entrons ensemble dans le courtil, je vous y ferai voir une fleur d'églantine parmi les fines herbes.

Elle brillait si gaie et si belle sur sa tige! jeudi matin, quand je la trouvai, elle était rose comme vos joues.

Je vous avais dit, ma belle, de bien fermer la porte de votre cœur, afin que personne n'y entrât, au milieu des fleurs et des fruits;

Et vous ne m'avez pas écouté; et vous l'avez laissée ouverte, et voilà que la fleur d'églantine est flétrie, que votre beauté est détruite.

L'amour et la rose sont les plus belles fleurs de ce monde, elles fleurissent et se fanent aussi bien l'une que l'autre.

Le temps où nous nous sommes aimés, n'a guère duré, jeune fille; il a passé comme un coup de vent.

LES HIRONDELLES.

ARGUMENT.

Cette charmante chansonnette, qui couronnera la seconde série de ces chants populaires, pourra servir de contraste à l'horrible ballade du poëte Loïz Kam, et comme elle, prouver que le génie poétique est loin d'être éteint parmi les Bretons.

On l'attribue à deux jeunes paysannes, deux sœurs; toutes deux, pourtant, se défendent d'abord vivement de l'avoir composée (c'est l'usage); puis, si on continue de les presser de questions, elles s'en attribuent l'une à l'autre l'honneur, et si on les presse davantage, elles finissent par avouer, en tremblant, qu'elles l'ont faite ensemble. Le lecteur, nous le supposons, ne leur en saura pas mauvais gré.

XVI

ANN GWENNILIED.

(Ies Kerné-izel.)

Tré ma gérik hag ar maner,
Eur vinozénik a gaver ;

A zo kavet eur vinozen ,
Léc'h a zo eur boched spern-gwenn ;

Ha han karget a boukédou
Hag a bliz d'a mab ann otrou.

Mé garfé but bleun é spern-gwenn,
Ha but tapet gand hé zorn wenn ,

But tapet gand hé zornik wenn
Gwennoc'h hag ann bleunik spern-gwenn ;

Mé garfé but bleun é spern-gwenn,
Ha but laket ar hé varlen.

XVI

LES HIRONDELLES.

(Dialecte de Basse-Cornouaille.)

Il y a un petit sentier qui conduit du manoir à mon village ;

Un sentier sur le bord duquel on trouve un buisson d'aubépine

Tout chargé de fleurs, qui plaisent au fils du Seigneur.

Je voudrais être une fleur d'aubépine, qu'il me ceuillît de sa main blanche,

Qu'il me ceuillît de sa petite main blanche, plus blanche que la fleur d'aubépine.

Je voudrais être une fleur d'aubépine, pour qu'il me plaçât sur son cœur.

Mont a ra kuit digen omp-ni ;
Pa za ann goan tré barz ann ti

Mont a ra kuit trések Broc'hall,
'Vel ann gwennlied 'nn eur nijal.

Pa zistro ann amzer névé,
Distroi ra dréman adarré ;

Pa zav ann bleuniou ér prajou,
Hag ann bleun kerc'h barh ann parkou ;

Ha pa gan ann pintérigou,
Ken koulz hag al linérigou ;

Dont a ra da heul ar festou,
Dont a ra c'hoaz d'hon pardonniou.

Mé garfé gwelt é bep amzer
Bleuniou ha festou barh ann ger,

Ha gwélet ann gwennilied
O nijal tro zréman bépred,

Mé garfé ho gwélet nijal
Bépred é veg hon chiminal.

Il s'éloigne de nous, quand l'hiver entre au logis ;

Il s'en va vers le pays de France, comme les hirondelles dans leur vol.

Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous ;

Quand les bleuets naissent dans les prés, et que l'avoine fleurit dans les champs ;

Quand chantent les pinsons et les petits linots ;

Il revient à la suite des fêtes ; il revient pour nos pardons.

Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison,

Et voir les hirondelles voltiger par ici, toujours,

Je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée.

TROISIÈME PARTIE.

—

CHANTS RELIGIEUX.

TRÉDÉ DARN.

KANAOUENNOU.

TROISIÈME PARTIE.

CHANTS RELIGIEUX.

LA FÊTE DES MORTS.

ARGUMENT.

C'est le triste *mois noir* (novembre) qu'a choisi l'Eglise pour songer aux morts et prier pour eux. Le soir de la fête de tous les Saints, le cimetière est envahi par la foule, qui vient s'agenouiller tête nue sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts, remplir d'eau bénite le creux de leur pierre, ou, selon les localités, y faire des libations de lait. Cependant l'office commence et se prolonge ; les cloches ne cessent de tinter durant toute la nuit, et quelquefois, à l'issue des vêpres, le recteur, suivi de son clergé, fait processionnellement, à la lueur des flambeaux, le tour du cimetière, en bénissant chaque tombe. Dans aucun ménage, cette nuit, la nappe n'est ôtée de dessus la table ni le souper desservi, car les âmes viendront en prendre leur part; on se garde bien aussi d'éteindre le feu du foyer; elles doivent s'y chauffer comme durant leur vie.

Lorsque l'office du soir est terminé, que chacun a regagné sa demeure et quitté la table, pour l'abandonner aux morts, et que l'on est sur le point de se mettre au lit, on entend à la porte des chants lugubres mêlés au bruit du vent. Ces chants sont ceux des âmes, qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse, pour demander des prières.

I

KANAOUEN ANN ANAON.

(Ies Kerné.)

Han Tad ar Mab ar Spéred-glan !
Iéc'hed mad d'hoc'h tud ann ti-man,
Iéc'hed mad d'hoc'h war boez hon fenn,
'Vit ho lakat holl er béden.

Pa sko ar Maro war ann nor,
Chomm kalon ann holl 'nn eur c'hren mor,
Da doull ann nor pa zeu 'r maro,
Piou gand ar maro a iélo?

Hogen, na véet ket souézet,
Da doull ho tor mar ded-omp digwet,
Jézus en deuz hon digaset,
D'ho tihuna mar d-hoc'h kousket ;

D'ho tihuna, tud ann ti-man,
D'ho tihuna, braz ha bihan :
Mar deuz, siouaz, truez er bed
Enn hano Doué hor skouret.

I

LE CHANT DES AMES.

(Dialecte de Cornouaille.)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Bonne santé, gens du logis; bonne santé nous vous souhaitons. Mettez-vous tous en prières.

Quand la Mort frappe à la porte, tous les cœurs tremblent d'épouvante; quand la mort se présente à la porte, qui doit-elle emporter?

Mais, vous, ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte; c'est Jésus qui nous envoie vous éveiller, si vous dormez;

Vous éveiller, gens de cette maison; vous éveiller, grands et petits; s'il est encore, hélas! de la pitié dans le monde, au nom de Dieu! secourez-nous.

Breudeur, kérent ha minoned,
'Nn hano Doué hor chilaouet!
Enn hano Doué hor skouret!
Mar deuz, siouaz, truez er bed.

Gand ar ré hon euz-ni maget,
Ed-omp pell-zo ankou nac'het,
Gand ar ré hon euz-ni karet,
Hep truez, ed-omp dilézet.

Ma map, ma merc'h, c'hui zo kousket
War ann plun dous ha blod meurbed,
Ha mé ho tad, ha mé ho mamm,
Er purkator é-kreiz-ar flamm.

C'hui zo 'nn ho kwélé kousket aez,
Ann anaon paour zo diaez,
C'hui zo 'nn ho kwélé kousket mad,
Ann anaon paour zo divad.

Eul licher wenn ha pemp planken,
Eunn torchen plouz dindan ho penn,
Ha pemp troated douar war ho kéin,
Chétu holl madou ar bed-men.

Ni zo enn tan hag enn anken,
Tan dindan hon, tan war hon fenn,
Tan war laé, ha tan d'ann traon ;
Pédit évid ann anaon!

Frères, parents, amis, au nom de Dieu! écoutez-nous! au nom de Dieu! secourez-nous, s'il est encore de la pitié dans le monde.

Ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plume bien doux, et moi, votre père, et moi, votre mère, dans les flammes du purgatoire.

Vous reposez là mollement, les pauvres âmes sont bien mal; vous dormez d'un profond sommeil, les pauvres âmes veillent dans les souffrances.

Un drap blanc et cinq planches, un sac de paille sous la tête et cinq pieds de terre par-dessus, voilà tous les biens de ce monde.

Nous sommes dans les flammes et l'angoisse; feu sur nos têtes, feu sous nos pieds, flammes en haut, flammes en bas; priez pour les âmes!

Gwéchall pé oamp é-barz ar bed,
Ni boa kérent ha minoned;
Hogen bréman éd-omp marvet
Kérent, minoned, nideuz ket.

Enn hano Doué, hor skouret!
Pédit, ar verc'hez benniget
Da skula 'l lom hé lez prizuz,
War ann anaon hirvouduz;

Mez deuz ho kwélé trumm lammet,
War ho taou-lin noaz emstrinket,
Német mar d-hoc'h kouet er c'hlenved,
Pé gand ar maro kent galvet.

Jadis, quand nous étions au monde, nous avions parents et amis ; aujourd'hui, que nous sommes morts, nous n'avons plus de parents ni d'amis.

Au nom de Dieu ! secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son précieux lait sur les pauvres âmes en peine ;

Sautez vite de votre lit, jetez-vous sur vos deux genoux nus ; à moins que vous ne soyez malade ou déjà appelé par la mort.

LÉGENDE DE SAINT RONAN.

ARGUMENT.

Ronan vivait sous le règne de Gradlon, chef Cambrien qui avait suivi Maxime et Konan Mériadek en Armorique, au ve siècle. Nous ne savons si l'on doit croire avec quelques historiens que Gradlon ait travaillé à l'œuvre de la destruction du druidisme de concert avec saint Gwenolé, saint Kaourantin et saint Ronan. Ce qui paraît constant, c'est que le druidisme existait encore au siècle suivant; il a même laissé de si profondes traces en Bretagne, que ses cérémonies se sont mêlées à celles de la fête des saints personnages qui ont le plus contribué à l'abolir; ainsi, on fait tous les sept ans processionnellement le tour des monuments druidiques qui se trouvent sur la montagne, au flanc de laquelle s'élevait dans la forêt de Nevet l'ermitage de saint Ronan; ses reliques et son image y sont portées sur un brancard richement paré, comme l'était, sur un chariot attelé de deux génisses blanches, autour de la forêt sacrée, la statue de cette déesse des Bretons, dont parle Tacite.

La légende populaire que nous donnons, nous paraît d'une haute antiquité, même dans sa forme actuelle; on remarquera qu'en décrivant les funérailles du saint et le lieu où il est enterré, le poëte ne fait aucune mention de l'église qu'on éleva, au XIIe siècle, sur son tombeau; point très important, et qui peut faire croire qu'elle est antérieure à la fondation de cette église.

II

BUHEZ SANT RONAN.

(Ies Kerné.)

Ann otrou Ronan benniget
Enez Erin a oa savet,
Bro-zaoz enn tu-all d'ar mor glaz
Demeuz a benntierned vraz.

Eur wech a oa enn hé béden,
En doa gwélet, eur sklérijen
Hag eunn el gaer gwisket é gwenn,
A gomzaz out-han ével-henn :

— Ronan, Ronan, kerz al-lé-sé ;
Gourc'hémennet éo gand Doué,
Evit savetéat da éné,
Mont' da jomm enn douar Kerné. —

Ronan ouz ann el a zentaz,
Hag ar mor braz, han a dreuzaz,
Ha teuz da jomm é Vreiz-goéled,
E-tal ann od, é koad-Névet.

II

LÉGENDE DE SAINT RONAN.

(Dialecte de Cornouaille.)

Le bienheureux seigneur Ronan reçut le jour dans l'île d'Érin, au pays des Saxons, au-delà de la mer bleue, de chefs illustres.

Un jour qu'il était en prières, il vit une clarté et un bel ange vêtu de blanc, qui lui parla ainsi :

— Ronan, Ronan, quitte ce lieu, Dieu t'ordonne, pour sauver ton âme, d'aller habiter dans la terre de Cornouaille. —

Ronan obéit à l'ange, et passa la grande mer, et vint demeurer en Basse-Bretagne, non loin du rivage, dans la forêt de Nevet.

Daou pé dri bloa oa pé ouspenn,
Oa éno ober binijen,
Oa enn abardé, toull hé dor,
War hé zaoulin, dirak ar mor,

Ken a lammaz eur bleiz er c'hoad,
Adreuz enn hé vek eunn danvad;
Ha war hé lec'h eunn den, timad,
Han o wélo, gand kalonad;

Na Ronan gant trué outhan,
A bédaz Doué évit-han:
— Otrou Doué, ha mé ho ped;
Ann danvad na vo ket taget. —

Oa ket hé béden achuet,
A oa ann danvad digaset,
Heb drouk é-bed, var treuz ann nour,
Kichen Ronan hag ann oac'h paour.

Ac'han da zonet ann den kez,
A teué d'hé gwelt aliez,
Gantplijadur braz a teué
Evit kléout komzou Doué.

Hogen eur groeg a oa gant han,
Hag hi gwall-dra, hanvet Kéban,
Hag a zeué da c'hasaet,
Ronan enn abekhé fried.

Il y avait deux ou trois ans au plus qu'il faisait en ces lieux pénitence, lorsque, étant un soir sur le seuil de sa porte, à deux genoux devant la mer,

Il vit bondir un loup dans la forêt, avec un mouton en travers dans la gueule, et à sa poursuite, un homme haletant et pleurant de douleur.

Ronan en eut pitié, et pria Dieu pour lui :

— Seigneur Dieu! je vous prie, que le mouton ne soit pas étranglé! —

Sa prière n'était pas finie, que le mouton avait été déposé sans aucun mal, sur le seuil de la porte, aux pieds de Ronan et du pauvre paysan.

Depuis ce jour, le cher homme venait souvent le voir; il venait avec grand plaisir l'entendre parler de Dieu.

Mais il avait une épouse, une méchante femme, nommée Kéban, qui prit en haine Ronan, au sujet de son mari.

Eunn deiz a oa bet d'hé gahouet
Ha trouz d'éan hi défa gret :
— Boémet épeuz tud ma zi-mé,
Ma gwaz, koulz ha ma vugalé.

Né rant med ho tarampred holl,
Ha ma zanvez a ia da goll.
Mar zentet ked ouz-in muioc'h ;
Kaer po chalpet mé rei gan hoc'h. —

Hag hi da vout 'nn hé fenn neuzé,
Da wasaat ann den Doué;
Ha da gahout Gradlon-ar-Roué,
Kemper enn-tu-all d'ar méné.

— Otrou Roué, ha mé ho ped;
Ma plac'hik ma zo bet taget,
Ronan koad-Néved euz hen gret;
Mont da zenbleiz meuz han gwélet. —

Ével ma oa bet tamallet
Ronan da Gemper oa kaset,
Ha oa tolet enn eur c'hao don,
Aberz 'nn otrou roué Gradlon.

Mez ac'hano pé oa tennet,
Doc'h eur wéen a oa staget,
Ha daou gi gwez ha diboellet
War 'nn han timad a oa losket.

Un jour elle vint le trouver et l'accabla d'injures :

— Vous avez ensorcelé les gens de ma maison, mon mari aussi bien que mes enfants :

Ils ne font tous que vous rendre visite, et mon ménage en souffre. Si vous ne faites pas plus d'attention à mes paroles, vous aurez beau dire, vous me le paierez! —

Alors elle forma le projet de nuire à l'homme de Dieu, et elle alla trouver Gradlon-le-Roi, en sa ville de Kemper, de l'autre côté de la montagne :

— Sire, je viens vous demander justice; ma petite fille a été étranglée; c'est Ronan qui a fait le coup, au bois de Névet; je l'ai vu se changer en loup-garou. —

Sur cette accusation, Ronan fut conduit à la ville de Kemper et jeté dans un cachot profond, par ordre du seigneur roi Gradlon.

On le tira de là, on l'attacha à un arbre, et on lâcha sur lui deux chiens sauvages affamés.



Ha han heb man, na hahout aon,
A rez eur groaz war hé galon,
Ken a derc'hé ar chaz doc'htu
Vel doc'h ann tan, oc'h harzal dru.

Gradlon pa wélaz kément-zé,
A lavaraz d'ann den Doué :
— Pétra vad a rinn-mé d'hoc'h-hui
Ma d-é Dou enn tu gen hoc'h-hui?

— Nétra vad ha c'houlennan-mé,
Nemed d'ar c'hoeg kéban trué;
Hé vugélik né ket marvet,
Gant-hi 'nn eunn arc'h ma bet klouzet. —

Ann arc'h a oa bet digaset,
Ar bugel enn hi oa kavet,
Ha han war hé gosté maro;
Ha Ronan hé lakaz béo.

Ann otrou Gradlon hag hé zud,
Spontet tré-braz gand ann burzud,
'N em strinkez dirak sant Ronan,
O kahout pardon diout-han.

Ha han é mez, d'ar c'hoad enn-dro,
Ken a zéuaz pred hé varo;
Eno oc'h ober finijen
Eur min kaled dindan hé benn ;

Sans y faire attention et sans avoir peur, il fit un signe de croix sur son cœur, et les chiens reculèrent tout d'un coup, en hurlant lamentablement, comme s'ils eussent mis le pied dans le feu.

Quand Gradlon vit cela, il dit à l'homme de Dieu : — Que voulez-vous que je vous donne, puisque Dieu est avec vous ?

— Je ne vous demande rien que la grâce de la femme Kéban ; son petit enfant n'était pas mort ; elle l'avait enfermé dans un coffre. —

On apporta le coffre, et on y trouva l'enfant ; il était couché sur le côté et était mort ; Ronan le ressuscita.

Le seigneur Gradlon et ses gens, stupéfaits de ce miracle, se jetèrent aux genoux de saint Ronan pour lui demander pardon.

Et il revint à la forêt, et y resta jusqu'à sa mort, faisant pénitence, une pierre dure pour oreiller ;

Gant han krogen eunn inar briz,
Eur skoultrik gweét da c'houriz,
Ha da éva dour ann poull du,
Ha bara poaet el ludu.

Pa zeu ann termen diwéan
Ha oa éet kuit deuz ann bed-man,
Daoù eijen gwenn-kànn doc'h ar charr,
Tri eskob dhé c'has d'ann douar;

Ken a zigwezjont tal ar ster,
Kaffont kéban diskabel-kaer,
Gwalc'hi lijou da dud hé ger,
Eneb gwad Jezus hon salver;

Ha hi da dap hé golvaz prenn,
Ha d'arc'ho gant korn eunn eijen,
Ken a zilammaz gwall spontet,
Hé gorn gand ann tol diframmet.

— Ké mar-kain, da da doull, enn dro,
Ké da vreina gand chaz maro,
Né vit ket kavet mui brémé
Oc'h ober goab ac'hanonn-mé. —

Né oa ket hé vek peur-sarret,
Pé oa gand ann Douar lonket
Etouez moged ha flammou-tan,
Elec'h a helver bez-Kéban.

Pour vêtement la peau d'une génisse tachetée, une branche tordue pour ceinture ; pour boisson l'eau noire de la mare, et pour nourriture du pain cuit sous la cendre.

Lorsque sa dernière heure fut venue et qu'il eut quitté ce monde, deux bœufs blancs furent attelés à une charrette, et trois évêques le conduisirent en terre ;

Arrivés sur le bord de la rivière, ils trouvèrent Kéban, décoiffée, qui faisait la buée pour sa maison, sans égard pour le sang de Jésus notre Sauveur [1].

Et elle de saisir son battoir, et d'en frapper un des bœufs à la corne, si bien que le bœuf bondit épouvanté, et eut la corne arrachée du coup.

— Retourne, charogne, à ton trou, va pourrir avec les chiens morts : on ne te verra plus, à cette heure, te moquer de moi. —

Elle avait encore la bouche ouverte, que la terre l'engloutit parmi des flammes et de la fumée, au lieu qu'on nomme *la tombe de Kéban*.

[1] « Qui fait la lessive le vendredi, fige le sang de Notre Sauveur » (Voyez la ballade de *Iannik Skolan*, 2e partie).

Monet a réaz ato ar c'harr,
O kas sant Ronan d'ann douar;
Pa herzont trumm, ann daou eijen,
Heb kerzet mui na rog na dren.

Eno a oa laket ar zant,
Evel m' a wenneur oa hé c'hoant;
E penn-ann-ec'h doc'h ar c'hoad glaz,
Eeunn-hag-éeunn dirag ar mor-braz.

Le convoi poursuivait sa marche, lorsque les deux bœufs s'arrêtèrent tout d'un coup, sans vouloir avancer ni reculer.

C'est là qu'on enterra le saint; on supposa que telle était sa volonté; là, dans le bois vert, au sommet de la montagne, en face de la grande mer.

LÉGENDE DE SAINT EFFLAMM.

ARGUMENT.

La légende trégoroise de saint Efflamm étant suffisamment développée, nous n'y ajouterons aucun commentaire, mais il nous semble indispensable de dire quelques mots d'Arthur, dont l'histoire se trouve mêlée à celle du saint, et dont l'existence a longtemps été un problème; nos considérations devant éclairer la date probable de la composition de la légende.

Le barde Lywarc'h-hen, son contemporain, nous apprend qu'il vainquit les Saxons à la bataille de Longborz, où il était « généralissime de l'armée cambrienne [1], et que dans une seconde affaire, il soutint vaillamment sans lâcher pied le choc de l'ennemi [2]. Merlin et un autre Barde, qui vivaient pareillement au VIe siècle, lui donnent, l'un, le titre de « protecteur de la multitude [3], » l'autre, celui de « chef des batailles de la Cornouaille [4]. » Aucun d'eux n'exagère son mérite personnel.

Tel est l'Arthur historique dans la poésie écrite. Avec

[1] Marwnad Geraint ap Erbin. Myvyrian, t. I, p. 102.
[2] Canu i'w Henaint, *ib. ib.* p. 116.
[3] Avallenou, *ib. ib.* p. 153.
[4] Englynion, *ib. ib.* p. 176.

Nennius, au x[e] siècle, commence pour le héros Breton un âge poétique qui date très probablement de plus loin, dans la tradition orale. Cependant, l'historien use encore d'une certaine réserve. Ainsi, s'il le rend vainqueur en douze combats, s'il lui fait tuer, de sa propre main, quatorze cent quarante guerriers Saxons, il avoue qu'il y avait dans l'île de Bretagne beaucoup de chefs plus nobles que lui, il se contente d'ajouter à son nom l'épithète de « belliqueux » et de lui donner le titre de chef de guerre ou de généralissime [1], comme les Bardes que nous avons cités.

Mais à la fin du xi[e] siècle, nous sommes en plein âge poétique. La chronique armoricaine des rois Bretons, et toutes les chroniques, soit galloises, soit latines, à qui elle a servi de base, transforment le petit chef Cambrien en puissant souverain féodal, en héros de chevalerie.

Arthur portait le nom d'une divinité guerrière des anciens Bretons, avec laquelle l'ont confondu souvent les traditions écrites et les traditions orales dont il est le sujet. Ce n'est pas ici le lieu de traiter cette intéressante question ; il nous suffira de dire en passant, que les Bretons de l'île et ceux de l'Armorique ont attribué au chef Cambrien l'immortalité qui devait être l'apanage de leur vieille divinité, qu'ils n'ont jamais cru à sa mort, qu'ils n'ont jamais cessé d'espérer en son retour, et qu'enfin, c'est là l'origine du dicton français : « l'espoir breton. »

Nous allons trouver l'auteur de la légende de saint Efflamm sous l'empire de cette croyance ; il parle d'Arthur comme s'il vivait toujours ; son héros n'est ni le simple chef de guerre des Bardes du vi[e] siècle, ni le type chevaleresque des romanciers du xii[e] ; et pourtant

[1] Belliger Arthur... licet multi ipso nobiliores essent... dux belli fuit... (Nennius, ed. de Gunn, p. 80).

ce n'est pas encore l'Arthur demi-poétique de l'historien du x[e]; il nous semble offrir une physionomie plus sauvage; c'est un roi barbare, une espèce de Thésée qui lutte avec des monstres ; sa force n'a rien de surnaturel, il serait même vaincu, si saint Efflamm ne lui venait en aide. Nous pensons donc que la légende du saint, dans sa forme actuelle, est antérieure à l'époque où vivait Nennius. On remarquera que la première stance de la pièce est parfaitement allitérée, ce qui est une preuve nouvelle de son antiquité.

III

BUHEZ SANT EFFLAMM.

(Ies Tréger.)

Eur vrenin deuz a Ivreni,
Enn doa eur merc'h da zéméhi,
Deuz ar vrénhézed ar vraoan,
Hag hi hénavet Enoran.

Gand leiz a oa bet goulennet,
Hag holl é oant bet distollet,
Némed ann otro braz Efflamm,
Mab d'eur vrenin all, ha drant-flamm.

Hogen laket doa enn hé benn
Monet da ober finijen,
Nn' eur minic'hi, é c'hoat benneg,
Ha vonet kuit digand hé vrek.

III

LÉGENDE DE SAINT EFFLAMM.

(Dialecte de Tréguier.)

Un prince d'Hybernie[1] avait une fille à marier; c'était la plus belle des princesses : elle se nommait Enora.

Beaucoup l'avaient demandée, et elle avait refusé tous les partis, à l'exception du grand seigneur Efflamm, fils d'un autre prince, et qui était jeune et beau.

Mais il avait formé le projet d'aller faire pénitence en un ermitage, au fond de quelque bois; et de quitter sa femme.

[1] Une des versions de la légende, dit « de Démétie, *a Zémézi.* » La Démétie est une province du pays de Galles.

Pred ann eured, é-kréiz ann noz,
Ann holl 'nn ho gwélé kousket kloz,
Deuz hé c'hichen a oa lammet,
Ha mez deuz ann gamp, didrouz net,

Ha mez deuz ann palez éaz,
Na den é-bed na zihunaz ;
Ha pell deuz ann ger, skanv ha feul,
Némed hé gi-red enn hé heul ;

Ha hen da zigont gand ann tréaz,
Ha klask eul lestr bennag a réaz,
Hogen kaer doa sellt a bep-tu,
Wélé nékun gand ann noz du.

Ken a zavaz al loar enn en,
Hag a wélaz enn hé c'hichen,
Eunn arc'hik toull ha hi kollet,
Ha hi tolet ha distolet.

Efflamm a grogaz enn ezhi,
Hag a binaz kerkent enn hi,
Ha oa ket c'hoaz savet ann deiz
A oa tost da zigont gand Breiz.

Breiz neuzé a oa trubulet
Gand loenned gwez ha dragoned,
A ziskaré rac'h ar c'hanton.
Ha peurgedked bro Lannion.

Au milieu de la nuit même des noces, comme tout le monde était couché et dormait d'un profond sommeil, il se leva d'auprès d'elle et sortit de la chambre sans faire de bruit,

Et il sortit du palais sans réveiller personne, et s'éloigna rapidement sans autre compagnon que son lévrier;

Et il vint au rivage, et chercha un vaisseau; mais il avait beau regarder de tout côté, il n'en voyait aucun, car la nuit était noire.

Quand la lune se leva dans le ciel, il aperçut auprès de lui un petit coffre percé, perdu et balloté par les flots.

Il l'attira à lui et y monta incontinent; et le jour n'était pas levé, qu'il était sur le point d'arriver en Bretagne.

La Bretagne était alors ravagée par des animaux sauvages et des monstres qui désolaient tout le pays, et surtout le pays de Lannion.

Kalz ann hé a oa bet lazet,
Gand penntiern ar Vrétoned,
Arthur a n'euz kavet hé bar,
Abaoé ma war ann douar.

Pa zouaréaz sant Efflamm,
Ar roué wélaz oc'h emgan,
Hé varc'h taget enn hé c'hichen,
Gwàd deuz hé fri, han war hé géin.

Eul loen gwez gant han tal-oc'h-tal,
Eul lagad ru é-kréiz hé dal,
Skanto glaz enn dro hé diou skoa,
Kémend hag eur c'holé daou vloa;

Hé lost gwéet vel eur wic'h houarn,
Hé vek digor rez hé diou-skouarn,
Sklifo gwenn enn hi, hed-ha-hed,
Evel d'eunn hoc'h gwez, hé lemmet.

Tri déiz oant emgan ével-zé,
Heb béan 'nn éil 'vid égilé;
Hag ar roué mont da fatan,
Pa zigwéaz Efflamm gant-han.

Ar roué Arthur lavaré
Da zant Efflamm darm hé wélé :
— Plijfé d'hoc'h otro pirchindour,
Da zaz d'i-mé eul lommik dour?

Beaucoup d'entre eux avaient été tués par le chef des Bretons, Arthur, qui n'a pas encore trouvé son pareil depuis qu'il est au monde.

Quand saint Efflamm prit terre, il vit le roi qui combattait, son cheval, à ses côtés, étranglé, renversé sur le dos, rendant le sang par les naseaux.

Devant lui se dressait un animal sauvage qui avait un œil rouge au milieu du front, des écailles vertes autour des épaules, et la taille d'un taureau de deux ans;

La queue tordue comme une vis de fer, la gueule fendue jusqu'aux oreilles et armée, dans toute son étendue, de défenses blanches et aiguës, comme celles d'un sanglier.

Il y avait trois jours qu'ils combattaient ainsi sans pouvoir se vaincre l'un l'autre; et le roi allait s'évanouir, quand arriva Efflamm.

Quand le roi Arthur vit saint Efflamm, il lui dit :

— Voudriez-vous, seigneur pèlerin, me donner une goutte d'eau?

— Gand ioul 'nn otro Doué benniget,
Dour awalc'h d'hoc'h a vo kavet. —
Ha han da skéi gant penn hé baz,
Dré der gwech, war bek ar roc'h-glaz.

Ken a zilammaz eur vammen
Doc'h beg ar garrek rag-ann-en,
A dorraz d' Arthur hé zerc'hed,
H'azrez d'éan kennerz ha iéc'hed.

Ha han d'ann dragon adarré,
Ha da blant 'nn hé vek hé c'hlézé ;
Ken a lôskez eur iouaden,
Ha gwéez er mor ar hé benn.

Ar roué pan deuz han lazet,
D'ann den Doué enn deuz laret :
— Deut gan-in, m'ho ped, em palez,
M'ho lakai 'nn ho plijadurez.

— Sal-ho-kraz, otro, na inn ket,
D'al léan 'meuz sonj da vonet,
Mar hed gan-hoc'h mé a jommo
Er roz-man kéid a ma vinn béo. —

— Avec l'aide du Seigneur Dieu béni, je vous trouverai de l'eau. —

Et lui de frapper du bout de son bourdon, par trois fois, la roche verte à son sommet,

Si bien qu'une source jaillit à l'instant, du sommet du rocher, qui désaltéra Arthur, et lui rendit le courage et la force.

Et lui de fondre de nouveau sur le monstre, et de lui enfoncer son épée dans la gueule, si bien que le monstre jeta un cri et roula dans la mer la tête la première.

Le roi, après l'avoir tué, dit à l'homme de Dieu :

— Suivez-moi, je vous prie, à mon palais, je ferai votre bonheur.

— Sauf votre grâce, sire, je ne vous suivrai point; je veux me faire ermite. Si vous le permettez, je passerai toute ma vie sur cette colline. —

II

Enora oa souézet braz,
Trónoz-beuré pa zihunaz,
O gouzout pétra oa digwet,
Na pélec'h oa éet hé fried.

Evel ma red dour er gwazio,
E ro hé daou-lagad daélo,
Dré ma oa, siouaz d'éi, losket,
Gand hé zérek, hag hé fried.

Gwélan défa gret pad ann dé,
Heb kahout fréalz d'hé éné.
Gwélan goudé koan défa gret,
Heb béan 'neb giz diboanniet.

Ken a gouéé kousket skuiz tré,
Hag a zeué d'éi eunn hunvré :
Gwelt hé gwaz 'nn hé zao 'nn hé c'hichen
Han ken splan ével ann aéen,

Hag a laré : — Deud-hui gan-é,
Mar fell d'hoc'h miret ho éné;
Deud heb héan bed war ar mez,
Da ober ho silvidigez.—

II

Enora fut bien surprise, le lendemain matin à son réveil, demandant ce qui était arrivé et ce qu'était devenu son mari.

Comme l'eau coule dans les ruisseaux, les larmes coulaient de ses yeux, délaissée qu'elle était, hélas! par son ami et son époux.

Elle pleura pendant toute la journée, sans trouver de consolation à son âme; la nuit elle pleura sans que l'on pût la consoler.

Enfin elle s'endormit de lassitude, et eut un songe : elle vit son mari debout près d'elle, beau comme l'aurore,

Et il lui disait :—Suivez-moi, si vous voulez ne pas perdre votre âme; suivez-moi dans la solitude pour travailler à votre salut. —

Hag hi da lar tré hé kousket :
— Mont a rinn gan hoc'h ma fried ;
Lec'h a gerfet, da léanez,
Da aber va silvidigez. —

Ar ré goz hé deuz lavaret
Pénoz a oa hi bet douget,
Hag hi kousket, dréist ar mor braz,
Gand ann éled, da dor hé gwaz.

Toull 'nn or hé gwaz pa zihunaz,
Tri zol war ann nor a réaz :
— Mé zo ho tous hag ho pried
Zo bet gand Doué digaset. —

Han d'hé anaout doc'h hé moez,
Ha da zével kerkent, ha mez ;
Hag hé zorn 'nn hé dorn a laké,
Gand komzo kaer démeuz Doué.

Goudé savaz eul lonchik d'éi,
Tal hé hini a gosté kléi :
Tal ar feunteun, gand balan glaz,
Enn eur gwasked, dren ar roc'h glaz.

Pellik meur a zomjont éno,
Ken a iéaz brud dré ar vro
Deuz ann burzudo défant gret,
Hag a oant bemdé tarampret.

Et elle de répliquer dans son sommeil :—Je vous suivrai, mon ami, où vous voudrez; je me ferai religieuse pour travailler à mon salut. —

Les vieillards ont dit comment les anges la portèrent endormie dans leurs bras par-delà la grande mer, et la déposèrent sur le seuil de l'ermitage de son mari.

Quand elle se réveilla au seuil de l'ermitage de son mari, elle frappa trois coups à la porte :

— Je suis votre douce et votre femme, que Dieu a amenée ici. —

Et lui de la reconnaître à sa voix, et de se lever bien vite et de sortir; et, avec de belles paroles sur Dieu, il mit sa main dans sa main.

Puis il lui éleva une petite cabane près de la sienne, à gauche, au bord de la fontaine, avec des genêts verts, à l'abri, derrière la roche verte.

Ils restèrent là longtemps; enfin, le bruit des miracles qu'il faisait se répandit dans le pays, et on venait chaque jour les visiter.

Eunn noz ann dud oa war ar mor
A weljont ann env o digor,
Hag a klefjont molodio,
Ken a oant boemmet o sélao.

Intronoz beuré eur paour-kez,
Hag hé kollet gant hi hé lez,
Hé vugel baour mont da fadan
A teuz da gahout Enoran.

Kaer défa galvout toull ann or
Na té gour é-bed da zigor,
Ken a wélé dré eunn toullik
'Nn itron hé stouet maro mik,

Hi ken kaer vel ann héol mélen;
Hag al lonch leun a sklérijen;
Hag eur potrik gwisket é-gwenn,
War hé zaou-lin enn hé c'hichen.

Hag hi da ziblaz o rédek,
Da gahout Efflamm benniget :
Digor kaer ann or ar mini,
Ha han maro 'vel hé hini.

Ann traou-man ma n'ankounac'heur,
Né m-ant bet biskoaz é neb leur,
Troet é m-ant bet dré werzo,
Da véan kanet enn ilizo.

Une nuit, les hommes qui étaient sur la mer virent le ciel s'ouvrir, et entendirent des concerts qui les ravirent de bonheur.

Le lendemain matin, une pauvre femme, qui avait perdu son lait [1], vint trouver Enora, portant son petit enfant sur le point de mourir.

Elle avait beau appeler à la porte, Enora ne venait point ouvrir; alors elle regarda par un petit trou, et vit la dame étendue morte,

Brillante comme le soleil, et toute la cabane éclairée; et près d'elle, à genoux, un petit garçon vêtu de blanc.

Et elle de courir pour avertir le bienheureux Efflamm; mais la porte de l'ermitage était au grand ouvert, et il était mort comme sa femme.

Afin que vous n'oubliez point ces choses, qui n'ont jamais été dans aucun livre, elles ont été tournées en vers, pour être chantées dans les églises.

[1] Sainte Enora est la patronne des nourrices.

L'ENFER.

ARGUMENT.

Pour trouver la société chrétienne telle qu'elle était jadis, une réunion d'hommes à natures primitives, à organisation puis sante, à imagination dévorante; pour trouver un prêtre que la foule comprenne, qu'elle aime, et qui soit de force à lutter corps à corps avec elle, à la vaincre, à la terrasser, il n'est pas nécessaire de remonter le cours du temps et d'aller jusqu'au moyen âge, on n'a qu'à venir en Bretagne. Les cantiques qu'y chante le peuple sont en harmonie avec ses mœurs, ses mâles croyances et les doctrines qu'on lui prêche : il a un secret penchant pour les sujets qui traitent des vérités les plus effrayantes de la religion, comme s'il avait gardé l'esprit dont les druides remplissaient ses ancêtres, au fond de la forêt sacrée; le cantique de l'enfer, le plus ancien et le plus populaire de tous ceux que nous possédons, nous paraît en être une preuve. L'imagination de Dante et de Michel-Ange, n'est pas allée plus loin : on l'attribue tantôt au père Morin, qui vivait au XVe siècle, tantôt au père Maunoir, qui vivait au XVIIe. Il est vrai qu'il s'en trouve une version dans la collection imprimée des cantiques de ce dernier, mais elle diffère beaucoup de la version orale que nous publions; la langue en est moins pure, l'allure moins franche, l'ensemble moins empreint de rudesse primitive; on dirait que le moine lettré a poli l'ouvrage de quelque rustique chanteur.

IV

ANN IFERN.

(Ies Léon.)

Diskennomp holl gristénien enn ifern da wélet
Ar poaniou kriz ha spontuz ann enéou daoned
A zo dré gourdrouz doué dalc'het é-barz ann tan,
Goudé béza distroet diout han er bed-man.

Ann ifern a zo eunn toull leun a dévalijen,
Elec'h né wéleur biken ann bihana sklérijen,
Ann noriou zo bet sarret ha prennet gand Doué,
Ha n'ho zigoro biken ; kollet éo ann alc'hué !

Eur forn goret er bed-ma né-dé némed moged,
E-kéfer tan ann ifern ann énéou daoned,
Gwell é ve dévi enn hi ac'han da benn ar bed ;
Eget béza enn ifern é-pad eunn heur gwaset.

IV

L'ENFER.

(Dialecte de Léon.)

Descendons tous, chrétiens, en enfer, pour voir quels tourments affreux et épouvantables endurent les âmes damnées que la colère de Dieu tient enchaînées au milieu des flammes, parce qu'elles se sont éloignées de lui en ce monde.

L'enfer est un abîme plein de ténèbres, où ne luit jamais la plus petite clarté; les portes ont été fermées et verrouillées par Dieu, et il ne les ouvrira jamais; la clef en est perdue!

Les dalles rougies d'un four d'ici-bas ne sont que fumée, au prix du feu qui dévore les âmes damnées en enfer; mieux vaudrait brûler, en ce four, jusqu'à la fin du monde, que d'être, pendant une heure, tourmenté en enfer.

Ioudal réont a-boez penn, ével chas kounnared,
Né ouzont pélec'h terc'het, bep-lec'h ez-int losket,
Ann tan zo var ho chorré, ann tan zo dindan ho,
Ann tan zo a peb kosté hag ho dévo ato.

Ann mab lammo gand hé dad, hag ann merc'h gand
[hé vamm,
Ho stlinja, gand mil maloz, dré ho vléo, kreiz ann
[flamm.
— Maloz, d-hoc'h grek dianket, hag hoc'h euz hon
[ganet.
Maloz d'hoc'h, tra didalvez, kiriok hoc'h omp
[daoned! —

Ho magadurez à vo da viken gand satan
Kaézour ann dragoned, étouez ar waziou tan;
Hag ho évach, ho daélou, hag a vézo mesket
Gand peb seurd a viltansou ha gwad ann touséged.

Ha kinet vo ho kroc'hen, hag ho kik difreuzet,
Gand bek ann aéred-wiber, koulz ha dend ann
[diaouled,
Hag enn tan a vo rulet ho kik hag ho eskern,
Evit ma teufint kréoc'h é forn braz ann ifern.

Goudé ma vézint losket eur boutadik enn-tan,
E vint tolet enn eul lenn leun a skorn gand satan,
Ha deuz al lenn barz ann tan, arré vint didolet
Ha deuz ann tan barz ann dour, 'vel al loc'h-houarn
[c'holet.

Ils hurlent à tue-tête, comme des chiens enragés; ils ne savent où fuir; partout des flammes! des flammes sur leur tête, des flammes sous leurs pieds, des flammes de tous côtés, qui les dévoreront à jamais.

Le fils s'élancera sur son père, et la fille sur sa mère, et les traîneront par les cheveux, au milieu des flammes, avec mille malédictions :

— Soyez maudite, femme perdue, qui nous avez mis au monde; soyez maudit, homme insouciant, qui êtes la cause de notre damnation! —

Ce sera Satan qui leur préparera à manger, et les ordures des monstres de l'enfer, ramassées dans les ruisseaux de feu, qu'il leur servira; et pour boisson, ils auront leurs larmes, mêlées de mille immondices et de sang de crapauds.

Et leur peau sera écorchée, et leur chair déchirée par la dent des serpents et des démons; et leur chair et leurs os seront jetés au feu, pour alimenter la fournaise immense de l'enfer.

Après qu'ils auront été laissés quelque temps dans les flammes, ils seront plongés, par Satan, dans un lac de glace; et du lac de glace replongés dans les flammes, et des flammes dans l'eau, comme la barre de fer en forge.

Neuzé teuint da wéla, da wéla gand enkréz :
—Bézid ouz omp, 'trou Doué, Bézid ouz omp truéz.—
Hogen enn aner weljont ; rag 'tra bado Doué
A bado ho ankeniou hag ho enkrez ivé !

Ken ter a vézo ann tan ho rosto enn ifern,
Ma teui ar mel da firvi, penn-da-benn, 'nn ho [eskern,
Seul-wi c'houlenjont trué, seul-wi é vint gwaset,
Kaer o dévézo ioudal, losket é vint bépret.

Ann tan-zé a zo c'hwezet dré gwanérez Doué.
Né c'halfé ket hé laza ével ma pa garfé ;
Biken na dolo mogéd, na biken na dévo,
Heb éhana d'ho leski biken n'ho diskaro.

Alors, ils se mettront à pleurer, à pleurer amèrement :

— Ayez pitié, mon Dieu, ayez pitié de nous! —

Mais ce sera en vain qu'ils pleureront, car tant que Dieu durera, dureront leurs tourments et leurs maux.

Le feu qui les brûlera en enfer sera si vif, que leur moelle bouillira dans leurs os; plus ils demanderont grâce, plus ils seront tourmentés; ils auront beau hurler, ils brûleront éternellement.

Ce feu-là, c'est la colère de Dieu qui l'a allumé; et il ne pourrait plus l'éteindre, quand même il le voudrait; jamais il ne jettera de fumée, et jamais il ne consumera; il les brûlera éternellement, sans jamais les détruire.

V

AR BARADOZ.

(Iez Tréger.)

Jézus ! pégen braz vo
Plijadur ann énéo,
E drugaré Doué,
Hag enn hé garanté !

Berr gavann ann amzer,
Hag ar boaniou dister,
O gounan dé ha noz,
D'ann gloar ar baradoz.

Pa zellann enn envo
Hag entrézé va bro,
Nijal d-i a garenn,
Evel eur goulmik wenn.

V

LE PARADIS.

(Dialecte de Tréguier.)

Jésus! combien sera grand le bonheur des âmes, au sein de la bonté de Dieu, et dans son amour!

Je trouve le temps court, et légères les peines, en songeant nuit et jour à la gloire du Paradis.

Quand je regarde le ciel, ma patrie, je voudrais y voler comme une petite colombe blanche.

Pa vo pred ar maro,
Neuzé me kimiado
Euz ar c'hik gwall-boaniuz
Enébour d'a Jézuz.

Gand joa é c'hortoann
Ann trémen divézan,
Hast am euz da wélet
Jézuz va gwir bried.

Kerkent a ma vézo
Torret va chadenno,
M'en em zavo enn er
Evel eunn alc'hueder.

Trémen a rinn al loar
Evit monet d'ar c'hloar,
War ann héol, ar stéred,
Mé a vézo douget.

Neuzé mé a laro :
— Kénavo, d-id, va bro
Kénavo, bed doaniuz,
Ha béc'hou glac'haruz ;

Kénavo paourentez,
Kénavo gwanérez,
Kénavo trébillo,
Kénavo pec'hédo!—

Quand viendra l'heure de la mort, alors je quitterai cette chair misérable, l'ennemie de Jésus.

J'attends avec joie le terme de ma vie, j'ai hâte de voir Jésus, mon véritable époux.

Aussitôt que mes chaînes seront brisées, je m'élèverai dans les airs comme une alouette.

Je passerai la lune pour aller à la gloire, je foulerai aux pieds le soleil et les étoiles.

Alors je dirai : — Adieu, mon pays, adieu, monde de souffrances et douloureux fardeaux ;

Adieu pauvreté, adieu affliction, adieu troubles du cœur, adieu péchés ! —

Pelloc'h né zouginn ket
Chaden ann drouk spéred :
Biken mé n'em golo
Goudé pred va maro.

Va c'horf ével eul lestr
En deuz ma zigaset,
Dré ann avel gwalla
Hag ar riel ama ;

Ar maro a porzer
A zigor ar c'hastel,
Pa burzunet é bet
Va lestr oud hé c'herrek. —

Abep-tu pa zellinn,
Kemment tra a wélinn,
Kargo va zaoulagad,
A joa hag a eur-vad :

Perc'her ar baradoz
Digor ouz va gortoz,
Ar zent ar zentezed,
Tost d'am digéméret.

Mé vo digéméret
E palez ann drinded,
E-kreiz ann énorio
Hag ar molodio ;

Je ne porterai plus les chaînes du malin esprit! maintenant que l'heure de ma mort est passée, je ne me perdrai plus!

Mon corps, comme un vaisseau, m'a conduit ici, malgré les vents et la tempête;

La mort est le portier qui m'a ouvert le château contre les écueils duquel s'est brisé mon navire. —

De quelque côté que je me tournerai, tout ce que je verrai remplira mes yeux de joie et de bonheur :

Je verrai les portes du paradis ouvertes pour m'attendre, et les saints et les saintes prêts à me recevoir.

Je serai admis dans le palais de la Trinité au milieu d'honneurs et d'harmonies;

Hag éno évit mad
Wélinn Doué ann tad
Gand hé vab benniget
Hag ar Spéred meulet.

Mé a welo Jézuz,
Enn eur c'hiz dudiuz,
O lakat war va fenn
Ar gaera kurunen.

— Ar c'horfou benniget
Evel ma hoc'h-hu bet,
Zo eunn tensor kuzet
Enn douar santelet.

Evel grizio roz-wenn,
Pé bleun liz pé spern-gwenn,
E kornik eul-liorz,
Ed-hoc'h-hui kreiz va borz;

Ar bochedo roz-wenn
Ré lis ha ré spern-gwenn,
Gol ho bleun er maré,
Hag ho c'hav adarré.

Evit poanio dister
Evit ankenio berr,
Ni vézo paet mad
Gand Doué hor wir tad.

Et là pour récompense je verrai Dieu le Père avec son Fils béni et l'Esprit-Saint.

Je verrai Jésus, d'un air plein de bonté, placer sur mon front une belle couronne.

— Les corps bénis, comme l'ont été les vôtres, sont un trésor caché en une terre sanctifiée.

Vous êtes en ma cour comme des racines de rosiers blancs, de lis, ou d'aubépines, dans le coin d'un courtil;

Les rosiers, les aubépines et les lis, perdent leur fleur, dans la saison, et la recouvrent.

Pour de légères souffrances, pour de courtes angoisses, nous recevrons de Dieu, notre véritable père, une brillante récompense.

Kaer a vo da wélet
Ar werc'hez benniget,
Gand daouzek stéréden
A ra hé kurunen.

Gwélet a remp ouspenn,
Gant hé bep eunn délen,
Vanden ann arc'haélé
Holl o voli Doué;

Kanan heb éhan 'bed,
Kanouenno kaer-meurbed,
A rai molodio
Da grouer ann envo.

Gwélet a raimp-ni c'hoaz
Hé leun a c'hloar ha c'haz,
Ré zalvet a bep lec'h;
Béleien ha ménec'h,

Gwerc'hézed a bep oad,
Sentézed a bep stad,
Gragez, intavézed,
Gand Doué kurunet,

Ann holl élédigo
War ho eskéligo,
Ker minon ker ru-benn,
Nijal enn dro d'hon fenn,

Elle sera belle à voir la Vierge bénie, avec les douze étoiles qui forment sa couronne.

Nous verrons encore les légions des archanges, qui chantent les louanges de Dieu, chacun une harpe à la main;

Qui chantent sans fin, d'admirables cantiques en l'honneur du Père des cieux.

Nous verrons encore, pleins de gloire et de grâce, des élus de tout l'univers, des prêtres et moines,

Des vierges de tout âge, des saintes de toute condition, des femmes, des veuves, couronnées par Dieu,

Tous les petits anges, portés sur leurs petites ailes, si gentils et si roses, voltiger autour de nos têtes,

O nijal dreist hon fenn,
Hé ével ar wénen,
Kreiz eur park a bleunio,
Eno er vandenno.

Eurusded heb hé far !
'Nn eur gounan mé ho kar;
C'hui a ra d'in dizoan
Er boanio ar bed-man !

Voltiger par-dessus nos têtes, comme des essaims d'abeilles dans un champ de fleurs.

Bonheur sans pareil! En pensant à vous, je vous aime; vous consolez mon cœur dans les peines de cette vie!

ESSAIS

DE

TRADUCTIONS EN VERS.

Non ut volui,
Sed ut potui.

NENNIUS.

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN.

I

Lorsqu'il gardait ses moutons aux bruyères,
A faire un prêtre Iannik ne songeait guères.

— Je ne serai ni moine ni recteur;
Ce n'est point là que j'ai placé mon cœur!

Je veux aimer, oui, pardieu! sur mon âme,
Je veux aimer d'amour et prendre femme! —

Quand vint sa mère à la lande, et lui dit:
— Iannik, mon fils, lorsqu'on a tant d'esprit,

Lorsqu'on est fin comme toi, dit notre homme,
Il faut partir pour Kemper ou pour Rome.

Laisse donc là tes moutons et l'amour,
Recteur, ou mieux, tu reviendras un jour. —

II

En ce temps-là vivaient trois jeunes filles;
Fleurs de beauté l'on ne vit plus gentilles.

On en parlait en vingt lieux alentour;
Monsieur leur père avait nom Le Naour.

Devant la lune ainsi que les étoiles,
Toutes auprès pâlissaient sous leurs voiles.

C'était plaisir de les voir, à Nizon,
Cabrioler en allant au pardon,

Ou se rendant à vêpres, le dimanche,
Montant chacune haquenée haute et blanche;

A Pontaven, les pavés et les ponts,
La terre au loin résonnaient sous leurs bonds;

Elles portaient robe verte et flottante,
Et chaîne d'or aux mille anneaux pendante.

La plus jeune est des trois, sans contredit,
La plus charmante; elle aime, m'a-t-on dit,

Elle aime Iannik, l'enfant du grand village,
Bien qu'il ne soit, lui, de noble lignage.

— Quatre beaux clercs ont été mes amants,
Et tous les quatre ont trahi leurs serments.

Iann le dernier, qui m'appelait sa femme!
Iannik aussi! cela me brise l'âme! —

III

Comme il passait pour aller recevoir
L'Ordre à Kemper, au perron du manoir,

Sur les degrés, seule, assise, sa belle,
Ourlait, rêveuse, un voile de dentelle :

(Ce fin tissu, brodé si richement,
Couvrirait bien un calice vraiment!)

— Iann, écoutez! oh! je vous en supplie,
Écoutez-moi votre douce-jolie!

Au nom du ciel! aux Ordres n'allez pas!
Si vous m'aimez, revenez sur vos pas!

— Je ne le puis, hélas! non, je vous jure,
Car on dirait partout : C'est un parjure!

— Et tous les pleurs que j'ai versés pour vous,
Et tous les bruits qu'en fait courir sur nous,

Et tous les traits que cent langues maudites
Nous ont lancés, les oubliez-vous, dites?

Et l'anneau d'or dont je vous fis présent
A l'aire-neuve, à la fête, en dansant?...

— La bague d'or qu'au doigt vous m'avez mise,
Jénovéfa, pardonnez! Dieu l'a prise!

— Iann, mon ami, revenez, revenez,
Et tous mes biens sont à vous, tous!.... Prenez!

Prenez-les tous, je ne veux que vous suivre;
Auprès de vous je veux mourir et vivre!

Dussé-je mettre à mes pieds des sabots,
Et dans les champs conduire vos travaux!

Si vous partez, insensible à ma plainte,
Rapportez-moi l'extrême-onction sainte! —

— Hélas! mon cœur ne peut vous écouter,
Jénovéfa, non, je ne puis rester,

Rester ici plus longtemps, Dieu m'enchaîne,
Je suis à lui! Dieu me tient, Dieu m'entraîne! —

IV

En revenant, deux ans après, un soir,
Il repassa pardevant le manoir :

— Grands et petits, à vous tous heur et joie!
A vous d'abord, sire, à qui Dieu m'envoie;

Dans Rustéfan, à tous joie et bonheur,
Plus qu'il n'en est, las ! en mon pauvre cœur !

Sire, je viens, à l'usage fidèle,
Vous inviter à ma messe nouvelle.

— A votre messe, oui, vraiment nous irons,
Et dans le plat bons écus nous mettrons,

Bons écus d'or, au plat nous comptons mettre,
En votre honneur et gloire, jeune prêtre;

Votre marraine y mettra dix écus,
Et moi, je veux en donner vingt de plus. —

V

Je m'en allais aussi vers la chapelle,
Pour assister à la messe nouvelle,

Quand tout à coup je vis courir à moi
Des gens en foule et dans un grand émoi.

— Hé ! dites donc, grand'mère, je vous prie,
La messe au bourg serait-elle finie ?

Il ne peut plus l'achever; quelque sort
L'enchaîne; il lutte, il lutte avec effort:

Jénovéfa, son amour et ses charmes,
Mille regrets baignent ses yeux de larmes.

Il a mouillé de ses pleurs le missel,
Les vases saints et la nappe d'autel.

Et tout à coup elle a fendu la presse,
Et s'est jetée à ses pieds en faiblesse :

— Grâce ! arrêtez, un mot, un seul encor !
Au nom du ciel ; arrêtez ! c'est ma mort ! —

VI

Monsieur Flécher, depuis longtemps sur l'âge,
Est aujourd'hui recteur de son village ;

Il est recteur aujourd'hui de Nizon ;
Et moi qui fis jadis cette chanson,

Je l'ai surpris, qui pleurait, en prière,
Près d'une tombe au fond du cimetière ;

Je l'ai revu, bien des fois, qui pleurait
Près du tombeau de celle qui l'aimait.

LE LÉPREUX.

Seigneur Dieu, créateur du ciel et de la terre,
La souffrance m'accable et me suit nuit et jour,
Avec le souvenir de celle qui m'est chère,
De celle qui m'abuse et rit de mon amour.

Sur mon lit solitaire un mal affreux m'enchaîne,
Il est là, toujours là, qui veille à mon côté;
Ma douce me pourrait seule tirer de peine,
En la voyant j'aurais recouvré la santé.

Comme l'étoile d'or, l'étoile qui console
Après les longues nuits d'angoisse et de douleur,
Son air vif et joyeux, et sa douce parole,
Ramèneraient bientôt le calme dans mon cœur.

Si seulement le bout de sa gentille lèvre,
De cette coupe amère effleurait le contour,
Je verrais à l'instant s'enfuir frissons et fièvre,
Quand j'en approcherais mes lèvres à mon tour.

Le cœur que dans notre jeune âge,
A garder tu m'avais donné;
Ne l'ai point mis à fol usage,
Ne l'ai perdu ni détourné.

Ton cœur, ce cher et tendre gage,
Je l'ai mêlé, ma douce, au mien;
Et maintenant, dis-moi, volage,
Quel est le mien, quel est le tien?

LA JEUNE FILLE.

Qui donc ainsi me parle, à moi dont la figure
Est plus noire que n'est un corbeau, par ma foi!

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez encor plus noire qu'une mûre,
Vous seriez assez blanche, ô ma belle! pour moi.

LA JEUNE FILLE.

Malgré votre air candide et votre beau langage,
Vous en avez menti; je ne suis point à vous.
Allez quérir ailleurs gens de votre lignage;
Pour moi je ne veux point épouser un *kakous*[1].

LE JEUNE HOMME.

Avez-vous vu jamais, rayonnant sur sa tige,
Un fruit doré qu'un ver a rongé jusqu'au cœur;
La femme en a l'éclat et le riant prestige,
Mais son âme, elle aussi, nourrit un ver rongeur.

Avez-vous vu jamais une feuille de lierre
Sur la branche du chêne ou de l'ormeau trembler?
La feuille se détache et roule en la poussière:
La beauté de la femme ainsi doit s'envoler.

Avez-vous vu jamais, sur le bord de la grève
Ou des eaux de l'étang, une petite fleur;
La fleur tourne et retourne à tout vent qui se lève :
Des femmes ainsi tourne à tout propos le cœur.

[1] Lépreux.

**Mais comme l'onde emporte, en une nuit d'orage,
Et les sables du bord et la petite fleur,
Le temps emportera la mémoire et l'image
De celle qui me trompe et rit de mon malheur.**

**Hélas ! triste et souffrant je passe sur la terre !
Mon père est le lépreux qu'on appelle Kahour ;
J'avais depuis trois ans quitté notre chaumière
Pour aller à l'école et faire un prêtre un jour.**

**Bientôt je vais quitter encor, je dois le croire,
Je vais quitter ces lieux pour n'y plus revenir ;
Bientôt je vais aller brûler en purgatoire ;
Pour avoir trop aimé, bientôt je vais mourir !**

CHANT DES PATRES.

LE JEUNE HOMME.

En menant mes troupeaux, dimanche, à la campagne,
J'ouïs chanter Maïte et reconnus sa voix;
J'ouïs sa douce voix du haut de la montagne,
Et ma chanson suivit sa chanson dans les bois :

— Le jour où je connus ma gentille Maïte,
Était un jour de Pâque; avec tous les enfants,
Je la vis s'approcher de la table bénite;
J'avais douze ans alors, comme elle aussi, douze ans;

Elle brillait parmi, comme dans les bruyères
Resplendit l'aubépine ou les genêts en fleur;
Pour elle, j'oubliais l'office et les prières;
Plus je la regardais et plus l'aimait mon cœur.

Nous avons un pommier au courtil de ma mère,
A ses pieds un gazon, un bosquet alentour;
Quand ma douce viendra visiter ma chaumière,
A l'ombre du pommier nous causerons d'amour.

Je veux cueillir le fruit le plus rouge pour elle,
Et lui faire un bouquet, mais avec un souci,
Un souci tout fané, — car jamais de ma belle
N'ai reçu le baiser d'amoureuse merci.

LA JEUNE FILLE.

— Taisez-vous! taisez-vous! Voyez-vous cette bande
De pèlerins qui passe, et nous cherche des yeux?...
Mais qu'un nouveau hasard nous rassemble à la lande,
Vous aurez un baiser d'amour... peut-être deux!

LA CROIX DU CHEMIN.

Chaque année, aux feuilles nouvelles
Un oiseau chante dans le bois ;
Son front est bleu, jaunes ses ailes,
Rouge son cou, douce sa voix.

Comme je faisais ma prière,
Ce matin, il s'est abattu
Sur le toit de notre chaumière :
— Cher petit oiseau que veux-tu ?—

Il m'a dit plus de douces choses
Qu'il n'est de roses au courtil,
Qu'il n'est de feuilles dans les roses :
— Aimez, aimez ! — me disait-il.

J'ai vu près de la croix de pierre,
Au bord du chemin, lundi soir,
Jeune fille passer ; j'espère
Dimanche au pardon la revoir.

Ses yeux sont plus clairs, j'imagine,
Que l'onde en un cristal ; ses dents
Plus blanches que la perle fine
Qu'on pêche au retour du printemps ;

Plus blancs ses mains et son visage
Que la blanche goutte de lait ;
Si vous la voyiez, oui, je gage
Que ma douce vous charmerait.

Quand je serais plus riche même
Qu'un Ponkalek, plus riche encor ;
Si je n'ai pas celle que j'aime
Je suis pauvre avec un trésor.

Quand je verrais croître à ma porte
Au lieu de fougère, une fleur,
Une belle fleur d'or ; qu'importe
La fleur d'or, vraiment, sans son cœur !

Chaque chose à sa loi s'enchaîne ;
L'onde du rocher doit couler
Et s'enfuir au fond de la plaine,
La flamme s'élever dans l'air.

Il faut au cadavre, la tombe,
A l'âme, l'éternel bonheur,
Un nid bien clos, à la colombe ;
A moi, ma douce, votre cœur !

Oui, je fais vœu d'aller pour elle,
D'aller, tous les lundis matin
A genoux, à la croix nouvelle
Qui s'élève au bord du chemin.

LES HIRONDELLES.

Il est un sentier qui mène
De mon village au manoir,
Et du manoir y ramène
Le fils du seigneur nous voir.

Il aime le frais ombrage,
Les fraiches fleurs d'un buisson
Qui naquit, à son passage,
Au bord du sentier, dit-on.

J'en voudrais être une branche…
Un bouton rose… une fleur,
Qu'il me prît de sa main blanche
Et me plaçât sur son cœur.

Il part avec l'hirondelle,
L'hiver, il nous fuit toujours,
Et toujours revient, comme elle,
Chez nous avec les beaux jours,

Avec l'avoine fleurie,
Les linots et les pinsons,
Les bluets dans la prairie,
Les fêtes et les pardons.

J'aimerais, toute l'année,
Les bluets et les beaux jours….
Et dans notre cheminée
Les hirondelles, toujours!

Mélodies Originales.

Les airs m'ont paru extrêmement simples, traînants, et tenant plus du plain-chant ecclésiastique que de la musique des autres nations de l'Europe. Ces airs ont toujours quelque chose de plaintif.... On dirait, à les entendre, qu'ils ont été faits exprès pour être chantés dans les montagnes et répétés ou prolongés par les plus sauvages et les plus bruyants de leurs échos.

FAURIEL.

MÉLODIES BRETONNES

CHANTS HISTORIQUES

Maestoso

N° I(*)

Pa guz ann héol, pa goenv ar

mòr, mé war ka_na war treuz ma-

dòr. Pa guz ann héol, pa goenv ar

mòr, mé war kanawar treuz ma dòr.

Andantino

II

Ann ao_trou Nann hag hé fri_

et, ia_ouankik-flamm int di_mé_zet,

ia_ouankik-flamm dis par _ ti_et.

(*) Les numéros des mélodies correspondent à ceux des poësies.

Andantino

III Ma - ri koant é - - ma meur keu,

et ___ hé Lao-vi - han é deuz kol let;

- - gand ar C'hor - ri - gan é - ma et.

Scherz

IV Paskouhir, ar c'hé - mé - ner, ré ke la la

la la ta li ra la la la, Zo et da o-

- ber al laer a-bardaé noz di gwé ner.

Maestoso

V Tré Lan - go - len hag ar Fa - ouet, tré
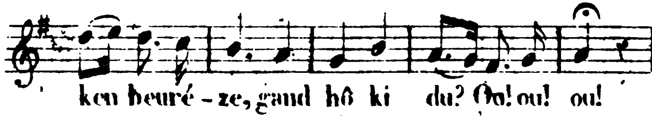
Lango - len hag ar Faouet, tré Lango-len hag ar Fa-
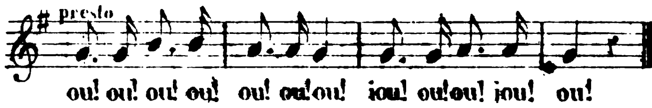
ouet, eur Barz san - tel a zo ka - vet.
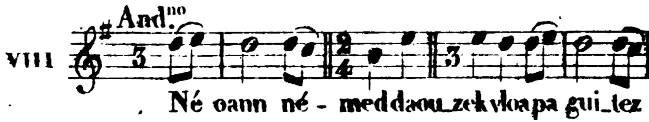
Allegro
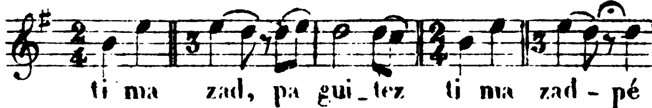
VI et VII Merlin, Mer-lin, pé - lec'h et - hu,
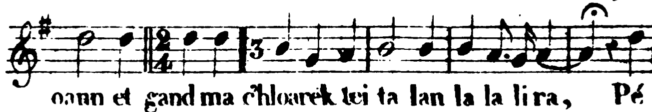
(*) C'h. prononcez. RH.
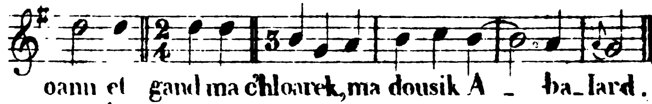

ken beuré - ze, gand hô ki du? Ou! ou! ou!

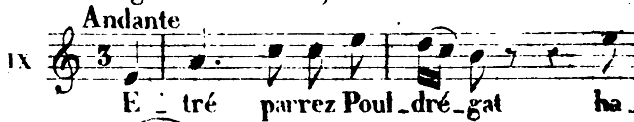

presto
ou! ou! ou! ou! ou! ou! ou! iou! ou! ou! iou! ou!
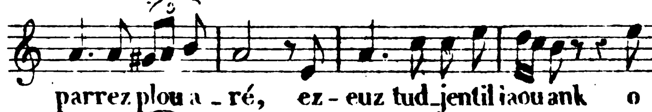

Andno
VIII
Né oann né - med daou_zek vloa pa gui_tez
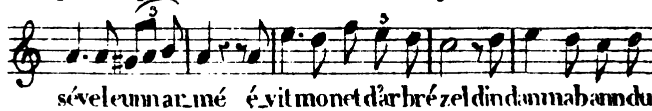

ti ma zad, pa gui_tez ti ma zad - pé


oann et gand ma c'hloarek tei ta lan la la lira, Pé


oann et gand ma c'hloarek, ma dousik A _ ba_lard.


Andante
IX
E _ tré parrez Poul_dré_gat ha_

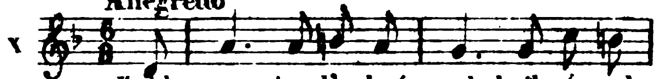

parrez plou a - ré, ez - euz tud_jentil iaou ank o


sével eunn ar_mé é_vit monet d'ar brézel din dann ma bannou_

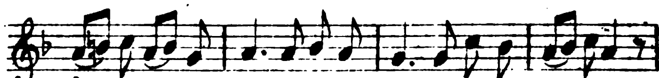

_ kès deuz das tumet kalz a dud, euz a beb korn a Vreiz.

Allegretto

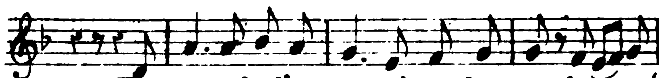
X
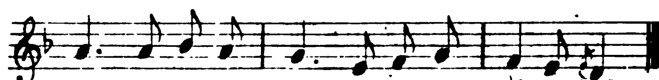


Keid a vinn d'ar bré - zel lec'h é red



d'in monet da biou e roinn mé ma dousik da viret?



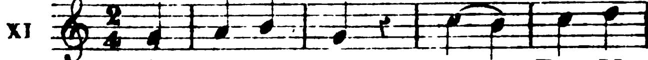
Di ga set hi d'am zi ma breur kaer, mar keret mé



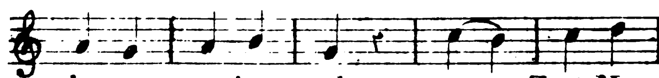
hi la - ko er gambr gand va zé - mé - zé - led.

All°. vivace

XI



Ar greg iaou - ank a Zant-Ma -



- lo, ar greg iaou - ank a Zant-Ma -



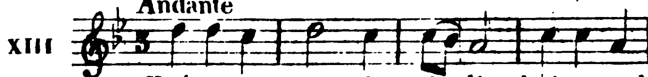
- lo, toull hé - fé - nestr deac'h o wé - lo, —
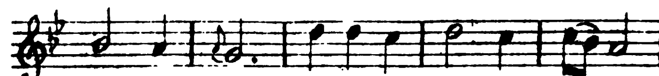


— toull hé - fé - nestr deac'h o wé - lo.

Andante
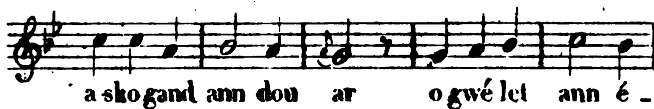
XIII



Kré no ramn em i zi li kré no gand

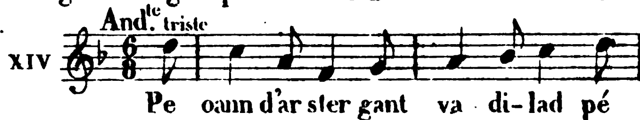


ann gla c'har o gwé let ann gwall eu riou


a skogand ann dou ar o gwé let ann é_

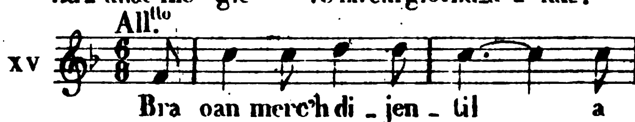

_ ven ti zo né vé e'hoar ve zet tré sek ann
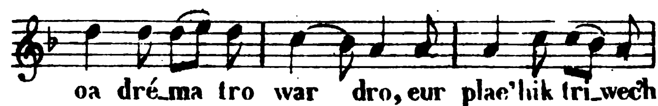

ger a gem per eur bloa zo tré mé net.
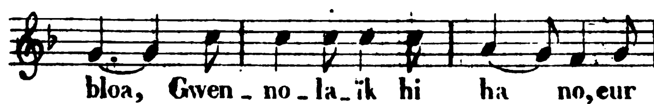

And.te triste
XIV
Pe oann d'ar ster gant va di- lad pé


oann d'ar ster gant va dilad mé glévé'nn ein glot


hu_ anat mé glé vé'nn ein glot hu_a _ nat.

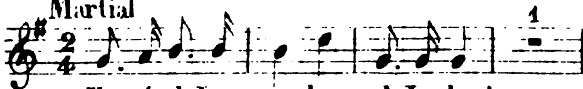

All.tto
XV
Bra oan merc'h di _ jen _ til a

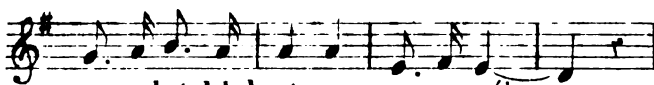

oa dré_ma tro war dro, eur plac'hik tri_wec'h

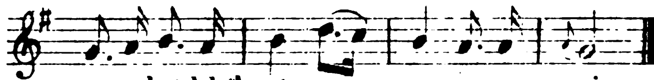

bloa, Gwen _ no _ la _ ïk hi ha no, eur


plac'hik triwec'h bloa, Gwen_no_laïk hi ha no.

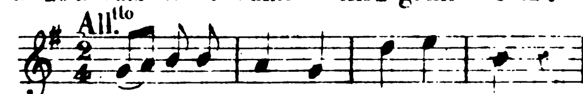
XVI Martial







XVII All.[tto]

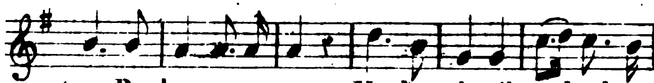






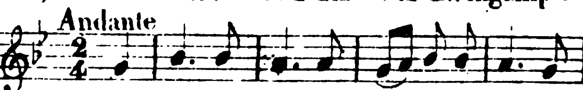
XVIII (*) Energico
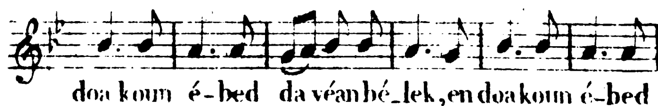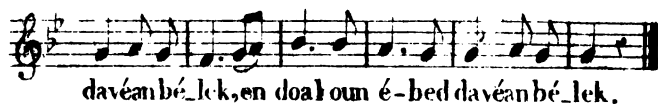






XX Andante



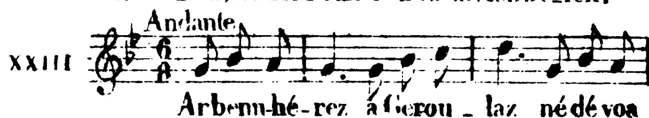
(*) Cet air et les deux qui précèdent sont aussi populaires dans le Pays de Galles, qu'en Bretagne.
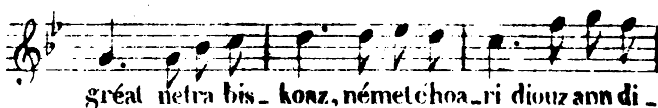




Andante

XXIII

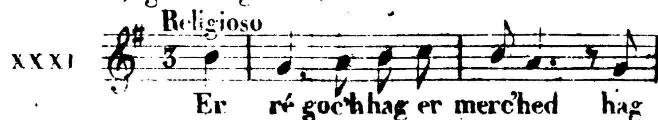


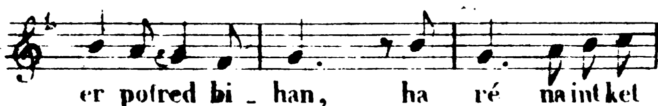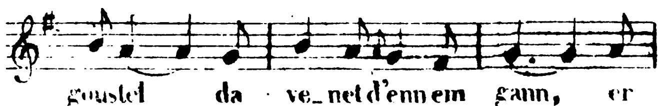




Religioso

XXXI





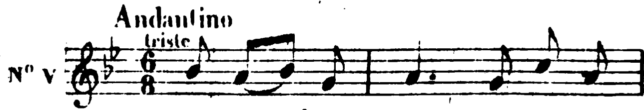






CHANTS D'AMOUR

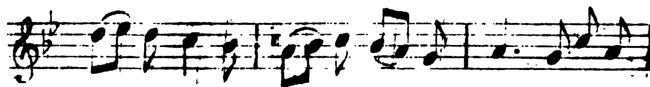
Andantino



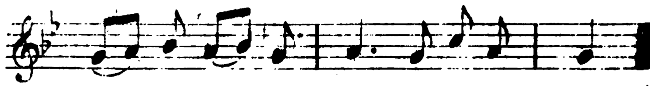
Deiz vad d'hoc'h va dous in tan



vez deudomm d'ho ti o her al lez bréman



digwézetamanu zer da zi lé zel pé da o



ber da zi lé zel pé da o ber.

Allegro



Eur _ vad d'hoc'h-hui ké _ mé _ rez
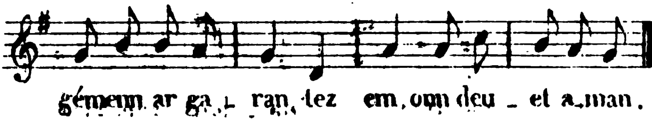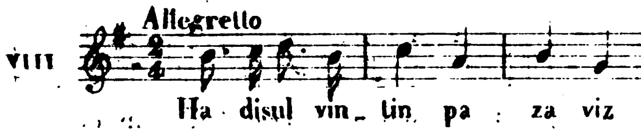


deiz_vad d'hoc'h a la rann. Eur vad d'hoc'h-hui ké_

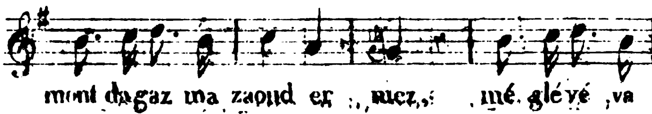


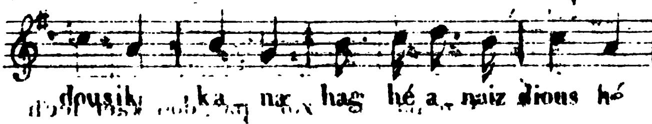
_ mé_ rez eur_vad d'hoc'h à la rann. Drégémenmarga


-ran, tez ta la ri ta la la dré
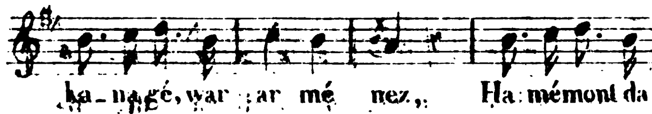

gémemm ar ga ran tez em, om deu - et a man.

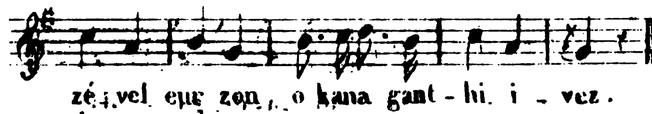

Allegretto
VIII
Ha disul vin - tin pa za viz


mont dagaz ma zaoud er mez, mé glévé va
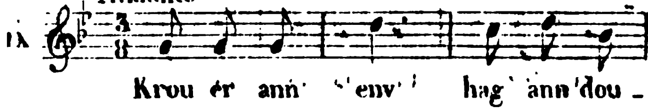

dousik ka na hag hé a - naiz dious hé
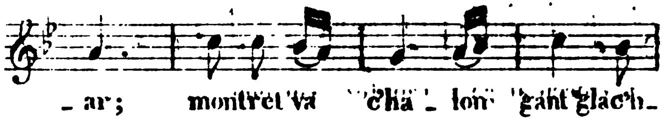

mpez, mé glévé va dou - sik ka - na,


ka - na gé, war ar mé nez, Ha mémont da
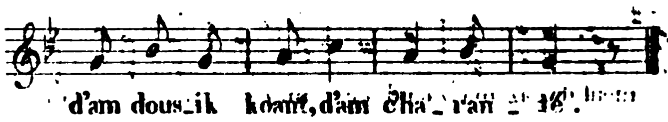

zé vel eur zon, o kana gant - hi i - vez.

IX Andante
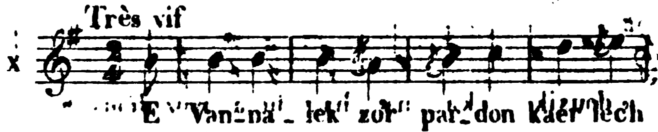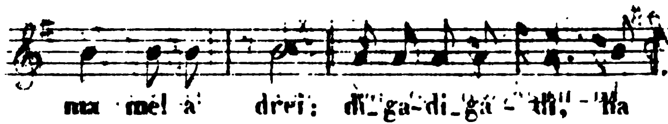








X Très vif









XIII Triste

Chi ieu et holl ô chi leu
et ô agé chi leu et holl ho chi leu.
et ur zonisk né ué zon sa uet ti ra la la
ti ra la la ti ra la la ti ra la la.

XIV Allegro

Ezn_ig a gan é c'hoad hu_
el, ha mé_lé_nik hé zion as
kel; hé ga_lo_nik ru hé benn glaz, ___ ezn_
_ig a gan beg ar wéen vraz.

CHANTS RELIGIEUX

Andante

II et III

Eur Vrenin deuz a i vre

ni — en doaveur merc'h da zi-mé-hi

deuz ar vern-hé-zed ar vrao-an

hag hi hé-na-vet É-no-ran.

Religioso lent

IV

Dis kennomp holl gris-te-nien, enn

i-fern da — we-let — ar poaniou kriz

ha spon-tuz ann é-né-on dao ned, — a

zo dré gourdrouz Doué dalc'h-et é-barz anntan, gou

-dé hé-za dis troet diouthan er bed-man.

TABLE DES MATIÈRES

—

PREMIÈRE PARTIE.

Section seconde.

CHANTS HISTORIQUES.

Pages.

Geneviève de Rustéfan 1
Notre-Dame du Folgoat 15
Fontenelle-le-Ligueur 33
L'Héritière de Kéroulaz 51
Le Marquis de Gwerrand 71
Élégie de Monsieur de Névet 85
L'Orpheline de Lannion 99
Les Laboureurs 109
Histoire de Iannik Skolan . . . . . . 117 et 129
Le Pardon de saint Fiacre 139
Le Prêtre exilé 153
Les Chouans 163
La Complainte de Iann Marek 171

DEUXIÈME PARTIE.

CHANTS D'AMOUR.

Chants des Noces 191
La Demande 194
La Ceinture 204
La Chanson de Table 208
Le Jour et le Chant des Pauvres 216
Fête et Chant de l'Armoire 221

Pages.

Fête et Chant de Juin 227
L'Aire-Neuve. 237
Fête et Chant des Pâtres. 247
Le Lépreux 253
La Meûnière de Pontarø. 261
Le Mal du Pays. 271
Le Pauvre Clerc. 277
Les Miroirs d'argent 282
La Croix du chemin. 286
La Rupture. 292
Les Hirondelles. 297

TROISIÈME PARTIE.

CHANTS RELIGIEUX.

La Fête des Morts 307
Légende de saint Ronan. 215
Légende de saint Efflamm. 329
L'Enfer. 347
Le Paradis. 355

TRADUCTIONS EN VERS.

Geneviève de Rustéfan. 371
Le Chant des Pâtres. 247
Le Lépreux. 253
La Croix du chemin 286
Les Hirondelles. 297

MÉLODIES ORIGINALES.

TOME I.

CHANTS HISTORIQUES.

Prédiction de Gwenc'hlan, n° I. 1
Le Seigneur Nann et la Korrigan, II. . . . . *ib.*
L'Enfant supposé, III. 2
Le Tailleur et les Nains, IV . . . . *ib.*
La Peste d'Elliant, V. . . . . *ib.*
Merlin, VI et VII. *ib.*
Héloïse et Abaylard, VIII. 3
Le Retour d'Angleterre, IX. . . . . *ib.*

	Pages.
L'Épouse du Croisé, X.	4
Le Rossignol, XI.	*ib.*
Les Templiers, XIII.	*ib.*
Le Baron de Jauioz, XIV.	5
Le Frère de Lait, XV.	*ib.*
Lez-breiz, XVI.	6
Azénor-la-Pâle, XVII.	*ib.*
Le Siége de Gwengamp, XVIII.	*ib.*

CHANTS HISTORIQUES.

Tome II.

Geneviève de Rustéfan. XX.	6
L'Héritière de Kéroulaz. XXIII.	7
Les Chouans, XXI.	*ib.*

CHANTS D'AMOUR.

Chant de l'Armoire, V.	8
Chant de la Fête de Juin, VI.	*ib.*
Chant des Pâtres, VIII.	9
Le Lépreux, IX.	10
La Meûnière de Pontaro.	*ib.*
Les Miroirs d'argent, XIII.	11
La Croix du chemin, XIV.	*ib.*

CHANTS RELIGIEUX.

Légende de saint Ronan, II.	12
Légende de saint Efflamm, III.	*ib.*
Le Cantique de l'Enfer, IV.	*ib.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME.

2 vols
F. Norman
27.11.78
£15.00

o



